

Le Secret des inquiétudes

Valentine de Saint-Point

[Valentine de Saint-Point](#)  [Voir et modifier les données sur Wikidata](#)

[Le Secret des inquiétudes](#)

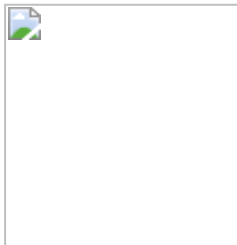
A. Messein  [Voir et modifier les données sur Wikidata](#), 1924

 [Voir et modifier les données sur Wikidata](#) (p. T-241).

V. de SAINT-POINT

LE SECRET DES INQUIÉTUDES

BOIS ET DESSINS PAR L'AUTEUR



PARIS

ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1924

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :
5 exemplaires sur Vergé d'Arches numérotés de 1 à 5

N°

Oui, j'ai vu, non par moi, non par ce regard trouble,
Non par cet œil de chair, mais par l'œil des Saints.
À qui Dieu, d'ici-bas, laissa voir ses desseins,
À qui, des jours future, l'avenir dit le nombre,
Et pour qui, dans la nuit, le passé n'a pas d'ombre.

A. de Lamartine.



Un beau jardin provençal, étale sa magnificence au bord de la somptueuse Méditerranée, de Celle qui relie l'Orient à l'Occident, par les rives fortunées et luxuriantes, chéries des Dieux et des hommes, qui coopérèrent pour les enrichir du décor le plus harmonieux.

Ce jardin touffu — qui ne connaît pas le sommeil de l'hiver, qui, sans repos, sans trêve, s'épanouit, de jour en jour, pour la plus grande joie de ceux qui le possèdent et qui respectent sa fougue, — malgré son immensité, n'est pas un parc.

Un parc exige la rectitude chère aux Nordiques, qui n'ont guère à lutter pour l'imposer à une végétation rare. Ici, les allées se font, d'année en année, de plus en plus étroites, cédant à la flore envahissante qu'on croit voir jaillir sous le soleil.

Partout, les décoratifs aloès, cactus, figuiers de Barbarie, se mêlent aux roses si pressées et si lourdes qu'elles cassent les branches qui les portent, aux mimosas toujours fleuris, aux caroubiers touffus de cosses trop parfumées pour le goût des occidentaux et à toutes les fleurs et à toutes les essences ajoutés par l'homme à l'opulence spontanée de la Nature et qui, en quelques années, se multiplient à l'infini.

La pinède qui l'entoure descend jusque dans la mer ; les derniers pins, accrochés aux rochers, se penchent vers elle comme pour s'y mirer.

Au milieu de cette luxuriance, les cigales strident, les grands lézards verts glissent et le Soleil, dans son étreinte brutale, fait craqueler la terre.

Le jardin est coupé de calanches qui tombent à pic dans l'eau ou sur des plages de sable fin. Ce granite rouge change de teintes avec chaque heure du jour et de la nuit.

Au milieu du jardin, brûlant et embaumé, un bel adolescent se promène. Ses quinze ans s'y épanouissent et il est une svelte jeune fleur humaine parmi les lourdes fleurs terrestres.

Chemise bouffante, culotte s'arrêtant à mi-cuisses, jambes nues jusqu'aux sandales, le cou solide, droit dans le col largement ouvert, les yeux mordorés où passent des lueurs vertes, la peau d'ambre et la chevelure sombre dans laquelle le Soleil plaque des teintes de cuivre, il parcourt l'allée, toujours la même.

Il n'a pas trop chaud. Il est né dans cette lumière solaire et maritime et dès qu'il s'en éloigne, son corps perd le magnifique équilibre que, fièrement il sculpte, au milieu de ce décor, de ce soleil torride.

Cessant d'arpenter l'allée, il s'arrête, fronce le sourcil, frappe du pied... Visiblement il s'impatiente.

Comme si ce geste eut été un signal ou mieux, un appel irrésistible, sous les grands eucalyptus aux minces feuilles décoratives qui font un rideau à la maison, apparaît un autre éphèbe plus solidement découpé, plus brutal, plus mâle.

Il s'avance à grands pas et en secouant ses bras terminés par d'énormes mains. L'autre, fin, gracieux, sans faire un pas vers la rencontre, regarde.

— Te voilà ! Ce n'est pas dommage, vraiment, voilà une heure que je t'attends...

Le visiteur s'arrête d'un air contrit. Cet accueil a jeté une ombre sur son insouciance juvénile et solide.

— Mais, j'arrive à l'heure convenue.

— Non, puisque je te dis que je t'attends.

— Qu'y a-t-il de si urgent ?

— Voilà. J'ai une grande idée. Elle m'a réveillé cette nuit. Je dormais profondément et, tout d'un coup, cette idée est tombée dans ma cervelle comme un coup de poing dans ma poitrine ; j'ai sursauté et à peine éveillé, j'ai su, tout de suite, que j'avais une grande sonate à composer, que je devais la composer... et que je la composerai.

— Comme c'est drôle ! Tu n'y avais jamais pensé avant cette nuit ?

— Non, tu le sais bien, puisque je ne t'en ai jamais parlé. D'ailleurs, je ne te dis pas que cette nuit je l'ai pensée, je t'ai dit exactement qu'elle m'a été, en quelque sorte, imposée.

— C'est étrange !

— Pas trop. Est-ce que cela ne t'est jamais arrivé, à toi, de recevoir une idée qui te tombe du ciel, tout d'un coup, comme si elle était toute prête, attendant que tu passes à sa portée pour fondre sur toi ?

— Non ; moi, je ne reçois pas de cadeau de ce genre. Je raisonne, et je travaille ferme pour mettre une idée debout, je t'assure. Ni jaillissement, ni spontanéité. On voit bien que tu es un artiste, toi !

— Un artiste ! sais-tu au juste ce que c'est, Didier ?

— Non... Si... Je crois que c'est quelqu'un qui imagine et groupe beaucoup de choses autour d'une toute petite réalité.

— Mais, imaginer, tu sais ce que c'est ?

— C'est inventer.

— Inventer quoi ? Des choses qui ne sont pas, peut-être ? Alors, chaque artiste devrait inventer entièrement des choses absolument nouvelles et que

nul n'aurait connues ou exprimées avant lui. Or, ce n'est pas cela ; les matériaux : mots, notes, couleurs, sont toujours les mêmes, il n'y a que la manière de les disposer qui change. Avec le même total de pierres, on fait des maisons différentes. Et ce qu'il y a de magnifique, vois-tu, c'est que depuis le temps qu'on fait, avec les mêmes pierres, des maisons, il n'y en a pas, d'une époque à l'autre, d'une civilisation à l'autre, deux qui soient pareilles.

— Naturellement, puisque les pays sont différents, les éducations les habitudes, les religions diverses, il est normal que l'art soit différent.

— Mais qui a créé, qui crée chaque type, chaque modèle adéquat à l'époque, au climat, à la civilisation ? Tu trouves tout absolument simple, toi, tandis que moi, je ne peux pas réfléchir à quoi que ce soit, sans me heurter à des mystères. Dès que je vais au bout d'une idée, il jaillit un dernier pourquoi auquel je ne peux pas répondre. Mystère ! Tout est mystère autour de nous.

— Parce que tu as trop d'imagination.

— Comment peux-tu être aussi placide et installé, sans curiosité, dans tout ce mystère ?

— Je ne trouve pas les choses si mystérieuses...

— Tout, Didier, tout est mystérieux. Cette fleur, là, comment a-t-elle poussé ? D'où vient-elle ? Comment se reproduira-t-elle ? Sa semblable, de sexe opposé, est peut-être à des kilomètres...

— Le vent, un papillon...

— ... Apporteront le pollen, je le sais ; mais pourquoi le papillon nécessaire existe-t-il, justement ? Puisqu'il n'a pas d'autre utilité c'est qu'il a été créé dans ce but. Alors ? il faut envisager qu'il n'y a pas un détail infime dans l'Univers, qui n'ait été pensé, voulu, par une Conscience suprême. Cela devient effarant. Car, si le papillon a été créé pour ce geste, il faut, à plus forte raison, en déduire que chacun de nous a été créé pour un but précis que nous ignorons.

— Nous reproduire.

— Bon pour le corps, mais l'intelligence ? Voilà pourquoi, vois-tu, être artiste me semble le mieux répondre à notre raison d'être : créer ! Construire avec les pierres qui ont tant servi et faire un tout petit édifice nouveau... ne fut-ce qu'une mausolée ! c'est avoir fait une œuvre, l'œuvre de son intelligence, comme l'enfant qui est l'œuvre de la chair.

— Un savant aussi...

— Oui, il est utile, je le sais, mais il n'élève pas un petit total, temporairement définitif, qui demeure un laps de temps plus ou moins long selon sa valeur, et qui évoque, — si peu que ce soit — l'Éternité. Toi, tu vas transporter des matériaux, mettre quelques pierres sur celles des autres et sur lesquelles d'autres poseront les leurs. Grâce à toutes les études concrètes que tu vas faire, après d'innombrables calculs, tu pourras me chiffrer les raisons matérielles du flux et du reflux de la mer, tu pourras m'expliquer *comment* d'un accouplement naît un être : étant donné que telles choses existent, telles réactions doivent se produire ; mais si tu m'expliques *comment* elles se déroulent, tu ne me diras ni *pourquoi* ces choses existent, ni *pourquoi*, étant donné ceci, cela doit en résulter. Tu vas faire d'innombrables constatations, mon cher Didier, mais tu côtoieras le mystère sans le pénétrer. Mieux, tu avoues toi-même, que tu ne le vois pas, que tu ne le sens pas. Tu ne connais pas l'inquiétude, toi !

— Le pénètres-tu donc, toi, le mystère, Christian ?

— Non, pas encore. Mais je ne voue pas ma vie à apprendre « comment », je la voue à chercher le « pourquoi ». Pourquoi suis-je musicien ? Pourquoi entends-je des sons ? Pourquoi sais-je assembler des notes qui expriment quelques-uns de mes sentiments et de mes pensées ? Je l'ignore totalement. Mais je sais que je l'ignore, et puis-je du moins commencer à supposer que je suis, peut-être, que nous sommes tous, pour un Compositeur suprême, ce que les notes sont pour mes faibles pouvoirs d'homme. Je sais aussi, déjà, que je ne crée ni les sons ni les notes, que les harmonies sont tout autour de moi et que je ne suis plus qu'un appareil à capter les ondes sonores et que je ne vaux personnellement que par la valeur de l'Idée autour de laquelle je les groupe. C'est mon œuvre de créateur. Il faudrait dire, pour être exact, de

« créateur ». Tous les artistes ne font que recréer. Créateur ! il n'y en a qu'un. En créant, si peu que ce soit, j'entre pour une part, si infime soit-elle, dans le sens qui peut me révéler la clé du Mystère. Si nous imaginons la Création comme une Voie, je crois pouvoir dire que, même n'y ferais-je qu'un tout petit pas, je serai moins loin du Secret que celui qui se met en marge de la Voie et qui étudie comment les créateurs y marchent, sans s'inquiéter pourquoi ils ascendent et vers quel but.

— Alors, parce que tu es un musicien créateur, tu en sauras plus que moi ?

— Oui, parce que moi je puis te dire *aussi* comment je compose. J'entends des sons, je prends des notes, je les assemble ; total : une œuvre... Tout de même, recréer vous rapproche de Lui... Tiens, tu n'as pas entendu ?

— Non, quoi ? Tu m'as fait peur...

— Tu n'as rien entendu ?

— Non... Quoi ?

— Rien... rien.

— Vraiment, tu as des nerfs de fille, Christian.

— Comment peux-tu répéter des propos courants et si absurdes. Des nerfs... comme Claudia par exemple ?

— Oh ! ta sœur, c'est un garçon manqué.

— Et moi, une fille manquée ? Il y a, dans ces conditions, beaucoup d'êtres ratés dans la vie. C'est encore une idée de savant : telle vertu se concrétise dans tel sexe et pas dans l'autre ; ce n'est qu'une erreur de plus. C'est commode comme théorie, mais c'est artificiel.

Je livre cette affirmation à tes réflexions, examine comment cela se fait.

— Si tu te moques !

— Non. Mais je voulais te parler de ma sonate, la sonate qui m’a assailli pendant mon sommeil. Il faut que je l’écrive.

— Tu es bien jeune pour une œuvre d’aussi longue haleine. As-tu réfléchi ?

— Je n’ai pas à réfléchir. Je n’ai pas voulu écrire cette œuvre, elle est venue à moi, m’a réveillé. Tu ne voudrais tout de même pas que je ne réponde pas...

— Que tu ne répondes pas à qui ? — jeta une voix rieuse de fillette.

— À celle qui l’a réveillé cette nuit. Ne le répétez pas.

— Qu’est-ce qu’il dit ? Est-ce vrai, Christian ?

— Il est absurde, il ironise, il est fatigué, je l’ai mené trop vite et trop haut.

— Où avez-vous été ?

— Dans les endroits où ne vont pas les petites filles.

— Didier, vous êtes absurde, Christian a raison.

— Il a besoin de jouer ; amusez-vous tous les deux.

— Et toi ?

— Je vais travailler.

Et l’adolescent s’éloigna.

Lentement, à travers la pinède sous laquelle on entendait éclater les pommes de pin pâmées de chaleur, ouvrant leurs pétales pour libérer leurs fruits, Christian gagna des degrés grossièrement esquissés dans le granit rouge.

Agile comme une chèvre, il eut vite fait de gagner la plage. Il nagea lentement, dans un rythme régulier et parfait. Ensuite, entre deux rochers, il s’allongea, tout nu, sur le sable brûlant et sous le soleil torride.

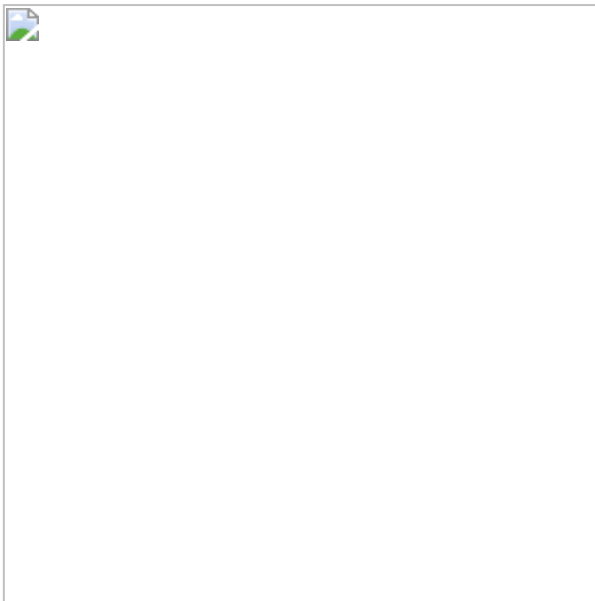
Il ferma les yeux pour s'abstraire du décor même. Et sous cette double brûlure, tous les sens annihilés sauf l'ouïe, il écouta la vie.

Aisément, tout se transformait en sons, maintenant qu'il ne sentait plus, qu'il ne touchait plus, qu'il ne voyait plus. Les ondes qui ne lui parvenaient plus par ses autres sens s'étaient accordées aux ondes sonores et le jeune musicien était l'instrument sensible qui les captait toutes. Il ne pensait pas. Il était en contact avec toutes les harmonies de la Nature ; Il oubliait sa solitude humaine en se sentant relié à l'Univers, dans la grande communion sonore. Il entendait les couleurs, les odeurs, les idées, la note de tout ce qui est et qui compose l'accord, le son total du Tout.

Il était trop jeune, encore, pour que celui-ci lui fût révélé. Mais, avec toutes ces notes, se composaient, en lui, en son inconscient, la sonate qu'il devait écrire en l'amenant à sa conscience, quand son effort, sa volonté le courberaient sur les feuillets ou sur l'instrument pour recréer.

Autour de lui, les divinités de la Nature : divinités de la mer et de la terre, se tenaient immobiles. Car, si parfois elles tourmentent l'homme, le respect les tient éloignées dans l'instant où celui-ci est envahi par le dieu qu'il porte en lui.

Et dans la Création, c'est le Dieu qui veille et qui agit.





Christian partageait la maison et le beau jardin avec son père, sa mère et sa sœur Claudia.

Son père, très grand, très fort physiquement et moralement, avait donné sa démission d'officier pour pouvoir rester avec sa famille, dans cette propriété provençale où sa femme, toujours souffrante, devait vivre.

Il lui avait été très pénible de renoncer à sa carrière, mais il avait compris qu'il ne pouvait obliger cette femme faible à supporter un climat qui la tuait ; comme il ne pouvait ni la priver de ses enfants, ni renoncer à diriger l'éducation de ceux-ci, il s'était résigné. En pleine jeunesse robuste, il s'était isolé, avec les siens, dans ce coin magnifique, loin des villes et des villages et sans voisinage.

Il était d'humeur égale et morose. Il dirigeait les enfants et les domestiques comme, jadis, ses hommes, en leur imposant une discipline très stricte.

Il instruisait, lui-même, son fils et sa fille. Christian déroutait sa psychologie qui manquait de finesse. Il ne comprenait rien à cette nature sensible d'artiste, grave, intelligente, mais peu studieuse, qui n'apprenait rien et qui savait beaucoup, et qui comprenait au premier mot l'idée qu'on allait lui expliquer.

Il le voyait, en quelques minutes, feuilleter un livre et savoir, sans autre lecture, tout ce que le livre contenait, sinon en détail du moins en essence.

Cela l'étonnait et, voyant qu'il ne pouvait le pousser à la conquête d'aucun diplôme, il s'en désintéressait peu à peu, le laissant s'instruire à sa guise, en lui livrant les ressources d'une bibliothèque assez riche.

Celle-ci avait été constituée par un oncle, vieux philosophe célibataire et solitaire, esprit éclectique et grave, qui avait vécu uniquement dans ses livres, au milieu de ses livres. En mourant, il avait légué cette bibliothèque à son petit neveu, enfant encore, mais dont peut-être il avait deviné l'âme.

Il n'y avait que quelques mois que Christian avait obtenu de son père, désintéressé de son instruction, le don absolu de ces livres. Il s'était installé dans la pièce, au milieu d'eux et il y passait ses jours et ses soirées, à lire sans méthode, au hasard, ou selon ses états d'esprit ; à écrire sa musique ou à la jouer.

Là, il était chez lui, et souvent, durant ces lectures nocturnes, au milieu du silence de la Nature, il lui avait semblé, entre les feuillets du livre qu'il lisait, recueillir la pensée du vieil oncle. Parfois aussi, quand il jouait du piano ou du violon, il avait aperçu, dans le grand fauteuil, près de la cheminée, l'ombre menue du philosophe qui l'écoutait.

Il ne sortait de cette pièce, dont il aimait l'atmosphère, vibrante de la pensée du défunt, de celle des centaines d'écrivains enclose dans les volumes et de la sienne propre, que pour se donner à la mer et au soleil.

Après son bain, il supportait les brûlures du soleil jusqu'à l'extrême douleur, jusqu'à l'essoufflement.

Alors, il rentrait, rapportant dans son corps, sa provision quotidienne de chaleur et de force et il se donnait tout aux travaux de l'esprit.

Il avait obtenu qu'on ne le dérangeât pas dans son domaine. Cette faveur n'avait pas été acquise sans peine : elle lui avait valu quelques altercations avec sa sœur, taquine et joviale ; finalement, il avait triomphé.

Physiquement, moralement, intellectuellement, il ne ressemblait ni à son père, ni à sa mère, ni à sa sœur. Christian estimait son père, son caractère, sa vie monotone acceptée comme un devoir indiscutable, ses légitimes

ambitions sacrifiées, mais il manquait de point de contact avec lui. Quand il s'entretenait avec lui, il avait l'impression qu'il parlait une langue étrangère que son interlocuteur ne comprenait pas. Il n'y avait donc, entre eux, ni intimité sentimentale, ni intimité spirituelle ; Christian s'efforçait dans la mesure où il le pouvait, de donner toute satisfaction à son père et il y réussissait.

Rien non plus ne le liait profondément, spirituellement à sa mère. Ils n'avaient pas d'idées à échanger, mais affectueuse et toujours malade, avec l'égoïsme habituel des faibles, elle avait fait d'elle un centre animique vers lequel fatalement, toute la maisonnée convergeait, unie par la pitié qu'entretenaient soigneusement ses exigences de malade.

La pensée unanime était toujours tendue vers elle, par la crainte : la crainte de *sa* fatigue, la crainte de *sa* souffrance, la crainte de *sa* mort. Elle était pour tous, le rappel perpétuel de la fragilité humaine. Elle était le thème de désespoir jamais épuisé, qui alimentait d'amertume les siens.

Christian s'était fait d'elle une image sacrée, qu'il chérissait sentimentalement. Elle, à sa fille, préférait ce fils, beau et sensible qui endormait ses souffrances par la magie de sa musique. Elle l'auréolait déjà de gloire.

Claudia éclatait de santé et de vitalité. Physiquement, elle ressemblait à son père et l'on imaginait aisément que la jeunesse insouciante du père, avait dû être assez semblable à celle de sa fille. Ils s'entendaient à merveille tous les deux, dans la vie, dans les sports et leur entente mutuelle les consolait de la malade et de l'artiste.

Claudia, élevée en garçon, remplaçait son frère. Son camarade de jeux était Didier. Pendant les vacances qu'il passait à quelques kilomètres de ses amis, il leur faisait une visite quotidienne ; c'était pour Claudia la plus agréable époque de l'année.

Peu à peu, Christian s'était éloigné des jeux, les laissant en tête à tête. Maintenant que la fillette faisait place à la jeune fille, cette intimité n'allait pas sans trouble, malgré la juvénile turbulence de Claudia.

Depuis qu'il avait parlé à Didier de sa sonate, Christian, de plus en plus, s'isolait.

Il apparaissait régulièrement aux heures des repas, comme l'exigeait strictement son père. Mais aussitôt levé de table, il disparaissait.

Il avait un aspect concentré et des yeux fiévreux et, par-dessus tout, l'air d'être ailleurs, très loin ; lorsqu'on lui parlait, il sursautait, faisant répéter la parole dite et non entendue.

Les parents qui s'étaient entretenus de ce changement avaient conclu que leur fils souffrait des troubles habituels de la puberté et qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Mais il parut, un matin, si pâle, si défait, que son père ne put se retenir de le questionner.

— Qu'as-tu ? Es-tu malade ?

— Non, Père.

— Pourquoi as-tu une mine pareille ?

— Je travaille un peu plus ces temps-ci, peut-être suis-je un peu fatigué.

— Tu travailles *peut-être* trop, et tu te couches, sans doute, trop tard. J'ai aperçu, hier, à onze heures, de la lumière dans la bibliothèque. Fais attention, pas de surmenage.

Le même soir, à onze heures, la porte de la bibliothèque s'ouvrit et le visiteur aperçut son fils, penché sur le papier rayé et notant éperduement.

— Que t'ai-je dit ?

— Père... Père, laissez-moi finir. Encore un moment, je vous en prie.

Sans se soucier de l'air égaré de Christian, ni de sa prière, l'inflexible éteignit la lumière et prenant l'adolescent par le bras, le conduisit jusqu'à sa chambre.

Celui-ci, jeté tout vêtu sur son lit, cherchait ardemment à rentrer dans le domaine d'où on l'avait arraché. Un instant auparavant, il ne savait plus qu'il avait un corps, il avait oublié le poids de la matière ; léger, il voguait dans un monde fluide d'harmonies, ébauchant la forme de son rêve.

Tout d'un coup, brutalement et bruyamment, on l'avait rejeté dans son corps et sur la terre. Brisé, il n'entendait plus rien, il ne retrouvait plus son ébauche.

De désespoir, il sanglota.

Le lendemain soir, à la même heure, la bibliothèque était obscure. La porte s'entr'ouvrit, mais le visiteur s'en fut, avec le sourire aux lèvres. Sa discipline était obéie.

Dans le même temps, enfoui dans un fauteuil profond, Christian, dans l'obscurité, entendait mieux le thème de sa sonate se préciser dans son esprit.

Quand il sut son père au lit, il ralluma sa lampe et travailla, pour la première fois, jusqu'à l'aube.

Dorénavant, toutes ses nuits furent semblables.

Nuit et jour, sans repos, sans répit, il composait. Même, après les avoir espacés, il renonça à ses bains de mer et de soleil.

Ses traits se tiraient, ses yeux se creusaient, tandis qu'il ne sentait pas la fatigue. Il avait passé les limites de son corps. Celui qui a le courage et la force d'aller au-delà de ce point atrocement douloureux, est, pour un temps, libéré. Il a dompté son corps, il ne subit plus sa révolte.

Celui-ci, pourtant, souffre et s'use, mais cette douleur et cette usure n'arrivent plus à la conscience.

Christian en était à ce point sublime. Tout enserré dans les filets de son rêve, dans les lignes de sa création, il faisait automatiquement les quelques gestes quotidiens, absolument inévitables, comme ceux de paraître à table et de

faire l'obscurité à onze heures ; mais il ne lui semblait pas que ce fut lui qui agit, tant il participait peu à ces gestes.

Rien ne le distrayait de son idée. Il était arrivé à prononcer les quelques paroles insignifiantes et indispensables à la vie familiale, sans que sa pensée les dictât.

Sa conscience, sa lucidité étaient ailleurs. Il les laissait dans la bibliothèque, attachées à l'œuvre qu'ainsi il n'interrompait pas. L'atmosphère de cette pièce devenait si ardente qu'un profane, peut-être, y eut difficilement respiré.

Les parents, de plus en plus, s'inquiétaient, sans comprendre. Ils avaient chargé Claudia et Didier d'interroger Christian et de tâcher d'apprendre la cause de la transformation du jeune homme ; mais ceux-ci ne voyaient jamais Christian et comme il avait été définitivement convenu, par serment, que sous aucun prétexte, ils ne le dérangeraient dans *sa* bibliothèque, ils se gardaient d'aller frapper à la porte.

En sortant de table, un jour, Didier essaya d'accrocher le bras de son ami pour le retenir :

— Qu'as-tu ?

— Rien.

— Pourquoi ne te voit-on plus ?

— Je travaille.

Et d'un mouvement souple, Christian se libéra de la main amie et disparut.

Didier et Claudia renoncèrent donc à toute nouvelle tentative. Ils ne regrettaient pas trop leur solitude à deux qui devenait de plus en plus ardente.

Didier allait avoir dix-huit ans et Claudia quinze.

Il y avait sept mois que Christian travaillait sans arrêt, nuit et jour. C'était sa première grande œuvre qui se construisait.

Jusqu'ici, il avait composé de petites œuvres dont nul autour de lui, ni lui-même, ne connaissait la valeur exacte.

Pour la première fois, il se trouvait aux prises avec les difficultés de la création, non d'un détail, — si original soit-il, — mais d'un monument avec une base, un centre, un faîte, enclos dans une ligne architecturale précise.

Pour cette construction, il n'avait que quelques matériaux qu'il était encore trop peu accoutumé à manier pour être très habile.

Le jeune homme abordait son idée et apprenait son métier. Il voulait que son travail ne fut pas un essai mais une œuvre ; l'œuvre qui l'avait appelé dans son sommeil et qui le voulait pour matérialisateur, pour substantialisateur.

Il se donnait tout à elle, et chaque jour, il sentait qu'il lui transfusait sa jeune force. À mesure qu'il s'affaiblissait, son œuvre s'enrichissait et il lui semblait que le don de sa force attirait l'inspiration spirituelle.

Il était, comme tout créateur, dans un état médianimique qui le mettait en correspondance directe et consciente avec les Idées en devenir, les Idées dont le temps de concrétisation, de substantialisation est venu et qui attendent l'artiste ou le penseur capable de les recueillir, de les concrétiser et de les répandre parmi les hommes qui les retiendront dans le domaine utilitaire et pratique.

Il s'efforçait de ne pas faillir à la tâche, non qu'il se crut, comme il arrive, choisi entre tous pour traduire la parole divine, mais ne serait-il capable d'en traduire qu'une lettre, il s'attachait à son devoir.

Malgré sa jeunesse, il était l'artiste, le pur, le vrai, qui considère que sa fonction est sacerdotale, comme toutes celles qui échoient aux hommes destinés à être les intermédiaires entre Dieu et l'humanité. Il ne voulait pas être inférieur à son sacerdoce. Aussi était-il certain que son œuvre, si minime soit-elle, serait du moins digne de son aspiration.

Un soir, au dîner, il dut sortir de son idée, de sa concentration, pour entendre son père qui, impérieusement, affirmait :

— Christian, cela ne peut pas durer, tu es malade, tu as une mine affreuse ; demain nous irons voir le docteur.

— Père ! Père, je vous en supplie, encore un jour, un seul. Accordez-le moi, je vous en prie, je vous en supplie. Après, je ferai tout ce que vous voudrez.

Le ton était si ardent, la figure si illuminée, le geste si suppliant, que le père, malgré son incompréhension, accorda :

— Soit, un jour, un seul.

L'aube qui succéda à la nuit laissa le jeune homme à son travail. Il ne prit aucun repos. Mais le soir, pâle et droit, un sourire étrange aux lèvres, il s'approcha de ses parents :

— Venez, chez moi... venez.

Puis se tournant vers sa sœur et son ami, il ajouta :

— Vous aussi.

Cette invitation était si inattendue que les invités suivirent, sans rien dire.

On leur ouvrait la porte de la bibliothèque !

Un peu émus par l'air solennel de Christian, ils entrèrent, en silence, s'assirent sur les sièges qui leur étaient indiqués.

Christian, illuminé, la démarche un peu raide, s'avancait vers son piano.

Il s'assit et dit simplement :

— Ma sonate.

Un éclair de curiosité passa dans les yeux des assistants ; charmés, émus, ils attendaient l'œuvre, avec la bonne volonté de la trouver charmante, mais sans se départir de leur sens critique.

Christian préluda.

Les visages, d'abord impassibles, peu à peu s'assouplirent. Des ondes d'émotion les parcoururent et chacun se concentra, selon son expression particulière. À mesure que l'œuvre se déroulait, les faces se sculptaient davantage. Quant aux corps, certains se contractaient, d'autres s'alanguissaient, selon qu'ils réagissaient en résistance ou en abandon.

La mère, ne pouvant plus longtemps contenir son émotion, se prit à pleurer doucement, sereinement ; le père, lui, eut enfin conscience de la valeur de son fils que, faute de pouvoir l'accompagner, il avait abandonné à sa propre initiative. Il commençait à sentir, à deviner cet être si différent de lui.

Quant aux deux jeunes gens, ils étaient si étonnés, si possédés, qu'ils oubliaient, dans l'ombre, où l'un à côté de l'autre ils étaient assis, de se prendre la main.

La pièce, en apparence paisible, faite pour abriter du silence sous ses armures de volumes gonflés de pensée, se remplissait d'une rumeur, tour à tour angoissée, hésitante et enfin triomphante.

Dans cette première œuvre, le jeune artiste avait enclos tout ce qu'il connaissait de la vie, tout ce qu'il en avait déjà vécu, tout ce qu'il en attendait : ses réalisations et ses aspirations.

La sonate qu'il avait composée, dans ces sept mois de travail acharné, c'était la Sonate de la Jeunesse.

Au début, elle évoquait les murmures et les cris sans suite et sans précision de l'enfance qui a peur de tout l'inconnu et qui, peu à peu, au milieu des craintes et des désespoirs de sa totale ignorance, s'enhardit, essaie la vie et soi-même.

Les premières questions demi-conscientes de l'enfant, à la vie et à ceux qui représentent l'expérience ; sa stupeur, son effroi, puis enfin, quand ceux-ci se sont atténués, son premier plaisir.

Puis, l'adaptation de son caractère à son corps, à ses possibilités matérielles et les jeux désordonnés et bruyants de l'exaltation physique.

Puis, les troubles de l'adolescence, les premiers malaises de la solitude, les initiaux émois de l'attirance et les révoltes devant la précision de l'instinct.

Puis, l'aurore de la jeunesse, et les balbutiements de la conscience intellectuelle et spirituelle, devant le germe de l'Idée.

Puis la culture de ce germe précieux, l'angoisse de l'inconnu, de son véritable « soi » et du mystère de la vraie vie, et comme réaction, l'aspiration à la divinité.

Enfin, la joie de l'idée entrevue, touchée, éclore ; l'espoir de l'humain-créateur ; la gloire de se sentir, à la fois, la terre féconde où elle germa et le cultivateur habile qui la fit éclore, et pour finir, l'épanouissement dans la création.

Dans son langage, sonore et rythmé, la sonate exprimait l'Idée éternelle dont chacun des milliers de volumes de la bibliothèque présentait une variation.

Toutes les voix silencieuses des créateurs passés, présents et à venir — puisqu'ils sont un en tous et tous en un — se mêlaient à la voix sonore de la sonate nouvelle-née, pour exalter l'Idée, la déifier ; pour chanter l'hymne libérateur de la Création, œuvre divine.

Cette parole suprême ne s'inscrivait pas, précise, dans l'esprit des auditeurs, mais leur esprit, leur intelligence, tous leurs nerfs, toutes leurs fibres, vibraient selon leurs pouvoirs compréhensifs et sensitifs. Si la vastitude du thème échappait à leur vue trop restreinte, elle agissait, sinon en qualité concrétisée, du moins en quantité et en qualité abstraite, en les arrachant à eux-mêmes et en les transportant dans un domaine irrêvé et suprêmement exaltant.

Leur émotion était intense ; secoués de frissons, ils haletaient.

Les mains du musicien plaquèrent le dernier accord de la Joie suprême.

Mais avant que les cordes aient cessé de vibrer, pour les oreilles humaines — car le son n’a pas de fin — Christian, épuisé, tombait évanoui.



Aussitôt entouré, soigné, Christian était revenu de son évanouissement physique qui avait été long, si long que son entourage commençait à désespérer de l’en tirer.

Dès qu’il avait ouvert les yeux, la mère, dont l’anxiété n’avait fait qu’exacerber l’émotion, lui criait, à travers deux sanglots :

— Mon chéri, tu as du génie !

Et son père qui s’était ressaisi, avouait calmement :

— Ta mère a sans doute raison. Je ne devrais pas te le confirmer pour ne pas te donner de l'orgueil, mais cette révélation est pour moi si inattendue...

Les deux jeunes gens, courbés sur le divan où l'on avait transporté et étendu le jeune homme, interrompaient le père, pour affirmer en même temps :

— C'est beau !

— C'est sublime !

Christian, les yeux ouverts, la respiration égalisée, ne semblait pas entendre.

Les ondes d'émotion et d'amour s'échappaient des êtres chers, au comble de la surexcitation, qui l'entouraient, pour aller jusqu'à lui, le soulever, l'arracher à la défaillance ; mais elles semblaient ne pas l'atteindre, s'arrêter à distance, formant un cercle qui l'isolait et au centre duquel nulle aide ne pouvait lui parvenir.

Il avait tout donné de lui, dans sa sonate, et ce qui devait normalement par la loi des chocs et des retours, lui en revenir, augmenté des extases qu'elle avait suscitées, ne semblait pas le pénétrer.

Tout à coup, les parents sentirent le collectif monologue qu'ils débitaient silencieusement autour de cet adolescent étendu, prostré, muet, tant qu'il semblait mort.

— Christian, qu'as-tu, mon enfant ? Réponds-moi.

— Mon chéri, rassure-moi, dis-moi que tu m'entends, que tu me sais près de toi...

— Christian ! Christian ! tu me fais peur ! — jeta l'expansive Claudia en lui prenant la main.

Le silence qui continua de régner et qui devenait, d'instant en instant, plus tragique, fit passer un frisson dans le dos des assistants. Claudia éclata en sanglots sonores, sans que les consolations et les exhortations de Didier pussent les arrêter.

Le père, affolé, durant un instant, dans cette ambiance d'angoisse, se reprit encore et tâcha de calmer les siens en dirigeant leur inquiétude vers un danger précis.

— Il est malade, évidemment. Il s'est effroyablement surmené ; il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il fasse une fièvre cérébrale.

— Mon Dieu ! j'en mourrai ! — gémit la mère en s'effondrant dans un fauteuil.

— Il ne s'agit ni d'exagérer, ni de gémir, mais de le soigner. Ne perdons pas de temps. Didier...

— Je vais chercher le docteur ?

— J'allais vous le demander, mon enfant. Faites vite et ramenez-le.

Quand le docteur vint, Christian n'avait pas fait un mouvement, ni dit un mot.

Celui-là, malgré ses tentatives réitérées, n'en put rien obtenir. Il prit la température, mesura le pouls, ausculta le cœur, palpa le malade.

— Je n'y comprends rien, il n'a pas de fièvre, pas de tare organique, son pouls est très faible mais égal. Formidable surmenage, évidemment, fatigue, anémie. Nous allons le remonter, par tous les moyens possibles ; piqûres, suralimentation, hydrothérapie, héliothérapie... Il sera vite sur pied. Mais qu'il ne recommence pas. À son âge, ces états de faiblesse sont dangereux. Gare à la tuberculose.

Rassurés pour l'instant, les parents acquiescèrent.

— Je veillerai moi-même à ce qu'aucune de vos prescriptions ne soit négligée.

— J'en suis certain, Monsieur, et vous en constaterez vite les effets bienfaisants.

Chacun prit son tour de garde auprès du malade, chacun essayant d'attirer son attention, cherchant à le pousser à s'exprimer par parole ou par geste.

Mais la face rigide de Christian demeurait inaltérable.

Quelques jours après la visite du docteur, comme celui-ci l'avait prévu, le jeune homme se levait et faisait, au bras de son père, quelques pas au soleil dans le beau jardin.

Christian n'avait pas rompu le silence.

On le surprenait toujours, les yeux grands ouverts mais fixes ; le regard lointain, perdu dans l'infini du rêve ou dans un autre domaine inconnu, ne s'arrêtait sur personne et ne suivait, n'accompagnait, ni les gens ni les choses.

Parfaitement docile, le jeune homme ne s'opposait à aucun soin ; il accomplissait les gestes qu'on lui indiquait mais il ne montrait aucune initiative.

Il semblait ne rien voir et ce qu'il y avait de plus étrange, de plus troublant, ne rien entendre. Jusqu'ici, son ouïe, extrêmement fine, non seulement saisissait, plus tôt que les autres auditeurs, tous les sons terrestres qui parviennent normalement aux humains, mais souvent les sons de l'Univers qui n'étaient pas perceptibles pour sa famille et son ami.

Percevait-il ces derniers ? — Peut-être, c'était invérifiable et nul n'aurait pu le dire, car personne ne savait lire dans ses yeux lointains. En tous cas, il ne réagissait plus aux premiers : hurlements du mistral, chants des cigales, gazouillements des oiseaux, rumeurs de la mer sereine ou tumultueuse, voix humaine.

L'entourage du malade était consterné.

Le père répétait :

— Cela reviendra avec ses forces. C'est son système cérébral qui, dans le surmenage de ces sept mois, a été le plus touché, il est normal qu'il soit plus

long à se remettre.

Chacun, collectivement acquiesçait, mais seul, trouvait que l'inertie durait bien longtemps.

Souvent le père, si strict toujours dans l'accomplissement de ses devoirs, se reprochait, tout haut :

— J'ai eu tort, j'aurais dû mieux le surveiller, empêcher ce surmenage.

— Vous ne le pouviez pas, mon ami ; comment lui auriez-vous interdit de travailler, d'exprimer ce qu'il avait à dire ? Vous n'en aviez pas le droit.

— Si, car il ne serait pas dans l'état où il est aujourd'hui.

— Mais il n'aurait pas composé cette sonate, qui est, pour un adolescent, un chef-d'œuvre, J'en suis sûre, Et vous le mésestimeriez encore.

— Mais il serait sain et fort.

— Vous dites, vous-même, sans cesse, qu'il le redeviendra. Et vous avez raison. Mais, voyez-vous, mon ami, je n'avais jamais tant réfléchi, durant toute ma vie, que depuis la grande révélation de la valeur de notre fils. J'avais bien senti que cet enfant n'était pas pareil à nous, et que sans doute, il serait plus que nous. J'étais tellement attirée vers lui, que je résistais, parce que je ne voulais pas être obligée de m'avouer que je le préférais à notre fille. J'ai eu moins de scrupules quand j'ai vu que vous vous désintéressiez, normalement, d'une instruction que vous ne pouviez pas mener à votre gré, et que vous vous attachiez davantage à Claudia ; cela équilibrait les plateaux de la balance. Lorsque j'ai eu la révélation du grand artiste qu'était mon fils, j'ai cru mourir de joie ; un grand voile s'est déchiré qui me cachait le sens exact des valeurs humaines ; j'ai compris, tout d'un coup l'exaltation de Christian quand il parlait du Créateur et de la Création. Je n'avais pas, à ces moments, *avant*, attaché plus d'importance à ces paroles qu'aux exaltations qui lui échappaient parfois quand, assis au pied de ma chaise-longue, un spectacle de beauté ou une haute pensée s'offrait à lui. Pauvre enfant ! Il a dû souvent, parmi nous, se sentir seul. Et je tâche de m'élever, pour qu'une fois guéri, il trouve l'appui de ma compréhension.

— Chère...

Les mains encloses dans celles de son mari, elle continuait :

— Eh bien, mon ami, malgré ou à cause de mon amour pour mon fils, j'en suis arrivée à penser que, même s'il ne retrouvait pas toute sa belle santé, il serait préférable qu'il eût créé, qu'il fût né à l'art.

— Comment, vous qui avez eu votre vie si amoindrie par votre faiblesse physique, comment pouvez-vous dire cela ?

— Ma vie a été amoindrie parce que je ne la portais pas en moi. Ma vie, c'était votre amour, votre carrière, mes enfants, des voyages, des sorties, tout ce qui me venait des autres, tout ce qui m'était tracé par eux. Si, moi, j'avais été une artiste, qu'eussent été les séjours sur la chaise-longue, la retraite dans le pays du Soleil, l'isolement ? Tout ce qui m'a nui parce que cela vous nuisait, eut servi mon œuvre. Un artiste n'a pas besoin d'avoir la stature et la solidité physique d'un officier. Vous attachez trop de prix au physique, cher.

— Peut-être avez-vous raison. Mais vous ne me demandez tout de même pas de ne pas le guérir ?

— Non, certes ! Je voudrais tout pour lui : le génie et la force ! Tout !

Ils avaient ainsi fini, dans un sourire, une conversation qui résumait trop de choses profondes et précisait trop le sens de certaines responsabilités, pour que le père ne désirât pas, en paix et seul, la passer au crible de son esprit critique.

Après trois mois de soins qui réussissaient au corps, mais ne semblaient pas réveiller les facultés cérébrales de Christian, sa mère tenta de l'entretenir de musique.

Chaise-longue contre chaise-longue, la mère et le fils attendaient du soleil qu'il suppléât à la défaillance de leurs forces.

Longuement et de façon émouvante, elle parla de la sonate, du génie dont elle était les prémisses, de la fierté qu'il lui donnait, à elle sa mère.

Angoissée, elle scrutait la chère figure, si finement sculptée, pour y découvrir le moindre tressaillement, la plus faible lueur.

Elle le pressait, l'enveloppait de son insistance, s'efforçant de faire passer, en lui, sa vitalité, toute transmuée en volonté.

— Christian, je t'en prie, réponds-moi. Reconnais-moi activement. Je suis ta mère, tu le sais, tu le sens, j'en suis certaine, mais dis-moi que je ne me trompe pas. Christian, souviens-toi !

Elle s'exaspérait devant ce corps inerte, ce corps qu'elle avait fait de sa chair, qu'elle avait vu grandir, s'épanouir, et qui était là passif, dépouillé d'initiative, dénué de mobile, vidé de l'action, et sans doute de l'esprit. À moins que celui-ci, après une désharmonie, un déséquilibre soudain, ne daignât ou ne pût se manifester dans le domaine physique.

— Christian, souviens-toi de ta sonate de ton idéal de création et de ta courte gloire de créateur. Toutes tes pensées, tout ton travail, toute ta force, enclos en cette sonate, souviens-t'en, mon Petit, souviens-toi.

Elle avait passé son bras autour du cou de Christian et sa main serrait celles de son fils ; elle essayait d'insinuer, en lui, un peu de son ardeur, de sa révolte contre le cruel mystère, de sa fougue de réveil, de sa volonté de renaissance.

Ce tumulte était vain et stérile. Il se heurtait à une placidité imperturbable.

Christian demeura impassible et son regard ne se vivifia pas, ne se rapprocha pas.

Les différents docteurs consultés indiquèrent chacun la thérapeutique adéquate à leur méthode, mais les tentatives les plus désespérées restèrent inefficaces.

Le corps de Christian était là, beau, normal, sain, mais son esprit était ailleurs.

Et la vie continua, plus monotone, plus lourde, autour de ce jeune mort-vivant.

L'atmosphère de la maison était celle qu'imposent de proches funérailles. Nul n'osait faire de bruit et si une porte, échappant des mains, tapait, le maladroit se jugeait coupable.

Tous les gestes quotidiens étaient atténués, ouatés d'attention, de précautions, de craintes.

Un étranger, en passant le seuil de la demeure, eut pensé :

— Quelqu'un vient de mourir.

La mère avait eu beau recommander de ne pas laisser s'établir cette atmosphère d'agonie, en précisant qu'une vitalité bruyante et forte avait plus de chances de ressusciter le malade en l'entraînant dans le tourbillon des vibrations violentes, nul n'avait pu surmonter cette atténuation instinctive que tous avalent, spontanément, subie et agie. Elle-même, d'ailleurs, n'arrivait guère à mettre en pratique ses propres conseils.

Les autres se soustrayaient le plus possible à cette ambiance morbide et déprimante.

Claudia, qui à la fin des vacances, avait perdu Didier, ne quittait guère son père. Tout deux faisaient de longues promenades, à cheval, sur les collines, gagnant la forêt.

Et la mère et le fils, côte à côte, silencieux et immobiles, peuplaient humainement le beau jardin, de plus en plus luxuriant, et tout embaumé de mimosas, de caroubiers et de roses.

Cela dura quatorze mois.

Pendant quatorze mois, le mort-vivant porta sa ténèbre, sous le rutilant soleil méditerranéen, dans le décor de féerie qui semblait appeler non la gaieté bruyante, mais une joie profonde, un amour grave.

Cette inertie, ce néant, dans une lumière si éclatante, et une nature si splendidement prolifique, était d'un tragique insoutenable. La mère douloureuse se mesurait chaque jour, de plus en plus détruite, rongée par le désespoir.

Tous, d'ailleurs, qui avaient eu longtemps la certitude de ce qu'ils appelaient : la guérison, commençaient à désespérer, quand se produisit le miracle.

Durant un crépuscule sublime, où le Soleil, globe de feu ardent, disparaissait dans la Méditerranée, laissant, après lui, les longues vagues sanglantes étirées à l'horizon, aux confins d'une mer lunaire, Christian, soulevé passa sa main sur ses yeux et sur son front.

Il regarda longuement le couchant, rouge et violacé, puis son jardin, puis sa mère haletante, qui craignait de rêver et n'osait rien dire de peur d'interrompre ce réveil si désespérément souhaité, attendu.

Puis il retomba sur ses coussins, en pleurant.

Elle s'était dressée, s'était précipitée sur lui, elle saisissait sa tête chère entre ses mains.

— Christian, mon enfant, mon chéri ne pleure pas, parle-moi. Ta mère, mon Chéri, ta maman, mon Petit.

Il se laissait câliner, mais il ne disait rien. Un flot de larmes continuait à inonder son visage qu'elle essuyait délicatement.

Un désir la tenaillait, la poussait à le presser de questions. Après avoir retrouvé son regard, réentendre, enfin ! sa voix ; briser un si long, si atroce, si épouvantable silence !

Mais il ne dit rien.

Il semblait encore très loin, encore retranché de la vie. En l'approchant, à distance, il venait de la revoir comme une grande douleur.

Il pleura longtemps, longtemps, sur l'épaule maternelle, comme s'il voulait se vider de toute la douleur accumulée, en lui, par d'innombrables vies.

C'était une renaissance, qui ressemblait à toute naissance, qui est toujours, par l'enfant, saluée par un grand cri de désespoir. L'enfant, le nouveau-né, qui vient au monde sachant pleurer et qui doit apprendre à rire, car il faut déjà de l'expérience, l'expérience du relatif, pour rire du malheur d'être enclos dans un corps limité.

Quand ses larmes furent taries, sa mère lui prit le bras et le conduisit à travers le beau jardin.

Il se laissait guider, en contemplant tout sur son passage, d'un air étonné et douloureux.

Il regarda ainsi son père et sa sœur. Ceux-ci, prévenus dès leur retour, avaient reçu le conseil de ne témoigner aucune surprise et d'attendre sans hâte et sans questionner.

Malgré leur immense joie, l'impression de délivrance qu'ils éprouvèrent, ils se continrent et ne dirent rien.

Et la vie continua, avec cette seule différence que le regard, si longtemps fixé dans le lointain, inaccessible pour tous, était revenu parmi les hommes, dans le décor terrestre et familial.

Christian examinait tout avec attention et il suivait tous les gestes des siens.

Il resta vingt et un jours sans parler. Pendant tout ce temps, il répéta avec lenteur les gestes qu'il voyait faire. Il répondait matin et soir, au baiser de sa mère. Il avait visité le jardin, contemplé la mer et les collines. On n'avait pas osé lui adresser la parole ; puis la mère avait commencé, en faisant les demandes et les réponses ; le père et la sœur l'avaient imitée.

Un matin, comme sa mère posait sur son front le baiser matinal, il murmura :

— Maman.

Elle ferma les yeux et se crispa pour retenir sa joie, l'émotion qui désordonnait les battements de son cœur ; il ne fallait pas qu'elle parût étonnée. Elle avait compris cela, dès la première surprise devant le réveil du regard. Elle parvint à se dominer, tant qu'elle fut dans la chambre.

Après, elle courut annoncer la bonne nouvelle et donner libre cours à sa joie.

Sans qu'aucun étonnement ne fut marqué par quiconque, la vie, peu à peu, reprit comme jadis, comme avant.

Les premiers jours, Christian n'avait dit que quelques mots, et chaque jour, après, marqua un progrès.

Bientôt, il redevint un être normal. La joie sembla reparaître dans la maison.

Une idée fixe pourtant hantait la famille : sa musique.

Quand en reparlerait-il ? Quand en rejouerait-il ? Quand réentendrait-on la sonate sublime ?

Il avait été convenu que personne n'en parlerait, n'y ferait la moindre allusion.

Le père avait recommandé :

— Attendez qu'il y revienne de lui-même et souhaitez que ce ne soit pas trop tôt. S'il se remettait trop vite au travail, il pourrait avoir une rechute.

Personne n'exprimait ce qui était la principale, l'essentielle pensée de la maisonnée.

Ils furent tous très surpris de voir que Christian s'intéressait beaucoup plus aux sports que jadis. Avant, nager, payer, et parfois aller errer à cheval dans les collines lui suffisaient ; encore n'en abusait-il pas !

Maintenant, il partageait les jeux de son père et de sa sœur : escrime, boxe, gymnastique.

Le père était enchanté, car disait-il :

— Cela vaut mieux que le travail. Il va se développer, il sera plus solide qu'avant.

Après des jours, exclusivement occupés par les sports, Christian sembla subitement s'en désintéresser et il passa des journées à rêver dans le jardin.

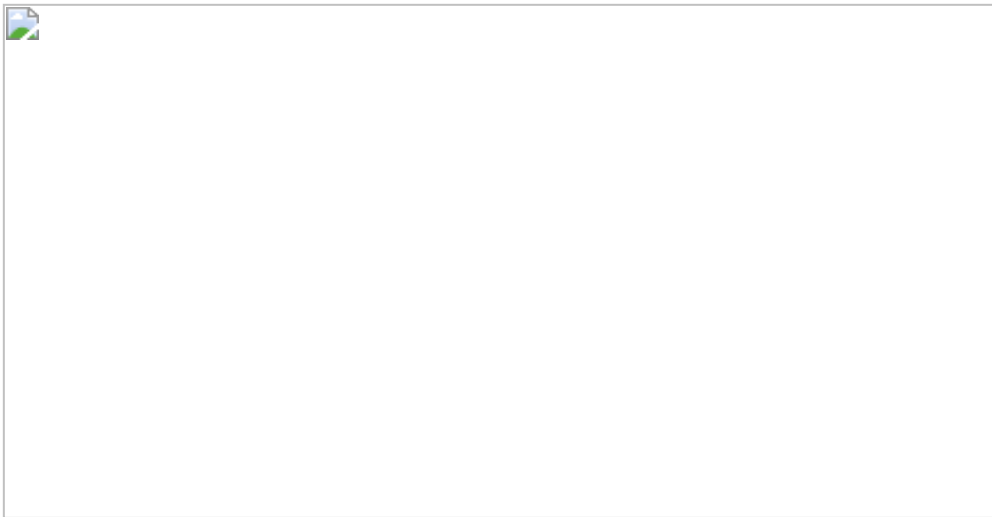
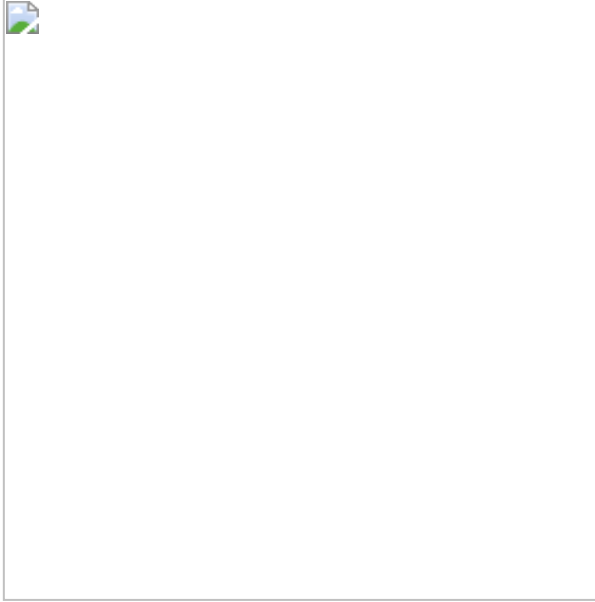
La mère, surprise par ces goûts sportifs, avait assez étudié son fils, dans tous ses gestes et ses attitudes, pour constater les très grands changements qui s'opéraient en lui.

Ses mouvements, jadis si souples, si félins, si élégants, étaient dans cette période, devenus brusques, brutaux.

De même, la figure de camée lui semblait se marquer, changer d'expression, au point qu'elle en était effrayée. Elle fut donc heureuse de voir son fils abandonner ces exercices et errer à l'aventure dans le jardin, la pinède, sur la plage et les rocs.

Elle respectait sa solitude et sa pensée qu'elle accompagnait.

— La rêverie le ramènera à l'art.



Les rêveries se répétant et se prolongeant sans aboutir, la mère inquiète, commença à trouver plus qu'étrange que Christian n'eût pas reparlé musique, ni touché ses instruments. Il n'était d'ailleurs pas retourné dans sa bibliothèque, se contentant de lire les journaux et les revues qui traînaient sur les tables.

La santé de Christian lui paraissait trop solidement rétablie pour qu'on eût encore peur de le voir réaborder son art. Surtout, elle s'expliquait, de moins en moins, pourquoi, lui, Christian, semblait oublier qu'il était un artiste, un grand artiste, un créateur.

Elle résolut donc d'ouvrir la bibliothèque, close depuis le jour magnifique et tragique, d'en laisser la porte entrebailée et d'y attirer son fils.

Christian qui avait désiré cette pièce et ses livres, qui avait eu une si vaste joie à la posséder toute à lui, qu'il en avait interdit l'entrée à tous, et qui enfin, y avait passé les plus sublimes heures, depuis sa guérison n'y avait jamais fait allusion ; nul ne l'avait vu y entrer, et les volets n'avaient jamais été ouverts.

Ce soir-là, Didier, en vacances, arrivait pour quelques jours ; il devait passer la soirée avec ses amis, si heureux d'avance de retrouver Christian guéri et un peu inquiet de leur réciproque accueil.

Christian avait vu entrer son ami sans s'avancer à sa rencontre. Il avait contemplé les gestes de bienvenue de sa famille, le rayonnement heureux de Claudia, et après, il avait répondu aux témoignages d'amitié de Didier.

Après le dîner, sans rien dire, comme pour en faire honneur à l'invité, la famille pénétra, avec lui, dans la bibliothèque.

Christian les suit, mais il marche sur la pointe des pieds, à pas menus, comme si quelqu'un y dormait, ou dans la crainte de troubler une atmosphère de recueillement.

Angoissés, tous se taisent.

Un malaise est dans l'air. Le silence qui se prolonge devient inquiétant.

Alors, à voix basse, Christian formule :

— On voit bien que quelqu'un y est mort.

Les assistants se sentent glacés. Une rafale de vent froid semble avoir traversé la pièce. Les respirations sont haletantes. Une peur étrange envahit chacun : une ronde de fantômes tournent autour d'eux. Et dans le cercle mouvant, ils sont prisonniers.

Chacun a envie de fuir, mais nul ne l'ose. Un mouvement n'irritera-t-il pas ces fantômes dansants ? Un mot ne déchaînera-t-il pas une catastrophe ?

L'angoisse les ancre dans leur passivité. Puis la curiosité les étreint, dans son étau. Que va-t-il se passer ? Car il va, il *doit*, se passer quelque chose. Ils voudraient tous que ce fut fini, car ils ont la crainte de ne pouvoir tenir jusqu'au bout. Ils ont si peur.

Christian qui n'exprime rien, aperçoit le violon, son violon, posé sur la table. Sous les regards convergents qui le suivent, il a un geste spontané vers l'instrument.

Tous les cœurs battent en désordre. Mais le jeune homme arrête le geste qu'on attendait : la mise en place du violon pour le jeu. Il examine celui-ci longuement, il le retourne, pince une corde, la fait résonner, et, d'un air négligent, repose, lentement et doucement, l'instrument dans sa boîte et referme la boîte.

Tous ses gestes sont ouatés ; il continue ses précautions premières. Il irradie du silence.

Claudia alors s'arme de courage. Il lui apparaît qu'il faut insister, savoir, savoir...

Elle quitte le divan sur lequel elle était assise à côté de Didier, comme dans la soirée sublime et tragique, et, silencieusement, elle s'approche du piano, elle l'ouvre.

À l'aspect des claires touches du clavier d'ivoire, Christian a le même élan spontané que vers son violon. Il s'approche, s'assied.

Les assistants, de plus en plus oppressés, déjà l'écoutent.

Mais au moment de poser ses mains sur le clavier, Christian semble se reprendre, examine les touches une à une, en caresse quelques-unes du doigt, sans les enfoncer, en silence. Puis, il se lève, s'éloigne, et regarde ses compagnons.

Il ne dit rien, mais son regard exprime très clairement :

— Que faisons-nous ici ? Si nous nous en allions.

Devant cette question, muette mais si nette, la peur, la peur imprécise, la vraie peur, s'appesantit sur tous. D'un même geste, ils se lèvent, vont vers la porte, en étouffant le bruit de leurs pas et sortent.

Christian encore les suit. Derrière eux, avec précaution, évitant tout grincement et le cliquetis du pêne de la serrure, il referme la porte.

Aux grandes lumières du salon paisible, les respirations se régularisent. Didier, avec effort, reprend l'histoire de son hiver d'études ; il parle de ses professeurs, de ses cours, de ses camarades, de l'Université. Peu à peu, le calme renaît. Claudia qui veut plaire et récupérer le plaisir qu'elle escomptait du retour de son ami, plaisir troublé par les suites de la tragédie fraternelle, essaie d'être brillante. Elle évoque ses prouesses sportives, énonce que, dans un duel à l'épée, elle serait un adversaire redoutable.

Elle recueille les galanteries de Didier qu'elle suscite.

Et la soirée se poursuit, riche de propos inutiles.

En réalité, Didier et Claudia en font tous les frais. Au milieu de la tragédie, l'attraction qui les jette l'un vers l'autre, subsiste, les en arrache et la leur voile. Le père et la mère qui voudraient songer à l'avenir de leur fille qui se joue, n'arrivent pas à s'abstraire de la pensée lourde qui les relie à leur fils silencieux, qui, pour l'instant, feuillette une revue, d'un air distrait.

La fin de la soirée est une délivrance pour tous, même pour les deux jeunes gens, alourdis par l'atmosphère pénible et qui escomptent le plaisir qu'ils auront le lendemain à errer seuls sous la pinède.

La mère douloureuse ne peut pas dormir. De toute la nuit, elle ne reposera pas. Quand, brisée de fatigue, son corps, peu à peu, se détendra jusqu'à approcher du sommeil, elle entendra un ironique éclat de rire qui la rejettera palpitante dans la veille. Elle entendra :

— Il n'a pas joué.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ?... ah ! ah ! ah !

Qui donc ose rire, se réjouir de cette tragédie ?

La nuit sera longue. Chaque fois qu'elle sera lasse, lasse d'attendre l'aube, elle regardera la pendulette pour voir si l'heure de la délivrance nocturne approche, et elle constatera que ce qu'elle a compté pour des heures n'est que des minutes.

— Que peut-elle faire ? Que doit-elle faire ? Elle doit savoir.

Ses pensées, lourdes et lentes, gravitent autour de ce point fixe, de cette certitude.

Elle dresse des projets précis qui, tous, vont s'effondrer dans le trou que creuse dans sa cervelle l'insomnie. Et quand l'aube vient, elle n'en a retenu aucun. Elle n'a pas de plan.

Après cette nuit de fatigue, elle passera sa journée dans sa chaise-longue.

Son fils, qui a prétendu avoir des achats à faire qu'il ne pouvait confier à personne, est parti pour la ville voisine ; il ne sera de retour qu'au crépuscule.

Claudia et son père ont emmené Didier, à cheval, pour une longue excursion. Elle est seule avec sa douleur, son angoisse et son plan à tracer.

Le soir, les cavaliers sont rentrés si harassés qu'ils ont à peine dîné et qu'ils ont demandé la permission d'aller, aussitôt, se coucher.

Christian et sa mère sont, face à face, pour toute la soirée.

Elle le prend par le bras et l'emmène dans la bibliothèque.

— Pourquoi ne t'installés-tu pas ici, Christian ?

— Il fait si vivant dehors, mère.

— Mais l'on n'est pas bien dehors pour travailler. Comment se concentrer au milieu de tant de lumières et de rumeurs.

— La côte est si belle à regarder !

Elle remarque que, pour la première fois, Christian évoque de la beauté *vue*. Jusqu'ici, il parlait toujours de la beauté *entendue*.

Le ton avec lequel il a dit cela ne lui apparaît pas spontané, sincère. Elle est déroutée.

Son fils laisse fuir la conversation dès qu'elle se précise. Ne peut-il la suivre, ou ne veut-il pas y consentir ?

Elle craint de n'avoir pas l'habileté de parler juste. Christian échappe à la conversation intime, de cœur à cœur, de confiance à confiance, qu'elle escomptait pour créer une atmosphère favorable au plan qu'elle avait arrêté.

Elle en précipite alors le déroulement.

Jadis, elle avait été une musicienne assez habile, mais depuis près de quinze ans, elle n'a pas touché le piano. Souffrante, sans personne qui l'incite à jouer, elle ne s'est occupée de musique que pour l'enseigner à Christian. Sa fille n'avait aucune disposition pour aucun art.

Elle a donc été un professeur pour son fils, mais elle a cessé d'exécuter.

Elle escompte une réponse de Christian à un appel musical. C'est là son dernier espoir.

Seule musicienne ici, elle a donc résolu de lancer l'appel éperdu. Si mal exécuté qu'il soit, il lui semble impossible qu'il reste sans écho.

Elle va donc délibérément vers le piano de son fils, s'y installe et fait ressurgir de sa mémoire précise et de ses doigts malhabiles « l'Incantation du Feu » qu'elle jouait à Christian tout enfant et qu'il aimait particulièrement.

Elle ne quitte pas des yeux celui-ci.

Il est sur le divan où elle l'a laissé. Dès les premières mesures, il s'est soulevé, les yeux dilatés, les bras croisés, appuyés fortement sur sa poitrine, comme pour comprimer les battements trop vigoureux de son cœur.

Il est transfiguré par la lumière qui éclaire son visage, cette lumière qu'elle connaît bien pour la lui avoir vue, jadis, dans ses exaltations musicales.

Les doigts de la mère, alors, s'allègent ; elle met toute son âme, tout son désir, tout son appel, dans cette Incantation flamboyante.

Christian, comme soulevé, porté, sans effort se dresse, et comme un automate marche vers le piano. Sa mère a fini. Elle le prend dans ses bras, l'assied, et ardemment clame :

— À toi, à toi, mon Chéri.

Il regarde le clavier, pose ses mains, puis se rejette en arrière, se relève.

— Mais je ne sais pas, je ne sais pas...

— Comment ? tu...

Elle bondit, prend sur le piano la partition qui y est restée depuis le soir sublime et tragique, l'ouvre.

Elle va la jouer ; il entendra sa sonate. Il ne pourra pas résister. Pourquoi ne veut-il pas jouer ?

Elle se remet au piano, elle examine le manuscrit avec anxiété. Elle sent son désespoir près d'éclater, car elle comprend qu'elle ne pourra pas la jouer. Cette musique est, pour elle, trop difficile. Elle n'a pas la pratique de cette harmonique moderne très compliquée, très surchargée, et les notes manuscrites sont si difficiles à déchiffrer.

Elle est dans un état d'exaltation extrême. Dans son désespoir, elle ne sait plus que faire, pour forcer son fils.

Elle le prend par les épaules, l'assied, l'enveloppe de sa volonté surhumaine.

— Ta sonate, Christian, ta sonate dans laquelle tu as mis tout ton jeune génie et toute ta force. Ta sonate, la voilà. Joue... je t'en prie, Christian... Je t'en supplie, joue-la... que je l'entende encore. Joue, Christian... joue.

— Ma sonate.

Ces deux mots ont été dits très bas, très lentement.

Christian regarde sa partition, fixement.

Sa mère continue à l'envelopper de sa volonté ; tout son être est tendu dans l'œuvre de persuasion. Elle s'aide des gestes, elle s'aide des mots...

— Ta sonate, si belle, si belle. Joue-la.

— Je ne peux pas...

— Pourquoi dis-tu cela ? Ta sonate que tu as écrite, que tu as jouée, ton chef-d'œuvre... Christian, joue, joue-la.

— Pourquoi avez-vous imaginé cela ?...

Christian s'est levé brusquement, échappant à l'étreinte maternelle.

— Imaginé ? Mais, Christian, tu es f...

— Je suis ?

— Je ne sais plus ce que je dis. Pardon. Mais pourquoi, mon chéri, ne veux-tu pas ? Rappelle-toi...

— Ah ! ne dites pas cela !

Il avait pris la partition dans ses mains tremblantes...

Elle était dans un état d'exaspération et d'exaltation insensées. Elle sentait que si elle ne réussissait pas ce soir, à redonner Christian à la musique, elle ne pourrait jamais recommencer une telle tentative ; elle ne voulait pas qu'il se butât. Pour sauver son génie, elle devait triompher. Cette volonté seule était lucide ; c'était l'unique lueur devant ces réticences si incompréhensibles. Les moyens d'action étaient abandonnés à la spontanéité et à l'intuition.

De toute sa fougue déchaînée, elle insista :

— Christian, je t'en supplie, joue... joue ta sonate. Souviens-toi de cette heure sublime...

— Ne dites pas cela, non pas cela !... Je ne peux pas me souvenir, je ne veux pas me souvenir... jamais, jamais...

Il jeta un dernier regard sur le manuscrit unique de sa sonate, et dans un geste forcené, il le lança dans le grand feu de bois qui flambait dans la cheminée.

Puis, sans rien voir, il ouvrit la porte-fenêtre de la bibliothèque, enjamba la terrasse et s'enfuit à travers le jardin balayé et la pinède tordue par le mistral déchaîné.

Devant le geste sacrilège et irrémédiable, sans un mot, sans un cri, la mère douloureuse était tombée évanouie.

Le lendemain, Christian qui, après une course insensée, n'était rentré que tard dans la nuit, grisé, étourdi, glacé par le vent tempétueux, brisé de fatigue, ne sortit de sa chambre qu'à midi.

En entrant dans la salle à manger, où l'avaient précédé son père et sa sœur, il vit qu'il n'y avait que trois couverts. Il parut alors, revenant de très loin, prendre contact avec les réalités.

— Ma mère ?

— Elle est malade, elle ne se lèvera pas de plusieurs jours, sans doute.

— Qu'a-t-elle ?

Il y eut un silence. Puis le père regardant son fils, dit simplement :

— Il ne lui faudrait pas d'émotion.

La figure pâle de Christian, — si invraisemblable que cela pût paraître — pâlit encore.

— Vous voudrez bien m'excuser, Père. Je vais la voir.

— Quand tu auras déjeuné.

— Permettez-moi de ne pas déjeuner ; vraiment je ne le pourrais pas.

Et sans attendre la réponse, le jeune homme sortit.

Doucement, il se faufila dans la chambre maternelle. La malade ouvrit les yeux, elle avait deviné son fils.

Enfin lui !

Revenue de son évanouissement, après elle ne savait combien de temps, elle s'était traînée jusqu'à la porte de la chambre de son mari, qui s'était réveillé pour la voir défaillante, la saisir dans ses bras, la coucher, la réchauffer, la soigner.

Il ne lui demandait aucune explication qu'elle n'eut pas eu, d'ailleurs, la force de lui fournir.

Domptant sa fatigue, il l'avait veillée toute la nuit, tenant ses mains dans les siennes, parce qu'il savait, — elle le lui avait dit souvent — qu'il lui donnait, qu'il lui transmettait de la force, de sa propre force, qu'elle sentait venir, en elle, comme un grand courant chaud. Pendant ce nocturne, elle songeait :

— Où est mon fils ? Qu'a-t-il fait ? Que lui est-il arrivé ?

Elle ne voulait pas envoyer son mari à sa recherche, dans la crainte qu'il ne choquât, par sa présence, violemment, le besoin de solitude de Christian et par sa sagesse disciplinée, le désordre d'âme, d'esprit, de son fils désespéré.

Vers l'aube, son angoisse fut si grande qu'elle ne put y résister.

— Voyez, je vous prie, tout doucement, si Christian est dans sa chambre. Qu'il ne vous entende pas, surtout !

— Il y a de la lumière dans sa chambre.

Rassurée, elle soupira.

Elle sentit qu'elle devait une explication à celui qui avait le tact de ne pas l'interroger ; pourtant, il lui était impossible, sans défaillir à nouveau, d'évoquer les événements de la soirée.

Sa voix désespérée résuma :

— Christian n'est plus musicien. Il ne jouera jamais plus... Il ne veut pas se souvenir... Il a jeté dans le feu sa sonate...

Sa voix s'éteignait, des larmes sourdaient de ses yeux clos. Rien ne pouvait la consoler, pas même le pur, le chaud amour de son mari, qui, de toute son âme, la baisait au front.

Maintenant, son fils était auprès d'elle. Il n'avait pas fui au loin... fui la vie... fui la maison familiale, comme elle l'avait redouté.

Elle le voyait pâle, défait, effroyablement, mais il était là, et il revenait à elle.

Les yeux dans les yeux de sa mère, Christian s'approcha. À côté du lit, il s'agenouilla, prit les mains maternelles, murmura :

— Pardon.

Il posa sur elles ses lèvres fiévreuses.

Longtemps il resta ainsi. Une main maternelle qui s'était dégagée caressait ses cheveux bouclés.

— Mon chéri...

— Ne dites rien. Reposez-vous. Laissez-moi là.

Il s'assit tout contre le lit, posa une joue sur la main qui ne s'était pas reprise et ferma les yeux.

Le père avait défendu à Claudia et aux domestiques d'entrer dans la chambre de la malade sans être appelés. Il pensait que le tête-à-tête serait profitable à la mère et au fils et il le respecta.

Pourtant, au crépuscule, inquiet, il entr'ouvrit la porte de la chambre. Pas un mouvement n'avait été fait. De la communion de ces deux détresses, une torpeur apaisante était née.

En quittant sa mère, Christian, sans dîner, se retira chez lui. Il se coucha et tomba aussitôt dans l'anéantissement. Où peuvent aller les âmes durant de tels sommeils physiques ?

Le lendemain, Christian reparut dans la chambre maternelle, porteur d'un paquet mystérieux.

— Voilà ce que j'ai été acheter en ville, l'autre jour.

Il repoussait le plus possible ce jour dans le passé.

Il fit sauter la ficelle, défit le papier. Et la mère, stupéfiée, vit jaillir des pinceaux, des toiles, des couleurs.

Christian s'efforçait à la légèreté, à la désinvolture.

— Je vais peindre.

— Peindre ?

— Oui, cela m'est venu à l'idée... J'ai des tas de choses, en moi, qui me gênent, qui doivent sortir, s'exprimer. Les mots sont trop précis pour moi, il me faut de la matière plus fluide. La couleur...

Il s'arrêta brusquement ; il ne pouvait pas soutenir ce ton.

Elle douta.

— Mais est-ce que tu pourras ?...

Anxieux, il coupa :

— Ah ! ne me découragez pas...

Puis, brusquement :

— D'ailleurs, je ne vais pas commencer tout de suite ; il faut que je me détende un peu, physiquement. Je vais reprendre les jeux chers à Claudia ; elle m'avait traité de lâcheur, elle sera contente de retrouver un partenaire.

Il serrait les poings comme dans la pose de garde de la boxe.

Attristée, la mère protesta :

— Oh ! Christian, pourquoi ?

Le jeune front se rembrunit, se plissa.

— Pourquoi ? le sais-je, moi ?

— Mais enfin, est-ce que ces sports brutaux te plaisent ?

— Non... c'est-à-dire, si...

— Voyons, Christian, est-ce oui ou non ?

— Le sais-je au juste ? Non, ils ne me plaisent pas, mais j'ai besoin de m'y livrer.

— Tu n'as pourtant pas un tel surplus de force à dépenser.

— Non. Je ne peux pas vous expliquer, Mère. Je ne comprends pas moi-même.

Puis, tout d'un coup, se décidant, comme l'on se jette à l'eau après avoir longtemps hésité :

— Voilà... Voilà. Je n'aime pas la brutalité, la violence, et parfois, il passe, sur moi, de grandes ondes brutales et violentes qui bandent mes muscles, qui crispent mes poings. Alors, j'ai envie de taper, j'ai envie de détruire. Je n'ai pas, comme vous le dites, de surplus de forces physiques et pourtant, je suis parfois poussé comme par une force inconnue vers des actes excessifs que mon corps serait réellement incapable d'accomplir. Il passe des désirs de brute dans mon corps fragile et vous ne pouvez pas savoir combien c'est épouvantable... épouvantable...

La mère caresse la main crispée. De toute sa volonté, elle encourage son fils, afin qu'il ne garde pas, pour lui seul, la tragédie qu'est sa vie et qui est vraiment trop lourde à porter.

— Se confier le soulagera, — pense-t-elle, — et quand je saurais, je pourrai l'aider.

— J’essaie de lutter. Vous avez vu ; après une période de sport, je me suis arrêté ; j’ai eu l’impression que j’étais délivré, que j’avais dépouillé ces instincts de mâle qui me répugnent. J’étais de nouveau sensible.

Volontairement, j’exagérais la féminité de ma nature. Vous avez vu mes longues promenades que vous appeliez mes rêveries. Non, je ne rêvais même pas. Je m’attachais à me mettre dans l’état de passivité absolue, pour être prêt à recevoir les impressions, les ondes d’idées, tout ce qui est autour de nous, que nous ne voyons pas et que nous ne pouvons posséder que par une sensibilité entretenue, développée. Une fois captées, je pensais que je serais obligé de les transcrire, de les assembler, d’en constituer un tout, de les exprimer d’une manière ou de l’autre, et puisque je ne peux plus...

Un arrêt. Un silence. Puis :

— Enfin, j’avais pensé à la peinture. Voilà pourquoi je m’étais muni de cet attirail.

— C’est bien, mais pourquoi ne veux-tu pas commencer tout de suite ?

— Je voulais, je veux, mais depuis l’autre soir...

Il s’interrompait.

Elle appuya davantage la lente caresse et son silence disait :

— Aie confiance. Va.

— Depuis l’autre soir ?

Il baissa la voix.

— La brute est revenue...

Elle serra la main.

— Je lutte, je lutte... Je suis venu chercher un refuge auprès de vous, mais je sens que je ne vais pas être le plus fort. Alors j’irai avec Père et avec Claudia... pour que la fatigue... mais peut-être me poussera-t-elle au-delà des limites de mon corps !

— Non, mon chéri, tu vas te ressaisir, je vais t'aider. Je suis mieux, je vais me lever, je t'accompagnerai, je resterai auprès de toi, je te garderai...

— Mère ! Mère...

— Tu ne le crois pas ?

— Je le voudrais.

— Mais qu'est-ce qui déchaîne ces ondes de violence, dis, Christian ?

— Mon besoin de créer.

— Comment ?

— Oui, quand ce besoin est exaspéré par mon incapacité à m'exprimer, faute de moyens, l'assaut est déclenché. Ainsi, l'autre soir...

— L'autre soir ?

La voix se fait plus sourde encore.

— Quand je vous écoutais, puis quand vous avez voulu que je... Mais je ne veux pas parler de cela, non.

Il essayait de se dégager. Elle le retint, s'accrochant à ses mains.

— Mon Chéri, dis, alors que s'est-il passé, qu'est-il arrivé ?

Comme malgré lui, il jeta :

— J'ai été assailli, ligoté ; la brute n'a pas voulu... Ah ! vous ne savez pas ce que cela peut être de ne plus se sentir libre, d'être toujours environné, contrôlé, forcé de vivre dans une inquiétude perpétuelle, sans cesse renouvelée et que rien n'apaise...

— Mon Petit, mon Petit... calme toi... cela passera. Tu as été malade, tu n'as pas encore des nerfs normaux. Tu iras de mieux en mieux.

— Ou de pire en pire.

— Pourquoi, Christian ? Tu t'es remis, peu à peu, allant toujours vers l'amélioration. Pourquoi te tourmenter ?

— L'on voit bien que vous ne savez pas...

— Quoi ?

— Ah, Mère, j'ai peur... j'ai peur...

— Peur de quoi ?

Il serrait les dents.

— De la folie.

— Mais c'est absurde, mon Petit, absurde, tu m'entends. Je te défends de dire cela, je te défends de penser cela, tu entends ?

— J'entends, Mère, la violence de votre réaction qui me révèle votre peur... la peur que vous ne m'enlèverez pas et que je viens de vous donner.

— Christian, Christian !

— Pardon, Mère, de n'avoir pas eu la suprême vaillance de me taire.

— Mon pauvre Petit.

À bout d'émotion, ils se turent, résistant ensemble à la griffe de l'Inquiétude qui labourait leur cœur et leur cerveau.



Vaillamment, le lendemain, ils s'abordèrent. Sans se concerter, ils avaient, l'un et l'autre, résolu de ne plus soulever la tragique question, de rayer le passé et de tâcher de refaire la vie du jeune homme.

La mère sait, du moins maintenant, si approximativement que ce soit, contre quoi il faut lutter.

Elle sait que son fils ne doit pas céder à ce qu'il a appelé la « brute ». Aussi pourra-t-elle l'aider.

Elle a demandé, à son mari et à sa fille, de cesser de s'entretenir de sport et même de modérer leur ardeur à les agir.

Le sacrifice est consenti, cela d'autant plus aisément de la part de Claudia, que Didier a enfin déclaré son intention de l'épouser, dès ses études terminées. Il faudra avoir de la patience, mais désormais la situation est nette.

Les parents ne voyaient pas sans anxiété continuer, maintenant qu'ils étaient jeunes gens, l'intimité qui avait toujours existé entre les enfants. D'autre part, ils redoutaient de l'interdire depuis qu'ils avaient senti, entre eux, une attirance qui n'était plus de l'amitié. C'est-à-dire qu'ils n'avaient vu le danger de cette intimité, qu'une fois existant, donc trop tard pour intervenir.

La demande de Didier avait été la bienvenue. Maintenant que Claudia était fiancée, les sports passaient au second plan de ses préoccupations, surtout

durant le séjour de Didier.

L'atmosphère familiale, plus calme et plus tendre, est douce à Christian.

Il a repris la vie de jadis : ses bains de mer et ses bains de soleil, lorsque les jours sont lumineux. Il erre dans les calanches, sur son glisseur léger qui obéit au moindre coup de pagaie. Et il passe l'après-midi, tout près de la chaise-longue de sa mère. Elle fait apporter, à côté d'elle, l'attirail de peintre et sans rien dire de précis, incite son fils à prendre sa palette et ses pinceaux.

Elle a envoyé chercher une boîte de pastels dont elle lui a fait la surprise.

Voici Christian, en face d'un nouveau moyen d'expression, cherchant à s'y adapter.

Depuis qu'il est rentré dans la vie, il essaie de ne plus entendre et de tout voir. En apparence, il y est parvenu ; en réalité, il est toujours, en essence, musicien et il doit transposer ses auditions en visions.

Il faut donc trouver des moyens nouveaux de s'exprimer, et comme il ne peut substituer la réceptivité visuelle à la réceptivité auditive, il lui faut substituer l'image au son, c'est-à-dire recevoir et exprimer, par des sens différents ; recevoir par l'ouïe et créer une œuvre qui s'imposera par la vue. En un mot, sa tâche étrange est de plasmer des sons.

Il doit donc matérialiser du subtil. Il est évident que la peinture lui apparaîtra grossière.

Il est aisé de rendre sur la toile, un paysage qu'on voit. Mais comment fixer, formellement, un décor qu'on entend, c'est-à-dire qui vous apparaît, qui vous touche par son harmonie, par son expression musicale.

Traduire un son en forme, voilà la tâche du jeune artiste.

Il s'y applique et puis s'impatiente et puis s'énervé ; il ne tient pas en place devant cette besogne de patience. La forme est un mode d'expression beaucoup trop précis pour lui, beaucoup trop matériel. Il accueille le subtil,

le fluide, le sans-limite : comment l'enclorait-il dans les images matérielles et limitées de la plastique ?

Après des essais répétés, il renonce à restreindre la couleur dans la forme.

De son découragement et de sa renonciation, « la brute » profite. Elle s'impose, elle dirige. C'est de nouveau, en lui, la lutte de l'élément féminin stable, qui est l'essence même de son être et de l'élément mâle qui a surgi en lui. Ils sont continuellement en lutte et en contradiction, se reniant mutuellement, l'un se moquant de l'artiste, l'autre méprisant la « la brute ».

De là, l'état d'incertitude dans lequel choit, sans cesse, Christian, malgré ses efforts pour résister, malgré sa tendance effrénée vers l'équilibre.

La mère a vu les essais, a deviné les luttes, a compris les renonciations. Elle a surtout été témoin d'une scène qu'elle ne peut oublier.

Dans leur dernière sortie, la voiture, en prenant un tournant trop court, s'est embourbée dans un fossé. Les bêtes, excitées par le cocher, malgré leur grand effort, n'arrivent pas à délivrer les roues. Christian bondit hors de la victoria, et, s'arcboutant dans un formidable coup de reins, remet la voiture sur la route. Alors, dans un sourire qu'elle ne lui a jamais vu et qui transforme l'expression hautaine et réservée de sa noble figure, triomphant, il s'écrie :

— Hein ! je suis plus fort que je n'en ai l'air !

Puis, devant les yeux stupéfaits de sa mère, l'exaltation passagère disparaît et il reste morne jusqu'au retour.

Mais elle, qui n'a pas oublié, prévoit le triomphe de la « brute ».

En effet, le lendemain, elle voit Christian tapant à toute volée dans le ballon de boxe. Elle passe maintenant ses journées seule. Tout le temps de Christian est consacré au geste brutal.

Un jour, elle réclame sa compagnie. Il acquiesce, il s'installe auprès d'elle, mais il ne trouve rien à dire, rien à faire.

Il s'agite nerveusement, il se lève, fait quelques pas pour s'éloigner et revient. Elle sent qu'il essaie de se dominer et qu'il n'y parviendra pas, du moins sans aide.

— Si tu travaillais ?

— À quoi ? Vous avez bien vu que j'ai essayé mais que je n'ai pas pu. Je ne suis bon à rien. J'ai une parole à dire et je ne puis l'exprimer faute de mots adéquats. Je suis un raté, alors autant devenir une brute...

— Christian !

— Si je ne renonce pas, si je ne tue pas les possibilités que je porte en moi, et qui me rongent faute de pouvoir les exprimer, je serai bon à être enfermé sous peu.

— Ne dis pas cela !

— Si, je le dis. Je suis un déséquilibré, je suis double, vous entendez, double. Il y a en moi deux êtres qui se haïssent, et tant que l'un n'aura pas tué l'autre, je serai un champ de bataille ; je serai, je suis un candidat à la folie.

— Ne dis pas cela. Comment cela se peut-il ?

— Ne me le demandez pas, Mère... Et puisqu'il n'y a plus, pour moi, de voie artistique où canaliser mes sensations, mes sentiments et mes pensées...

— Maman ! Maman, c'est entendu pour le quinze !

Claudia jetait la nouvelle en courant. Elle agitait une lettre qu'elle venait de recevoir et qu'elle apportait à sa mère.

— Il faut se dépêcher à tout préparer. Ma robe sera-t-elle faite ?

Christian fit un effort pour aborder les préoccupations de sa sœur :

— Qu'y aura-t-il le quinze ?

— Toi, tu n'es jamais au courant de rien. Le quinze, ce sont nos fiançailles. Tu ne sais plus que je dois épouser Didier ?

— Ne sois pas agressive, Claudia. Puisque tu es heureuse, tu peux être douce.

— Oui, il faut bien que je représente la fille puisque tu es devenu le garçon maintenant. Au moins, tu tiendras compagnie à Papa.

— Claudia, mon enfant, laisse ton frère et occupons-nous des préparatifs.

Libéré par l'irruption de sa sœur, entre sa mère et lui, Christian partit à la recherche de son père pour un assaut d'escrime.

Pendant les jours qui suivirent et jusqu'au quinze, il vécut dans la demeure, en désordre, où l'on se préparait à recevoir famille et amis. La maison, à ce moment, était en harmonie avec son être ; il errait d'une pièce à l'autre, inattentif et désœuvré, rendant avec indifférence les petits services qu'on exigeait de lui.

Le quatorze, la maison était pleine, surpeuplée. Christian, pour faire de la place, s'était installé, sous la pinède, une tente qu'il avait confortablement arrangée. Il était heureux d'avoir ce prétexte pour échapper à cette atmosphère de fête qui allait être, pendant trois ou quatre jours, celle de la demeure.

Il était content du bonheur de sa sœur et de son ami, mais il était plus troublé, plus inquiet encore, quand il subissait le rayonnement d'une joie. De plus, tous ces étrangers qui allaient vivre, respirer, rire, aimer dans cette paisible demeure familiale, allaient y répandre des vibrations beaucoup trop violentes et contradictoires, pour que la sensibilité extrême du jeune homme que la « brute » n'avait pas domptée, n'y fût pas d'avance, hostile.

Que ferait-il de tout ce dont allait le charger cette multitude d'êtres inconnus ? N'avait-il pas trop déjà du superflu qui était en lui, qui lui mesurait tout ce qui est nécessaire à la vie ?

Il se promettait d'échapper, le plus qu'il pourrait, aux réjouissances qui se préparaient.

Au dîner de fiançailles, il avait, à sa droite, la sœur du fiancé, de son ami Didier.

Ils s'étaient connus tout enfants, mais ils étaient restés plusieurs années sans se voir. Il ne l'avait pas reconnue.

La jeune fille avait su par Didier, comment Christian s'était révélé compositeur de génie. Elle avait connu aussi sa maladie, mais elle ignorait, comme son frère d'ailleurs, le sort tragique de la sonate.

Persuadée que son voisin de table était un musicien, elle n'avait cessé de l'entretenir de musique, de ses études musicales, des concerts et opéras auxquels elle avait assisté dans l'année.

Christian avait commencé par ne pas répondre, puis il avait mesuré son incorrection et avait fait effort pour détourner la conversation. Comme sa voisine s'obstinait à la remettre sur le même sujet, il avait senti des violences l'envahir, prêtes à se déchaîner.

Ce n'est que par un sursaut de volonté formidable qu'il s'était arrêté au moment où il allait crier :

— Mais je ne suis pas un musicien, fichez-moi la paix avec la musique.

S'étant contenu, ayant dompté « la brute », il tâcha de se laisser emporter dans le sens de la conversation et, peu à peu, il se mit à causer musique comme il aurait pu le faire jadis.

Lorsqu'on quitta la table, la jeune fille lui dit :

— Vous allez entendre ma sœur aînée, c'est une musicienne remarquable.

Elle avait posé sa main sur le bras du jeune homme. Il ne pouvait pas fuir comme il le désirait.

Il avait dû l'accompagner au salon dont on avait ouvert les doubles portes par lesquelles il communiquait avec la bibliothèque.

— Et vous, êtes-vous aussi musicienne ?

— Oui, mais je chante, surtout. Oh ! vous m'entendrez, car sûrement on me demandera de chanter et je ne pourrai pas refuser.

Christian sentit qu'il devait répondre :

— J'en serai enchanté.

Mais il ne pouvait pas, sur ce sujet, mentir comme les convenances l'y obligeaient. Il préféra paraître incorrect.

Étonnée, la jeune fille le regarda, et, devant sa figure contractée, déduisit qu'il devait être fort troublé par son charme et intimidé.

Gracieuse, elle lui glissa :

— Vous allez nous jouer votre sonate. Il paraît qu'elle est sublime.

Christian s'arrêta net.

Le geste d'étrangler sa compagne serra ses poings et ne sachant que faire pour ne pas lui répondre et pour détourner son attention, comme il devait s'effacer pour la laisser passer devant lui, en fendant la foule des invités, très dense à cet endroit, il s'arrêta net : la foule se referma entre eux deux. Il était libre.

Il refit le chemin en sens inverse, en usant de ruse pour ne pas être arrêté par un parent ou un ami. Il ne songeait qu'à regagner sa tente, mais il faisait son premier pas dans le jardin lorsqu'il s'arrêta, fasciné.

Le concert commençait et le retenait dans son charme. Hors des vibrations de la foule, seul dans la nuit claire, parmi les parfums nocturnes des fleurs, il sentait vibrer les radicelles et se revivifier les racines de son être.

Recueillie dans les ondes sonores par son esprit, son cerveau, son âme, et sa

chair, la sève pénétrait son être, rejoignait les racines et remontait comme un hymne muet.

Le rythme musical rythmait son cœur ; tendue comme les cordes d'une lyre, sa sensibilité vibrait sous les ondes d'harmonie, réveillant, au plus profond de lui, l'accord secret de son pouvoir et de ces harmoniques, de cette source fluide.

De nouveau, il était l'instrument sensible qui captait toutes les ondes. La musique humaine, dans cette nuit étrange, agissait sur lui de même façon que la musique de la Nature ; toutes deux se mêlaient d'ailleurs, puisque dans le beau jardin où, tout palpitant, écoutait Christian, les rumeurs de la nuit, pure et claire, s'irradiaient tout autour de lui. Il semblait que la musique humaine eut délié ces sonorités, qu'avant elle, Christian n'entendait plus. C'était un duo magnifique et émouvant, parfaitement accordé par Christian, qui semblait le chef d'orchestre conduisant cette symphonie totale.

Par cette double communion sonore, Christian rentrait éperdûment dans le domaine d'où il avait été arraché.

Il avait oublié son corps, il ne sentait plus le poids de la matière. Léger et illimité comme une onde, il errait dans le monde fluide des harmonies.

Quand vinrent les applaudissements et autres bruits humains, éteignant les mélodieuses rumeurs de la Nature et les derniers sons de la musique, interrompant brutalement la symphonie, il sursauta, tenta de se ressaisir.

Mais avant qu'il ne se fût éloigné, une voix pure et forte de contralto déchira la nuit, le retenant immobile et haletant.

Il sentit, alors, qu'il s'était dévêtu de toutes les matérialités retournées à la terre et qu'il s'épandait avec le son qui l'entraînait avec lui à travers l'infini.

Tourments, impuissance, inquiétude, tout était noyé par la marée fluidique qui le baignait.

Il n'avait plus le sens du Temps ni de l'Espace, dilué qu'il était dans l'onde sans fin qui se propageait à travers l'Étendue.

Il n'était plus un homme, jouet du destin, faute de Connaissance ; il n'était plus un artiste angoissé à la recherche de matériaux adéquats à sa volonté, à sa nécessité de création ; libéré de sa prison charnelle, il était le Son, se propageant de Monde en Monde.

Les virtuoses pouvaient succéder aux virtuoses et les voix aux instruments, il n'entendait plus les détails d'une fraction musicale ; ce n'était plus pour lui de la musique, sacrée ou profane, sublime ou légère, c'était la *Musique*.

Il était perdu en elle, il était elle-même.

Longtemps après que tout se fut tu, il était encore immobile à écouter, car s'il ne percevait plus la traduction humaine de la pensée musicale, il entendait encore les échos du total de sons projetés dans l'espace et qui, s'attirant et se repoussant, se recombinaient, créant, à l'infini, des harmonies supra-terrestres et supra-humaines.

Les ondes qu'il avait récoltées, lui-même, reconstituaient, augmentée de sa propre émotion, l'expression de son être.

Pourtant, son corps las, rappela son esprit. Christian, comme un être mal éveillé, gagna sa tente, s'allongea sur son lit de camp.

Point isolé par des murs, il baignait dans la nature, dans l'air, dans les parfums, dans la nuit. Au-dessus de lui, les branches des arbres s'étreignaient ; au pied des rocs qui bordaient la forêt de pins, la mer bruissait et au-dessus de tout, s'étendait la voûte fluide cloutée d'étoiles innombrables.

Il était vraiment l'hôte de la Nature.

Aussi ne fut-il pas étonné d'accueillir les visiteurs, qui lui souhaitaient la bienvenue dans leurs domaines.

L'un après l'autre, parurent les Elémentals, divinités de l'Air, de l'Eau, de la Forêt.

Tous, légèrement vêtus de vert, les mains pleines de fleurs, de feuilles, de fruits et d'algues : néréïdes, elfes, faunes, satyres, sylvains et sylphes, le contemplaient en souriant.

S'élevant de son être même, expression de lui-même, de sa pensée et de son mystère, la Musique emplissait la tente, s'évadait à travers la toile.

À cet appel, charmés, accourus de tous côtés, les visiteurs se multipliaient. Et la tente s'agrandissait, repoussant ses légères parois jusqu'à perte de vue, pour les contenir tous.

Quand, ils furent si nombreux que Christian ne put plus les dénombrer, ils jetèrent à pleines mains, sur lui, leurs fleurs, leurs feuilles, leurs fruits, leurs algues : puis ils se prirent les mains et dansèrent une ronde légère et joyeuse, autour de Christian ressuscité et sur sa musique.

Sa musique !



Encore une fois, « la brute » était vaincue.

L'artiste découragé qui, n'ayant pas trouvé à s'exprimer, allait se renoncer pour s'abandonner à la matérialité triomphante, avait, non seulement sans le chercher, sans le vouloir, mais malgré lui, entendu de la musique et il était sauvé.

— Hasard ? s'était-il demandé.

— Non, ordre... — s'affirmait-il.

Il avait fallu les fiançailles prématurées de sa sœur qui auraient dû, au contraire, être beaucoup plus longues qu'à l'accoutumée, puisqu'il fallait attendre que Didier eût terminé ses études avant que le mariage s'accomplisse.

Il avait fallu que sa voisine de table le crût encore musicien et qu'il fût entraîné à parler musique ; il avait fallu, une fois la sympathie nouée, qu'elle l'entraînât dans les salons, sans qu'il pût s'y refuser ; il avait fallu, enfin, que son suprême effort de fuite, de dérobade, fût annihilé par le début du concert, alors qu'il pouvait encore l'entendre.

Sa résistance n'avait pas faibli, mais elle avait été vaincue.

C'était donc un ordre.

Il devait créer. Il était, de nouveau, tout frémissant, débordant, anxieux d'être délivré, comme une femme qui a porté son enfant jusqu'à l'heure où la vitalité de celui-ci doit l'arracher d'elle.

Puisqu'il ne pouvait plus créer avec des matériaux que pour lui « on » avait détruits, au point qu'il ne les connaissait plus ; puisqu'il ne pouvait plus s'exprimer dans une forme qui ne se composait, qui ne se modelait qu'avec sa force vive, sa vitalité tout entière, ne lui laissant que son enveloppe, sans défense contre toutes les forces mauvaises, toutes les passions maudites, qui pouvaient l'assaillir, il lui fallait en trouver d'autres.

Sa première tentative de substitution n'avait pas réussi. Il se rendait compte de la raison de son échec.

Il avait abordé la peinture comme on l'aborde généralement, comme un art formel, alors que des formes précises, au contour défini, ne pouvaient pas encadrer sa sensation, son émotion, son sentiment, son idée.

Il avait été porté vers la peinture par son amour de la couleur, mais il s'était heurté à la forme, à la plastique. Il mesurait son erreur.

Il se rendait compte que la peinture, en tant qu'art des couleurs, pouvait se substituer à la musique ; la couleur, matérialisation de la lumière, pouvait retourner à la fluidité des ondes lumineuses et des ondes musicales, à la condition qu'elle fût dynamique.

Le mouvement se chargerait de la dématérialiser. Et la première condition pour réaliser le dynamisme de la couleur, était sa libération de la forme précise, arrêtée.

Enclose dans la forme, la peinture est un art plastique, stable. Libérée de la forme, elle est un art musical, dynamique.

Christian voyait nettement son travail. À la place de l'octave musical, il allait disposer de l'octave coloré. Aux sept sons, il allait opposer les sept couleurs du spectre, et, au lieu des symphonies musicales qu'il avait rêvées, il allait construire des symphonies colorées.

Cette substitution, cette analogie, lui était apparue très nettement, au réveil, sous la tente, après les heures nocturnes si pleines, si ardentes, si fécondes, après aussi la soumission des divinités de la Nature avec lesquelles son état aigu de réceptivité lui avait permis de frayer, et qui, peut-être, lui avaient apporté, sous l'aspect symbolique de la flore terrestre, leurs dons précieux de joyeux avènement.

Qui les lui avait envoyées ?

Qui veillait sur lui pour le sauver ?

Son réveil avait été salué par un merveilleux arc-en-ciel, lui marquant ce en quoi il devait rythmer, exprimer son sens de la vie, de la nature, de l'homme, de Dieu, car tout est inscrit dans le cercle des sept couleurs, de l'aura du macrocosme universel à l'aura du microcosme humain.

Il regardait tout, maintenant, avec les yeux purs de l'être qui sait voir, qui, *consciemment*, voit pour la première fois. Il était renouvelé. Il avait

l'impression d'avoir échappé à l'ennemi, d'être redevenu libre.

Dans la journée, il put d'autant mieux être affable avec les invités qui partaient, qu'il lui tardait de retrouver sa mère et de lui faire connaître, mieux que par des paroles, la grande nouvelle de sa renaissance.

Comme il l'avait pensé, lasse du surmenage que lui avait imposé ces trois jours de fêtes, le lendemain, elle ne quitta pas sa chaise-longue.

Didier qui passait encore trois jours auprès de sa fiancée, accaparait Claudia. Quant au père, il était occupé par la surveillance des domestiques qui remettaient la maison en ordre.

Christian eut donc sa mère tout à lui.

Elle avait lu sur sa figure qu'un mieux, elle ne savait lequel, était survenu. Sans l'interroger, elle attendit qu'il lui fît sa confidence.

Christian ne voulut rien dire. Il trouvait préférable que ses actes parlassent pour lui.

Il vint donc sur la terrasse ensoleillée, s'installer auprès de sa mère. Il apportait sa boîte de pastels et un grand châssis. Il s'assit de manière que sa mère ne pût suivre son travail. Faute d'expérience, il ne savait pas ce que serait celui-ci, mais il était certain, pourtant, qu'il ne serait pas stérile.

Didier aurait dit :

— Comment peux-tu avoir cette certitude puisque tu n'as pas encore essayé ?

Et Christian aurait dû lui expliquer que les plus sûres certitudes sont justement celles qui ne s'appuient pas sur des preuves, car rien n'est plus aléatoire qu'une preuve.

En ouvrant sa boîte de pastels, devant tous ses crayons bien rangés, par teintes dégradées, il recueillit la joie du chatoiement et il pensa :

— Tiens ! mais c'est ma mère qui m'a fait cadeau de cette boîte dont, jusqu'ici, je ne m'étais pas servi. A-t-elle donc eu plus d'intuition que moi ? Ou sinon, puisque j'ai rayé le mot hasard du vocabulaire de mon idée comme de mon expression, a-t-elle été conduite à m'offrir ce qui devait m'être nécessaire ?

Pendant plusieurs heures, il travailla en silence. Sa mère le regardait sans l'interrompre. Elle voyait des lumières et des ombres passer sur la belle face pâle de son fils, suivant l'angoisse de sa recherche ou la joie de sa réussite.

C'était un spectacle qui l'enchantait.

— Pourvu qu'il soit satisfait ! — pensait-elle. Il serait sauvé. Qu'il reprenne confiance en lui, surtout !

Quand le crépuscule vint et que les rouges, les violets et les jaunes commencèrent à s'étendre et à s'éteindre à l'horizon, pâlisant la mer apaisée, Christian tourna son châssis vers sa mère.

La surprise de celle-ci fut grande. Mais avant de l'exprimer ou de mieux examiner, il lui échappa spontanément :

— Comme c'est vivant, vibrant, mouvant !

Christian exulta.

Ces mots, c'était ceux qu'il fallait, qu'il voulait, puisque justement il avait mis tout son génie désaxé à tenter que ce fût vivant, vibrant, mouvant.

La mère qui continuait à contempler l'œuvre, ajouta :

— Mais, qu'est-ce ?

Cette question aussi devait être posée, car si l'œuvre originale était réussie, elle devait surprendre les yeux accoutumés à voir une forme précise, limitée, séparée de son entourage, de son atmosphère, de son aura, de son rayonnement, de tout ce qui la relie à tout ce qui l'entoure et déborde sur elle.

— Ce que vous y verrez, Mère.

Alors, il s'assit aux pieds de sa mère et lui confia son secret et lui expliqua sa tentative de musique de couleurs.

Il lui montra, comment il entendait utiliser la gamme des couleurs, estomper les valeurs du rayonnement et de l'esquisse des formes, non par des traits définis, mais par des jeux de lumières en mouvement.

Il ne possédait pas encore la technique qui lui permettrait de réaliser ce qu'il veut, mais il allait la chercher et il était sûr de la trouver.

— Qui dira l'influence exacte des couleurs, leurs vibrations, l'association des vibrations différentes, des diverses couleurs assemblées, leur rayonnement, leur vertu, agissant sur les sens, les émotions, les sentiments, les idées ? Il faut que par la magie de mes couleurs, adéquatement opposées ou superposées, chaque être retrouve, dans mes œuvres, selon la faculté qu'il a de les assimiler ou de les réfracter, selon ses possibilités de réaction, l'image qu'il recherche, l'expression cosmique ou spirituelle vers laquelle il tend. Vous savez que chaque œil a ses particularités propres et que la façon physique de voir diffère avec chaque individu. Imaginez donc ces diversités étendues à la vision de l'âme et de l'esprit et à leurs réactions, et vous comprendrez qu'un décor, une nature morte, un portrait, ne sauraient faire l'unanimité entre les spectateurs.

... Ma peinture, elle, est destinée à créer cette unanimité ; elle n'impose rien, elle suggère ; elle est un thème sur lequel le contemplateur peut broder les variations adéquates à ses sens, à son âme, à son esprit. Suivant le chiffre de la vitesse à laquelle les vibrations lui parviendront, selon la couleur dans laquelle s'inscrit son nombre humain, suivant le plan sur lequel il évolue, et selon que c'est la passion, ou l'intellect, ou l'esprit qui le domine, il lira, dans mon œuvre, la forme vers laquelle il tend et qui y est fatalement enclose. Un musicien y entendra sa symphonie ; quant à celui qui vogue dans le domaine de l'abstrait, il jubilera de n'avoir point, devant soi, l'aspect concret qui jugule son essor. Et puis, vous voyez quel dynamisme ! Ma couleur n'est pas prisonnière. Elle est libre. Voyez, rien ne l'arrête. Son rayonnement se continue dans l'éclat de ce sublime crépuscule, malgré les

limites de mon châssis ; voyez, elle le déborde, elle se dilue, elle s'unifie à la lumière !

Il a bondi dans le salon. Il en revient avec un tableau décroché au hasard, qu'il pose à côté du sien, et la mère s'écrie :

— Celui-là est mort, évidemment, et le tien vit.

— C'est tout ce que je désire que vous constatiez. Ce n'est qu'une ébauche. C'est le Premier. Il faut que je forge ma technique, puis que je la perfectionne. Ce n'est que l'illustration de l'idée qui m'a été révélée, à charge, je pense, de la transmettre...

— Comme j'aime ta modestie, Christian... N'empêche que tu es un créateur.

— Dans le sens courant du mot, Mère, je vous l'accorde, mais devons-nous toujours parler comme des enfants ignorants, pour ne pas surprendre les auditeurs ni susciter leurs sarcasmes ?

La cloche du dîner sonna.

Assouplis à la discipline, automatiquement, ils se levèrent. Elle emporta dans sa chambre l'œuvre précieuse.

Instinctivement, sans rappel précis, elle voulait la mettre en lieu sûr, et ce n'est qu'en l'y déposant, que, par l'association des idées, cette œuvre évoqua l'autre, la première, celle qu'elle avait possédée d'emblée, et qui lui avait été ravie par le geste destructeur, criminel, — aurait-elle dit, si ce n'eût été charger son fils.

Une angoisse traversa sa joie.

— Pourvu que ce soit définitif !

Mais elle secoua son inquiétude et quitta sa chambre.

Dans la salle à manger, Christian, juvénilement taquinait les fiancés, écoutant patiemment leurs insignifiants projets d'avenir.

Il se demandait seulement :

— Comment cela peut-il leur suffire ? Je ne sais pas si leur maison sera celle du bonheur, mais en tous cas, ce ne sera pas celle des inquiétudes.



Christian, encore une fois, s'était jeté éperdument dans le travail. Comme il ne pouvait s'y adonner que dans la lumière du jour, du moins, jouissait-il de son calme et nécessaire repos de la nuit.

Les parents, satisfaits, n'avaient pas à redouter le surmenage épuisant.

La plupart du temps, d'ailleurs, il travaillait sur la terrasse, en plein air, à côté de sa mère ; ou, lorsqu'il avait besoin de solitude, dans un coin du jardin prolifique, ou dans la pinède pleine de senteurs aromatiques. Les écureuils gambadaient autour de lui, lui faisant admirer, sans se lasser,

l'agilité et la légèreté de leur course, le long des plus fragiles branchages et de leurs bonds, d'arbre en arbre.

Il aimait l'entourage de ces charmants compagnons, à demi apprivoisés et qui le contemplaient effrontément.

Pendant six mois, il travailla ainsi, en pleine sérénité. Il se sentait redevenu le jeune homme ardent et confiant. Il avait relégué au dernier plan de sa mémoire, le drame atroce dont il avait été la victime. Il voyait la hantise de la folie s'éloigner. Il se sentait sauvé.

Il cherchait fièvreusement la technique spéciale qui lui permettrait de réaliser sa musique des couleurs.

Il avait essayé toutes les couleurs habituelles : huile, aquarelle, gouache, pastels, crayons, et tous les outils usuels : pinceaux souples, brosses dures, couteau, et les toiles maquillées de différentes manières et les papiers et les velours.

Rien ne le satisfaisait. Tout ce classique attirail de peinture ne lui permettait pas d'atteindre à la fluidité rêvée.

Quand il eut tout essayé, sans être aucunement satisfait, il imagina de fabriquer lui-même ses couleurs, et lorsqu'il eut réussi, il se mit à travailler en pleine matière. Il obtint ainsi les teintes fluidiques qui se mélangeaient et s'opposaient en douceur, sans heurt, sans tracé définitif, évoquant, selon le jeu des ombres et des lumières, des aspects absolument différents.

Sa technique, de plus, lui permettait une collaboration beaucoup plus étroite avec les forces dites naturelles, avec les occultes volontés idéistes.

Il évoquait ainsi, les visions les plus subtiles de l'Astral et celles du mouvement cosmique : déroulements spiralliques, girations universelles, de l'astre à l'homme,

Depuis qu'il avait trouvé sa technique, que chaque jour il perfectionnait, il était parfaitement heureux. Il rayonnait.

Cette résurrection réagissait sur la mère dont la santé était très améliorée.

La fiancée voyait approcher le terme de son attente.

Quant au père, il était entraîné dans cette bonne humeur, aussi communicative que la tristesse morne ou l'énervement.

La Maison des Inquiétudes semblait devenir la Maison du Bonheur.

Quelques jours de vacances ramenèrent Didier auprès de sa fiancée. Devant les œuvres de son ami, il fut tout à fait stupéfait. Il ne comprenait pas le sens profond de cette œuvre, mais elle lui apparaissait si originale et plaisante, qu'il en fut enthousiasmé.

— Christian, fais-moi la grâce de m'offrir un de ces tableaux pour mettre un peu de lumière dans ma chambre d'étudiant de Paris, de ce gris Paris, où sans cesse il pleut jusqu'à vous rendre enragé en pensant au beau soleil d'ici.

— Les savants n'ont pas besoin de soleil. N'ont-ils pas leur déesse Science pour les illuminer ?

— Moque-toi, si tu veux, Christian, mais il y a des jours où l'on a des envies folles de sauter dans le train et de venir, ne fût-ce que pour un jour, jeter un coup d'œil sur le paradis qu'est notre Provence.

— C'est seulement pour le soleil qu'on a envie de venir ? s'exclama Claudia.

— Oui, quand on n'a pas une fiancée ! Mais vois, Christian, comme je suis malheureux, puisqu'à Paris il me manque tout.

— Pas pour si longtemps...

— Mais depuis longtemps. Alors fais-moi l'aumône de tes soleils.

— Choisis.

Pour la première fois, une œuvre de Christian se détachait de lui, devenait un acte lancé dans le monde, livré à son destin. C'était un enfant du jeune créateur, devenu majeur et libre et commençant d'exister par lui-même, initiant son aventure, son histoire.

L'œuvre partit pour Paris, avec Didier.

Christian l'ayant libérée, n'y pensait plus, lorsque quelques jours plus tard, il reçut, de son ami, la lettre suivante :

« Mon cher Christian,

« C'est un triomphe !

« Dès mon arrivée, j'avais accroché, dans ma chambre, le tableau que tu as bien voulu me donner. Une troupe de camarades très disparates, est venue, par surprise, me visiter. Parmi eux, il y avait des artistes et un journaliste. Ces derniers sont tombés en arrêt devant ton œuvre et ont poussé en sa faveur de répétées exclamations :

« — C'est magnifique !

« — Est-ce assez original !

« — Quelle lumière !

« — Quel mouvement !

« — Et quel métier !

« Quand ils eurent bien palabré, ils me demandèrent :

« — Mais quel est le génie inconnu ou méconnu qui a fait cela ?

« Je leur expliquai que c'était mon meilleur ami, génie encore inconnu qui résidait dans sa Provence.

« — Mais, c'est de la folie ! Il faut qu'il vienne à Paris, qu'il fasse une exposition de ses œuvres.

« — C'est la célébrité sûre !

« — On n'a pas le droit de garder pour soi une œuvre pareille.

« Voici, mon cher Christian, ce que j'ai à te transmettre. Je pense bien que, seule, la dernière affirmation peut t'inciter à lancer tes enfants dans le monde, en les y accompagnant. Tu n'as, en effet, pas le droit de les garder pour toi tout seul, car tu n'es pas un monstre d'égoïsme. Toi qui prends ton rôle de créateur au sérieux, il faut que tu fasses le sacrifice de quitter ton merveilleux décor, pour venir, au moins une partie de l'année, dans les grisailles humides de Paris. Décide-toi vite, j'en serai très heureux. En attendant, je suis privé de la lumière que mettait ton œuvre dans ma chambre. Tes admirateurs me l'ont enlevée pour la montrer à je ne sais quels critiques compétents. J'ai d'abord protesté, puis j'ai pensé que je devais ce sacrifice à ta gloire. J'ai cédé, contre la promesse qu'on me restituerait mon bien dans cinq ou six jours.

« Annonce-moi ton arrivée. Tu seras mon hôte, jusqu'à ce que tu aies trouvé un atelier où t'installer.

« Je suis fier d'avoir reçu ton premier chef-d'œuvre et d'être en quelque sorte, sans aucun mérite de ma part, son parrain. C'est le hasard qui a tout fait.

« Ton vieil ami
Didier. »

Christian, après avoir réfléchi, répondit :

« Mon cher Didier,

« Ta lettre me fait un sensible plaisir. Je n'avais pas pensé à aller m'installer à Paris, mais, en principe, cette possibilité ne m'est pas antipathique. Pourtant, je voudrais bien, encore un peu, travailler en paix. Je redoute l'atmosphère trépidante de Paris, à laquelle la sérénité qui m'est nécessaire ne résistera peut-être pas.

« Puis, je ne puis pas m'en aller subitement, sans que ma mère ait été préparée à cette séparation. Tu sais que je suis son compagnon. Mon départ la laissera bien seule. Enfin, je voudrais bien avoir quelque tableaux importants pour constituer une exposition valable.

« Donne-moi un peu de temps.

« Je te remercie et te serre la main.

Christian »

Christian, après y avoir répondu, transmet à sa mère, sans la commenter, la lettre de Didier. Il la vit pâlir, se troubler puis se reprendre.

— Que vas-tu répondre ?

— J'ai déjà répondu : plus tard.

— Comme tu as raison ! Tu as bien le temps d'attendre. Je crains pour toi, les fatigues et les extériorités de la vie parisienne.

— Il faudra peut-être bien que je me résolve à lui donner quelques mois par an, car, en effet, mes œuvres ne peuvent avoir d'influence que si elles abordent le public. Jusqu'ici, trop occupé à mes recherches, je n'y avais pas encore réfléchi. La lettre de Didier m'a éclairé.

— Comme tu voudras, Christian.

— Mais, voyez, je suis assez lâche ; je remets cela à plus tard. Je suis bien ici, dans ce décor, auprès de vous et parmi ces lumières mobiles et ces couleurs éblouissantes.

Une autre lettre vint qui disait :

« Mon cher Christian,

« Il est impossible que tu te fasses désirer trop longtemps. La Critique n'attend pas et te voilà d'actualité, malgré toi et aussi malgré moi, puisque je t'ai expliqué que c'est le hasard qui a tout conduit. Le grand Critique s'est emballé sur ton œuvre. Il t'a consacré l'article dithyrambique que je te transmets. C'est pour toi, un triomphe insensé, car il y a des grands artistes qui n'ont jamais pu obtenir de lui quelques lignes sur leurs toiles. Il te porte aux nues.

« Comme tu le verras, son article commence : "Un Peintre de musique nous est né..." Il a informé son ami, le journaliste, qui lui a soumis ton tableau, qu'il faisait mettre à ta disposition une des meilleures salles d'exposition de Paris. Il paraît que ces salles sont retenues, d'avance, pour plusieurs années et qu'il est tout à fait rare de pouvoir obtenir la faveur de profiter du retard ou de la défection d'un artiste exposant.

« Donc, tu ne peux pas perdre tous ces avantages que tu retrouverais difficilement plus tard, car tes premiers admirateurs seraient mortifiés de ton dédain pour leurs faveurs agissantes, suffisamment pour te détester, ou pour le moins, t'ignorer dans l'avenir.

« Enfin, en ce qui concerne ta mère, sa santé n'a jamais été aussi bonne et il est préférable que tu la quittes alors qu'elle a encore sa fille pour lui tenir compagnie et la préparer à la solitude passagère.

« Après notre mariage, une fois Claudia partie, il te serait bien plus difficile de t'échapper, et ton départ lui serait bien plus cruel.

« Donc, décide-toi. Ta mère, d'ailleurs, si elle connaissait toute la question dont ton avenir est l'enjeu, n'hésiterait pas, malgré sa peine, à te conseiller de partir, j'en suis sûr. J'attends un télégramme de toi, annonçant ton arrivée, pour le transmettre à tes dévoués admirateurs.

« Viens vite, Peintre de musique !

« À toi

Didier ».

Christian ébranlé, donna encore la lettre à sa mère.

Celle-ci, très pâle, n'eut qu'un mot :

— Pars.

Reconnaissant de cette rare et difficile abnégation, tendrement il lui baisa les mains.

— Il faut que je demande l'autorisation de Père.

— Laisse-moi m'en charger. Il ne voudra pas priver tes débuts d'une aide aussi inespérée. Je t'arrache bien de moi !

Le soir, Christian put télégraphier à son ami :

« Arriverai lundi ».

Le départ aurait donc lieu dans trois jours.

Ceux-ci seraient occupés par le triage et l'emballage des œuvres. Christian remarquait les efforts que sa mère faisait pour cacher son angoisse et sa tristesse, sous un sourire charmant.

En effet, ses alarmes à peine apaisées renaissaient. Qu'allait faire de son fils, Paris ? Était-il vraiment tout à fait fort, pour toujours délivré des rechutes ?

La vie était si belle depuis quelques mois. N'aurait-elle pas encore pu continuer quelque temps ?

Elle avait vu, avec regret, emporter la première œuvre picturale de son fils et parfois, elle était prête à maudire le désir de Didier qui avait, pour conséquence, ce départ prématuré.

Puis, elle se reprochait ces récriminations, s'affirmant que l'avenir de Christian exigeait ce sacrifice et qu'elle devait y consentir courageusement.

C'est à la suite de cette résolution, qu'elle entreprit d'enlever le consentement de son mari. Ce fut aisé. Dès les premiers mots, celui-ci s'écria :

— Certainement j'approuve ce départ. Un jeune homme doit apprendre la vie, Christian ne pouvait pas continuer à rester hors la vie ; il est déjà trop exceptionnel, il a besoin d'être roulé par la vague humaine. Les caractères se trempent dans les luttes.

Elle pensait :

Mais les sensibilités ?

Pourtant, elle ne dit rien.

Christian, bien que regrettant tout ce qu'il laissait derrière lui : êtres chers, maison familiale, luxuriant jardin, mer, soleil, et ses habitudes et son atmosphère de travail serein, s'éloignait, sans protestation, comme s'il obéissait à un ordre.

Dans le « hasard » de Didier, il voyait, lui, plus qu'une indication à écouter, un devoir à accomplir.

Il n'avait rien fait pour susciter de telles circonstances qui apparaissaient favorables et qui ne pouvaient pas être dédaignées, sans qu'on parût refuser une faveur insigne.

Si des inconnus, sans qu'il l'eût cherché, lui ouvraient cette voie, c'était, évidemment, pour qu'il s'y engageât.

Il voulait que son œuvre fut féconde ; il ne fallait donc pas, dès le début, mettre un poids dans le plateau de la balance qui portait le mot : stérilité.

Il s'en allait donc, lourd de regret mais riche d'espoir et avec la sensation bien nette d'accomplir le devoir qui lui avait été dévolu avec la faculté de créer.

Mais, comme il sentait bien que la victime de ce dénouement de sa jeunesse, était sa mère, si généreuse, en l'embrassant de toute la force de sa tendresse,

il lui murmura :

— Merci, Mère, vous me cédez à mon œuvre ; d'avance, je vous en voue la gloire, la joie, la fécondité.

Seul, il s'éloigna, allant vers une nouvelle vie : la seconde partie de son actuelle vie.

L'exposition des œuvres de Christian fut un succès.

La critique, charmée par l'originalité sereine de son œuvre, lui faisait d'autant bon accueil qu'elle n'était pas fâchée d'échapper à l'originalité franchement agressive de certaines œuvres modernes.

Quand elle était sévère pour des talents trop exclusivement paradoxaux ou choquants, pour des trouvailles dans lesquelles l'art entraînait fort peu, on la traitait de rétrograde. Elle était donc obligée d'admettre des recherches qui la heurtaient et dont elle ne pouvait parler que d'une manière très superficielle.

Aussi, fut-elle ravie de pouvoir vanter un talent tout à fait original, ni paradoxal ni agressif et qui, semblant avoir dépassé la période de tâtonnement de l'art actuel, apparaissait, en avant des autres, sur la route de l'avenir. En effet, les prédécesseurs, par révolte contre la forme traditionnelle et en quelque sorte clichée, l'avait transformée et déformée, mais ne l'avait pas dépassée.

Sous d'autres aspects, souvent inattendus, c'était toujours elle, dans leurs toiles, qui s'étalait.

La peinture n'arrivait pas à trancher sa parenté avec la sculpture. Le public et aussi la majorité des critiques, choqués par ces déformations, jugeaient ces œuvres dénuées de beauté et parfois agressivement laides.

Christian avait surpassé la forme fixe. L'abandonnant à la sculpture, art à trois dimensions, à qui elle appartient, il s'était, dans l'art à deux dimensions, voué au jeu des couleurs qui n'estompaient que des formes en mouvement.

Une telle œuvre pouvait n'être pas comprise, mais elle ne pouvait pas révolter, choquer. De plus, hors de toute compréhension, il était absolument impossible de nier qu'elle fût belle ou jolie.

Elle eut donc la faveur de rallier tous les suffrages et elle occasionna, à tous, le plaisir, pour une fois, de faire l'unanimité sur de l'art actuel.

La seule impression pénible pour Christian, fut la vente de ses tableaux. Il les aimait collectivement, non parce qu'ils étaient le fruit de son travail, mais parce qu'ils étaient l'expression de sa pensée ; il tenait à chacun d'eux pour des raisons différentes : souvenir d'un jour heureux, étape de son talent, tentative non répétée par la suite ; s'en séparer, les disperser, lui semblait inhumain.

De plus, le tout représentait son talent, alors qu'un seul tableau ne signifiait qu'un essai ou un seul aspect de son pouvoir.

À Didier qui se moquait de ses hésitations, il expliquait :

— Un musicien peut vendre son œuvre, elle lui reste toujours, puisqu'il peut l'imprimer à un nombre incalculable d'exemplaires, et la garder dans sa mémoire pour l'exécuter indéfiniment. Il en va de même pour un poète, un romancier, un auteur dramatique et même pour un sculpteur, car une fois son œuvre moulée, il peut à la fois la répandre et la garder. Le peintre est donc de tous les artistes le plus dépouillé et le plus fatalement généreux. Il produit pour les autres et il ne garde rien.

— C'est vrai, mais il faut bien te résigner à cet altruisme.

— Certes, je le suis, je suis seulement peiné de ce que je ne pourrai jamais plus exposer mon œuvre en totalité. On ne pourra la voir que mutilée ; toujours manqueront certains aspects nécessaires à son expression totale.

— Plains-toi, après un pareil succès ! Maintenant te voilà lancé, tu n'as presque rien à faire pour être l'artiste à la mode, avec des commandes et... des femmes !

— Oui, mais je ne ferai pas le « presque rien », et je ne veux pas travailler sur commande comme un pâtissier ; enfin, le harem du pacha ne m'attire pas.

— Tu n'es pas obligé de prendre le harem. Tu n'as qu'à choisir... l'élue, parmi toutes, si une seule te suffit.

— C'est encore trop.

— Tu exagères. Tu ne vas pas toujours vivre comme un trappiste.

— En tous cas, je n'ai pas le désir, pour avoir l'air dégourdi, comme la majorité des jeunes gens, d'aller faire, avec n'importe qui, un geste d'animal.

— Oh ! s'il te faut tout de suite le grand amour...

— Le grand amour, je ne sais pas si cela cadre avec moi, avec mon idéal, mais du moins, faudrait-il une attirance spéciale assez vive, pour me cacher que je suis l'esclave d'un instinct, qui s'extériorise par un geste assez ridicule pour qu'on ne l'envisage pas avec un esprit froid. Remarque que je ne dis pas « avec sang-froid ».

— Comme tu es compliqué ! Enfin, c'est presque toujours ainsi, ceux qui sont avides de ces prérogatives, les poursuivent sans les atteindre souvent et ceux à qui elles échoient en font fi... Alors, à quoi va te servir le succès ? Tu as fui les présentations, refusé les invitations. Tu t'es conduit comme un

ours. Que de femmes qui te dévoraient des yeux sont désillusionnées !... Un ours, un ours bien léché, joli tout plein, mais un ours.

Christian souriait de la sortie de son ami.

— Personnellement à rien, mais à répandre mes œuvres. Je ne travaillerai, je crois, jamais bien ici. Je garderai donc mes périodes de travail pour notre Provence. Ici, je viendrai pour mes expositions et aussi pour capter les vibrations de la foule et pour sentir battre le cœur de la Grande Ville qui dévore toutes les énergies de notre Nation. N'est-ce pas effroyable que tout ce qu'il y a de valable dans nos provinces, soit invinciblement jeté sur Paris et qu'il faille y venir pour se mesurer au total qu'il contient !... mal, d'ailleurs, parce que trop de valeurs sont écrasées sous le nombre, la concurrence ; valeurs qui auraient rendu un plein effet dans leur milieu qui en fut dépouillé.

Après beaucoup d'hésitations, un jour il se décida à assister à l'un des grands concerts dominicaux.

Il dut faire un effort très grand pour dominer sa nervosité et pour pouvoir écouter le programme, jusqu'au bout. Mais il sortit de ce concert si riche d'idées, si plein de force créatrice, qu'il sut que la musique restait vraiment, pour lui, la grande source d'inspiration. Il comprit que lorsqu'il se sentirait las, épuisé par un travail long, il n'aurait qu'à s'enivrer de musique pour récupérer sa force, son ardeur, et renouveler son génie.

Seulement, il ne pouvait pas abuser des concerts. La musique l'enlevait tellement à la réalité, l'emmenait si loin, que son corps, démunie de contrôle vibrerait douloureusement. Il se promit de tâcher de dompter cette nervosité que déchaînait en lui la musique, afin de pouvoir s'y replonger plus souvent, sans danger.

Il était retenu à Paris par les concerts. Il prenait, ici, des bains d'harmonie, comme là-bas, des bains de soleil, et son esprit et son âme sortaient des premiers, vivifiés, comme le corps après les autres.

L'idée qu'il passerait des mois sans pouvoir entendre de la musique, valablement exécutée, même s'il en avait le plus urgent besoin, l'effrayait.

Pourtant, après avoir annoncé à sa mère son retour, malgré tout le désir, qu'au dernier moment, il en avait, il n'osa pas prolonger son séjour à Paris.

Il retrouva donc sa Provence et son soleil, le beau jardin, sa maison et sa famille. Il en fut heureux et il rayonna de la joie que sa venue apportait à sa mère. Il dut raconter, dans tous les détails, ses succès. L'histoire très courte, fut vite épuisée. Ceux-ci n'avaient rien apporté de sensationnel dans la vie de Christian.

Il n'en concevait aucune vanité parce qu'il ne tenait pas à paraître, vis-à-vis de qui que ce soit ; pas d'orgueil, non plus, car il avait été enivré très tôt du suprême orgueil : celui d'être, à quelque degré que ce soit, un créateur.

Aucune joie humaine, aucun agrément terrestre ne pouvait ajouter à cet orgueil. Il se respectait depuis qu'il avait senti et vérifié en lui, la faculté de créer et il plaignait tant les pauvres humains qui ne connaissaient pas cette suprématie divine, que sa pitié se transformait en amour et qu'il était, pour tous, très simplement fraternel. Il semblait qu'il avait à leur faire oublier ce que ceux-ci auraient pu interpréter comme une injustice à leur égard. Que tous les êtres qui ne construisent rien, puissent ne pas souffrir de cette infériorité et ne pas même y penser, — ce qui est en réalité — si on le lui avait révélé, lui eut semblé incroyable.

Pour lui, il acceptait de payer cette intime gloire par toutes les souffrances passées, et par toutes les douleurs que pouvait lui réserver l'avenir.

Construire, créer, jeter de la beauté dans le monde, cela ne valait-il pas tous les tourments, toutes les tortures ? Il n'escomptait aucun autre bonheur. Le plus humainement grand, comparé à celui qu'il possédait, lui semblerait toujours très restreint ; et il considérerait, d'avance, comme une grâce céleste, les agréments qu'il pourrait rencontrer sur sa route et qu'il n'attendait pas.

C'est ce qu'il expliqua à sa mère, le premier jour qu'il passa auprès d'elle, en lui reprochant les tendances qu'elle avait de trop exalter les mérites de son fils.

Les premiers jours de son arrivée, les lumières provençales l'enchantèrent. Il se plongeait, avec délices, dans cette fluidité colorée.

Il reprenait ses bains de mer et de soleil. Il avait rendu visite aux plus vieux arbres, chers à son enfance ; aussi à ses petits compagnons, les écureuils.

Comme trêve à ses heures de travail, il fit, à ses muscles, la concession de leur consacrer ses loisirs.

Un jour, armé de sa pagaie, il filait, léger sur son étroit glisseur, sur les crêtes des vagues ; l'autre, il partait à cheval, à travers le maquis ou les forêts des collines environnantes. Il avait trouvé, dans l'écurie de son père, un petit barbe si charmant, qu'il avait décidé de le monter. Très vite, ils s'entendirent fort bien, malgré les fantaisies du jeune étalon qui étaient assez menaçantes pour le cavalier, pas très brillant, qu'était Christian. Il en fut quitte pour quelques chutes, sans dommages graves et il n'en voulait pas à l'animal qui n'y mettait aucune malice et à la jeunesse duquel on ne pouvait reprocher la frénésie des désirs, l'agilité et la fantaisie. Quand son maître était par terre, le barbe s'arrêtait de caracoler et le regardait, avec tant d'amitié dans son bel œil bleu, que le médiocre cavalier ne pouvait ni le gronder ni lui en vouloir. Et il laissait puiser dans ses poches, le sucre qu'il n'oubliait pas de prendre en partant. Il s'efforça, seulement d'éviter l'approche des sources ; l'eau fraîche qui attirait vertigineusement l'étalon jusqu'à lui faire franchir n'importe quel obstacle pour s'y désaltérer plus vite, ayant été la cause de toutes ces tragi-comédies.

Cette vie bien équilibrée, entre le travail et les sports, le soleil et la mer, l'affection et la sérénité, satisfait pleinement Christian, pendant un mois. Une fois la première exaltation atténuée par la répétition des jours sereins et lorsqu'il n'en goûta plus que le calme, quelque chose commença de lui manquer.

Ce fut d'abord une sensation de privation, puis d'inquiétude, sensation analogue à celle de la faim au début ; il eut des moments de nervosité. Il ne voulait pas s'avouer que le regret, devenu désir, allait passer à l'état aigu de besoin.

La musique lui manquait et il allait subir la hantise du désir qu'elle lui inspirait.

Enfin, malgré sa résolution de dompter son aspiration — en ne se l'avouant pas afin de ne pas la nourrir, — le jour où il sentit de la lassitude devant son travail, il reconnut que la musique était parvenue au degré de la nécessité.

Il commença donc timidement, à faire prévoir son départ. Aussitôt trois voix ensemble lui répondirent :

— C'est impossible ! Pas avant le mariage !

— Mais n'est-ce pas dans deux mois, seulement ?

— Oui, mais il est inutile de retourner pour un mois seulement à Paris.

— Pourtant...

— On peut avancer mon mariage, proposa Claudia, qui savait tirer partie des événements.

— Christian, tu peux bien rester encore deux mois. Tu travailles sérieusement, régulièrement.

— Justement, Père, je travaille beaucoup moins bien depuis quelques jours et je crains bientôt de ne plus rien faire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne commande pas un travail de création comme un travail manuel ou même expérimental.

— Bien. Mais penses-tu donc mieux faire dans l'atmosphère de Paris ?

— Je ne sais. Peut-être !

Christian ne voulait pas avouer son secret. Il ne voulait pas étaler la source de nervosité angoissée mais d'inspiration, qu'était, pour lui, la musique.

En parler dans cette maison, eut été réveiller qui sait quelle force mauvaise, endormie ou éloignée. C'était aussi, par le souvenir, recréer au moins le fantôme de ce qui avait été.

Il essaya donc de faire bonne contenance et profitant de l'alliée qui, en sa sœur, lui était assurée, il proposa :

— Alors, faisons plaisir à Claudia, en avançant les épousailles.

Elle lui jeta un coup d'œil reconnaissant et le suivit dans le jardin.

— Tu es gentil.

— Es-tu donc si pressée de te marier ?

— Oh ! oui...

— Pourquoi ?

— Puisque cela doit être, autant en finir.

— Tu aimes beaucoup Didier ?

— Mais oui.

— Depuis quand ?

— Depuis qu'il m'a fait la cour. Et puis, qui pourrais-je aimer puisque je ne vois personne, sauf lui ?

— C'est juste. Mais crois-tu qu'il en eût été de même si tu avais eu le choix ?

— Je ne sais pas. Est-ce qu'une jeune fille, une vraie jeune fille, vivant dans sa famille, a le choix ? C'est l'homme qui choisit... D'ailleurs, j'aime Didier, je le connais depuis que je suis au monde, et je l'aime depuis qu'il m'a traitée en femme. C'est le premier. Sans lui, je serais encore pour vous tous, une petite fille.

— En serais-tu si malheureuse ?

— Oui. J'ai été assez longtemps une enfant. À autre chose maintenant ! Et toi, tu n'es pas amoureux ?

— Si... de mon art.

— Cachottier !

— Que vas-tu faire de ta vie ?

— Ce qu'en font celles qui ne font rien.

— Et cela te satisfait ?

— Je ne sais pas. Je te dirai cela, après. Pour l'instant, je veux me marier, le plus tôt possible. Insiste.

Les épousailles furent avancées de trois semaines.

Christian dut attendre. Mais son besoin de musique se traduisit par une telle exaspération qu'il cessa tout travail.

La mère, effrayée, ne sut que faire pour éviter ce qu'elle craignait le plus : le réveil de ce que son fils, dans les confidences qu'il lui avait faites, jadis, appelait : « la brute ».

Sous toutes sortes de prétextes, elle lui demandait, sans cesse, des voyages à Nice, à Cannes et à Marseille.

Puis, Didier arriva, mais entièrement détourné de Christian par sa fiancée qui l'accaparait, il n'apporta aucune distraction au tourmenté.

Enfin, le jour du mariage fut, pour presque tous, une délivrance. Claudia voyait ses vœux accomplis ; Christian partait le lendemain ; sa mère, malgré sa tristesse de se séparer de son fils, était satisfaite de la diversion désirée ; elle souhaitait de toute son âme, que Christian retrouvât à Paris, — comme il l'assurait — son calme et sa puissance de travail.

Seul, le père n'avait aucun motif de se réjouir. Sa fille avait été, pour lui, une compagne. Il avait été son père, son maître, son camarade et son adversaire dans les jeux et les sports. Son départ faisait un grand vide dans sa vie. N'ayant plus de motifs d'être alerte et jeune, plus d'intérêt moral précis, il devinait qu'il allait vieillir, très vite, dans l'oisiveté et le repos.

Claudia parut n'emporter aucun regret et il en souffrit. Les parents, dans la tristesse de ces séparations, avaient, du moins, la satisfaction de savoir que leurs enfants résideraient dans la même ville et qu'ainsi, tous les liens de famille ne seraient pas étirés, défaits.

Ils savaient pourtant, qu'entre eux, l'intimité ne serait pas étroite, car ils n'avaient, en quoi que ce soit, aucune idée commune ; leur vie devait être très différente, mais enfin, ils ne seraient pas séparés, tout à fait isolés.

Les fêtes du mariage, les invités, le rôle qu'il avait dû jouer, ne laissaient à Christian aucun souvenir valable. Il s'était retrouvé avec la sœur de Didier qui était demoiselle d'honneur de Claudia. Lui, l'accompagnait.

Il avait d'abord été fort aimable. Cette jeune personne lui était assez sympathique, parce qu'elle avait été, indirectement, cause qu'il ait réaffronté la musique et qu'il put s'y renouveler et y puiser son inspiration.

Mais elle avait décidément le tort de ne point peser ses paroles, car, après la cérémonie, elle lui dit :

— C'est drôle, tout de même, que de musicien vous soyez tout d'un coup devenu peintre ! Racontez-moi comment cela est arrivé. Didier m'a bien défendu de vous en parler, mais moi je suis franche et puis je suis curieuse. Alors, dites-moi...

Glacialement, Christian lui répondit :

— Il faut bien laisser aux jeunes filles un thème pour leur imagination. Au moins, est-on sûr que leur cervelle n'est pas tout à fait vide.

Et saluant, il disparut.

Maintenant, il roulait vers Paris.

Il se remémorait, en souriant, ces derniers incidents. Il pensa :

— Elle a dû me juger bien mal élevé ; incontestablement, je ne fais pas honneur à ma famille. Je ne saurai jamais parler pour ne rien dire et vraiment ces jeunes perruches sont bien insupportables.

Puis il évoqua sa mère éplorée et murmurant :

— Tu ne reviendras pas bientôt, j'en suis sûre ; nous avons eu tort de te retenir ici, contre ton gré. Je croyais simplement que quelqu'un te réclamait à Paris, te pressait de rentrer.

— Quelqu'un ?

— Mais oui, mon grand. À ton âge, c'est naturel ; et beau, et génial comme tu l'es...

— Oh, Mère ! comment avez-vous pu croire que l'interruption de mon travail avait une si banale cause ?

— C'est si normal !

— Mère, jusqu'ici, je n'ai pensé qu'à mon art et rien ne saurait m'en détourner.

— Excuse-moi, Christian, de n'avoir pas mieux compris que ton désir était une nécessité de ton travail. Je crains, maintenant, que tu ne te rappelles

guère que tes jours d'ennui et d'énervement et que nous ne t'attendions longtemps !

— Mais non, Mère, au contraire, je viendrai souvent, plus souvent, mais je ne resterai pas longtemps. C'est préférable.

Cette réponse, qu'il avait faite spontanément, lui parut contenir la vérité.

Entretenir les liens familiaux en évitant les longues absences qui délient mieux que les haines, se réunir souvent, pour laisser sur les liens le plus solide cachet de l'habitude, et ne pas demeurer longtemps pour ne pas détruire un goût, qui est d'autant profond qu'il n'est pas satisfait, jusqu'à provoquer l'accoutumance ou la révolte devant la prison et la main-mise.

Il résolut donc de revenir bientôt, pour quelques jours.

Il songea un instant à sa sœur et à son ami devenu son beau-frère, qui voyageaient avec lui, dans le compartiment de wagon-lits voisin.

Puis, songeant qu'il se réveillerait le lendemain matin à Paris, où vingt-huit heures après, il ferait son entrée dans la salle des concerts dominicaux, il s'endormit, le sourire aux lèvres.

Dans son sommeil, le rythme berceur des secousses et le rythme sonore du train, lui évoquèrent une musique assez sauvage, qu'il traduisait en couleurs violentes et heurtées, tracées selon deux rythmes adverses, qu'à la fin, il parvenait à réconcilier et à unifier.



Le cœur battant d'émotion concentrée, Christian, qui vivait, enfin, l'heure tant attendue, fit son entrée dans la salle de concert, au moment où l'orchestre allait attaquer la première œuvre.

Il n'avait pas voulu arriver en avance, certain qu'il était de ne pouvoir attendre, en place et avec le calme nécessaire, les dernières minutes de son supplice.

Il se hâta donc de s'asseoir, sans s'y installer à l'aise, dans le fauteuil qu'il avait retenu. Il ne regardait pas autour de lui, car, dès la première note, il était relié à l'œuvre qui allait éclater par la magie de l'orchestre.

Si près qu'il fût, si enveloppé dans le charme fluide et fatal, il ne put s'empêcher de constater bientôt, que l'atmosphère était plus ardente que d'habitude.

Il pensait qu'il devait cette exaspération exaltante à son désir contenu, à sa si longue attente ; mais il perçut quelque chose d'inhabituel, une ardeur qui n'était pas dans les teintes de la couleur musicale ; ce n'était pas une couleur dérivée, mais une couleur complémentaire.

En outre, il se sentait invinciblement attiré, penché vers la droite. Quoi qu'il fût pour se redresser, bien qu'il se déplaçât sur son fauteuil, se rejetant vers la gauche, toujours il revenait s'accouder au bras droit du fauteuil qui recevait ainsi, tout l'abandon de son corps.

Il demeurerait, les yeux clos, dilué dans le rythme musical. Même quand l'orchestre cessait, il n'ouvrirait pas les yeux sur la foule, ni sur ses voisins, qui n'auraient pu que le distraire, par des détails matériels, insignifiants ou odieux.

Il savait parfaitement s'isoler parmi la foule. Une fois ses yeux clos, il était seul. Dans les concerts, il était toujours seul lorsqu'il n'était pas complètement arraché à la vie, emporté dans l'infini sur l'onde des sons.

Son état, lorsqu'il entendait de la musique, était assez semblable à celui du sommeil. Tandis que le corps repose, lourd, démusclé, énervé, l'âme et l'esprit, délivrés du poids de la chair, voyagent librement. Dans un concert, il sentait qu'il abandonnait son corps dans son fauteuil et que son esprit délivré partait à la suite des harmonies en voyage dans l'espace interplanétaire.

Il ne pouvait pas écouter la musique, inconfortablement assis, car son corps révolté ne pouvait se laisser aller à l'état de passivité, qui, seul, pouvait libérer l'esprit. Aujourd'hui, — après cette sensation étrange d'ardeur inhabituelle qui l'a rappelé, en l'obligeant à bouger son corps pour le replacer, — lorsqu'il s'est résigné à abandonner celui-ci à la place qui l'attire invinciblement, son esprit s'éloigne comme de coutume.

Mais voilà que dans le royaume inexplicable où il se meut, il ressent à son tour, en même temps que l'onde musicale, une onde d'ardeur qui l'escorte.

Il ne se sent plus seul, divinement roulé dans l'espace ; un être de sa race l'accompagne ; leurs notes forment un accord harmonieux, et leur total se répercute à l'infini.

Délivrés de la matière, légers, subtils et ne se voyant pas, ils ont pénétré, d'abord, l'aura de la Terre. Là, enroulés l'un à l'autre, ils ont été emportés dans les tourbillons des passions, luttant contre les ombres fluidiques qui les guettent et veulent les séparer.

D'abord éperdus, craintifs, ils ont été assaillis, séparés. Mais, surmontant leurs craintes, ils se sont rejoints, ont lutté, résisté, puis dominé ; certaines des ombres, maintenant, leur font escorte.

Puis, allégés encore, ne se voyant toujours pas et ne se sentant plus, ils *savent* qu'ils sont ensemble ; qu'ils se sont élevés ensemble. À ce degré, les formes qu'ils peuvent frôler, sont si inexistantes pour leur intelligence, pour leur raison, qu'ils ne savent ni comprendre, ni décrire leurs quatre à sept dimensions.

Puis, ils montent encore. Alors, ils ne se voient toujours pas, ne se sentent toujours pas, mais ils ne *savent* plus qu'ils sont ensemble : *ils sont*. Et encore plus haut, ils ne sont plus ensemble, ils sont un. C'est doublement la dilution dans la félicité...

Des applaudissements violents, brutaux, arrachent Christian à son extase et le rejettent dans son corps, qu'il faut mouvoir, emporter.

Qu'il est lourd, ce corps et quel effort il lui faut faire pour le soulever !

Mais pourquoi l'effort cesse-t-il tout à coup ? Pourquoi le corps de Christian s'éloigne-t-il en s'allégeant autant que chair se peut ?

C'est qu'il n'est plus seul. Tout contre lui, marche un être qu'il n'a pas regardé avec ses yeux humains, auquel il n'a pas parlé de sa voix humaine, mais avec qui, à travers la musique, il communia, s'accoupla et fut lié.

Cet être ultra-sensible, c'est celui qu'il a rencontré dans le domaine de l'Astral où il s'est plongé, — après avoir blotti son corps dans le fauteuil — et qui l'a accompagné dans le véhicule de la musique, jusqu'au terme de son voyage.

Déjà ensemble, ils ont fait l'exploration suprême. Comment s'étonnerait-il d'avoir, tout contre lui, une femme qu'il n'a pas vue, mais avec laquelle il revient de si loin ?

Ils sont deux êtres, mais ils ne sont qu'un fluide. Pourquoi ont-ils deux corps ? Ils peuvent l'oublier en avançant l'un contre l'autre.

Pour un instant, tout à coup, Christian se sent diminué, affaibli. Il a froid : il va retrouver sa toute étroite et restreinte lucidité humaine. Il commence à discerner ; il détaille un décor inconnu ; il voit, pour la première fois, une

femme, celle qui vient de se défluidiser de lui, qui, devant lui, marche. Elle marche vers un piano.

Spontanément il la suit pour se compléter, se réaccorder. Comme, sans rien dire, elle s'assoit à son piano, Christian pose ses mains rejointes sous la nuque de la musicienne, assise devant lui.

Et voilà que s'élève, s'irradie, intacte, magnifique, géniale, la sonate, la sonate que Christian a composée avec toute la sève de son adolescence, la sonate pour laquelle il est mort en lui donnant le jour, la sonate dont à sa renaissance, il a, en holocauste, jeté l'unique partition au feu.

Cette sonate qu'il a composée et que nul autre que lui n'a jouée ; qu'il n'a exécutée qu'une fois, et qu'il n'a plus jamais pu exécuter, cette sonate est là, elle sort, toute palpitante et pure, des mains et de l'âme de celle qui ne la connut point et qui n'a pu l'entendre, la déchiffrer, que par la répercussion infinie des ondes musicales déchaînées.

Christian est frémissant, plus que pâle, blanc ; il exulte et tremble ; le moment est si sublime qu'il sait qu'il ne pourra pas lui survivre. Il n'est plus sur la terre, déjà ; il sent qu'il quitte son corps, tout à fait.

Un seul lien physique retient encore son âme et son esprit, un courant fluidique qui part des épaules de l'exécutrice et qui l'entoure, puis retourne à elle. Si ce fragile courant vient à être rompu, Christian abandonnera son corps, pour la seconde fois. Que Dieu le préserve d'une atroce renaissance, d'une troisième naissance en ce corps !

Il voudrait se libérer, s'évader de cette chair, pour toujours, et monter jusqu'à Dieu, porté sur les ondes musicales que son adolescence a chiffrées et déchaînées, à la gloire du Créateur et de l'œuvre divine de la Création.

Mais il redoute de renaître encore. Alors, il s'abandonne aux Êtres supérieurs dont la Providence contre-balance le Destin.

Il n'a pas le temps de penser, de déduire ; il flotte déjà trop loin des mots et de la pensée ; il est noyé dans l'Idée, mais il sait que son sort tient à ce lien fluidique qui noue les mains de la musicienne-médium aux siennes. Tenté

par l'Invisible, il souhaite qu'il se dénoue, et, qu'enfin libre il s'en aille, emporté par le dernier accord de sa sonate, dans l'Infini, où lui sera livré, enfin ! le secret des Harmonies.

Puis, il oublie l'interprète et il lui semble, et il devient certain, que c'est lui, maintenant, qui joue sa sonate.

Le temps, pour lui cesse de durer, d'être successif : plus de passé, plus de présent, plus d'avenir : c'est un total.

Donc, il vient de créer pour la première fois. Il est à son piano, défèrent devant son premier geste de créateur et il inscrit, à jamais, son œuvre, sa sonate, sur les feuillets éternels du grand Livre de l'Astral.

Là, tout est inscrit, rien ne s'y perd, rien ne s'y crée, tout s'y recrée. Grâce à Lui, il n'y a pas un acte de création qui soit effacé, pas une œuvre d'art, malgré son destin terrestre, si stérile, si ingrat fût-il, qui ne soit éternisée et éternelle.

Et l'artiste malheureux qui a vu son œuvre méconnue, offerte aux jaloux ou aux indifférents, doit savoir qu'elle n'est pas morte, détruite, perdue, et que si, par les justes rigueurs de son karma, il n'a pas recueilli les fruits de son labeur en les voyant partagés entre les hommes de son temps, du moins ceux-ci, récoltés par d'autres dans la réserve astrale, nourriront-ils les hommes de l'avenir.

La création de Christian, éternellement vivante, appartiendra à tous. Chacun pourra s'en inspirer et quiconque sera capable de lire le Livre défendu aux ordinaires humains encore trop matériels, pourra rappeler, dans son déroulement particulier, dans l'architecture qui lui est propre, les ondes musicales dont les échos sonores, depuis le premier jour de leur naissance, se répercutent à travers l'Espace, immensurable, infini, éternel.

Quel humain saurait encore dire qui, de Christian ou de la femme a exécuté cette sonate ?

Aussitôt que le dernier accord a retenti, il n'y a plus, dans la chambre, encore toute musicalement vibrante, deux corps en présence, il y en a un

double et unique, comme quelques instants plus tôt, il y avait, dans les zones supra-terrestres, s'élevant de monde en monde, de plan en plan, deux âmes et deux esprits en marche vers l'Unité.

En pauvres humains, luttant contre le farouche désespoir de la séparativité, ils parodiaient le geste de l'Amour suprême, puisque leur condition terrestre les condamnait à l'illusion, dont le paroxysme est le matériel symbole de l'Unité.



Sans cette étreinte, cette rage d'unification physique, après l'unification animique et spirituelle spontanée, Christian savait bien qu'il se serait échappé, encore une fois.

Aurait-il dû encore réintégrer ce corps, ou fut-il parti pour sa période d'activité céleste ?

Dans la terreur que ce fut la première hypothèse qui dût se réaliser, il était heureux d'avoir été retenu dans un monde où l'expérience était en partie faite, pour un art en pleine floraison.

Quoi qu'il en soit, il était demeuré.

Il cherchait à comprendre, avec les faibles ressources de son cerveau, ce qu'était l'être étrange auquel il était désormais lié.

Cette femme qu'il voyait, qu'il entendait, qui était *devant* lui, lui semblait totalement inconnue et n'être pas celle qu'il n'avait ni vue ni entendue, mais qui avait été *avec* lui sur tous les plans par lui visités :

Il la connaissait lorsqu'il la sentait contre lui ; il ne la connaissait pas lorsqu'il la regardait.

Devant cette inconnue de ses yeux qui ne l'avaient pas choisie, il était intimidé ; il ne savait comment lui parler, et surtout, comment il se pouvait qu'il eut à l'entretenir de sujets si intimes.

Il risqua :

— N'êtes-vous pas artiste ?... créatrice ?... compositrice ?...

— Non.

— Comment ? En tous cas : virtuose ?

— Virtuose, c'est exagéré. Je connais le piano et c'est tout.

— Pourquoi allez-vous au concert ?

— Parce que j'aime la musique. Et ce n'est pas assez dire, j'ai besoin de la musique. Par elle, je m'évade de la vie.

— Ah !... Pour où ?

— Je ne sais exactement, mais pour des mondes inconnus et sublimes. Je n'ai plus de corps, je suis légère et heureuse, heureuse, enfin !

— Vous ne l'êtes pas dans la vie ?

— Non.

— Où étiez-vous pendant le concert ?

— Vous le savez bien puisque nous y étions ensemble.

Christian tressaillit et se tut.

Elle demeurait immobile, assise, droite dans un fauteuil à haut dossier, ses deux mains longues, très pâles, posées sur ses genoux.

Après un moment, il risqua encore :

— C'est vous qui m'avez entraîné après le concert ?

— Non... je pensais que c'était vous, qui...

— Non.

— Ah !...

— Vous ne m'aviez jamais vu ?

— Non, jamais avant maintenant, depuis que nous sommes en face l'un de l'autre.

— Cela ne vous semble pas étrange ?

— Oh ! tout est si étrange que je ne cherche jamais à comprendre. Rien ne m'étonne.

— Alors, vous n'êtes pas compositrice ?

— Je vous ai déjà dit que non.

— Jamais vous n'avez essayé ?

— Jamais.

— Vous n'avez pas créé dans d'autres formes d'art ?

— Jamais dans aucune. Je ne suis pas créateur, moi, ce n'est pas comme vous.

— Comme moi ? Comment le savez-vous ?

— Votre sonate.

— Enfin, comment saviez-vous que j'avais composé une sonate ?

— Je ne le savais pas.

— Vous venez de dire : votre sonate.

— Oui, celle que vous avez jouée avec moi...

— Comment « que j'ai jouée », c'est vous, je pense...

— Non, c'est vous.

— N'était-ce pas vous qui étiez au piano ?

— Oui, ce sont mes mains qui ont exécuté, mais c'est vous qui avez joué sur mes épaules. Mes mains recevaient et transcrivaient.

— Pourtant, je ne la savais plus, cette sonate Je ne la sais plus.

— Votre mémoire ne la sait plus, mais Vous... Et puis, vous l'avez peut-être rapportée de notre voyage miraculeux fait pendant le concert.

Après un silence, pendant lequel il réfléchit à cette supposition, il résuma :

— Et vous ne trouvez pas tout cela extraordinaire ?

— Non. Ce qu'on appelle, « le merveilleux », ne m'étonne jamais. C'est ce qu'on nomme « le réel » qui me surprend toujours. Je ne puis pas m'y habituer.

— Quel être étrange vous êtes !

— Et vous, ne l'êtes-vous pas ?

Ils se turent longuement, intensément.

Christian fit un grand effort pour rentrer dans l'actuel, le quotidien.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Rien.

— Rien ! À quoi occupez-vous votre temps ?

— Je voyage.

— Où ?

— Dans des régions à peu près inexplorées. Mais, vous savez, pour ne pas m'encombrer de bagages, je n'emporte pas mon corps...

Pour la première fois, elle avait un sourire. Jusque là, elle avait répondu d'un ton monotone et grave.

— Ah ! Vous êtes peut-être ce qu'on appelle médium ?

— Ce qu'on appelle médium, peut-être !... Mais vous savez, j'agis pour mon compte ; je ne me prête pas aux expériences. Je garde d'ailleurs ce secret-là pour moi et c'est pour cela que je vous le dis.

— Ah !... Vous avez de la famille ?

— Non.

Cela ne l'intéressait pas beaucoup, mais il avait l'impression qu'il fallait parler.

— Alors, vous vivez seule ?

— Non, j'ai un mari.

— Un mari ?

— Oui. Je devrais dire : j'avais... car bientôt je n'en n'aurai plus.

— Il est malade ?

— Non, pas que je sache. Mais je viens de décider de le laisser.

— Vous venez de prendre cette décision ?... Serait-ce indiscret de vous demander pourquoi ?

— Non. J'étais seule, absolument seule, que m'importait de vivre à côté d'un être, si insignifiant soit-il. Maintenant, c'est différent.

— Vous n'aimez plus votre mari ?

— Je ne l'ai jamais aimé.

— Pourquoi l'avez-vous épousé ?

— Parce qu'il m'a voulue, absolument, de toutes ses forces. J'ai résisté autant que j'ai pu, puis, comme il continuait à me vouloir, j'ai bien dû céder.

— Il admettra, sans doute, difficilement de vous perdre.

— Sans doute. Mais qu'y puis-je ?

— Pensez-vous donc pouvoir mieux résister à sa volonté, maintenant que jadis ?

— Oui, puisque maintenant, je suis sous une influence qui n'est plus la sienne.

Une pause encore. Christian réfléchit. Puis :

— Ensuite, qu'allez-vous faire ?

— Ce que vous voudrez.

Christian, vraiment, ne savait pas ce qu'il voulait.

Depuis qu'il était en face de cette femme, il ne comprenait pas du tout ce qui allait advenir de lui.

Froidement, paisiblement, elle s'affirmait sa chose, s'installait, non seulement dans sa vie, mais en lui, au plus profond de son moi, en l'éternel de son être.

Sa sonate, par elle, était ressuscitée !

Alors qu'il avait dû s'enquérir de tout ce qui la concernait et lui faire subir un long interrogatoire, pour avoir quelques données sur elle-même, elle ne lui avait posé aucune question et pourtant, elle semblait connaître son *soi* le plus secret.

Il la regardait, la détaillait.

— Cette jeune femme que je vois pour la première fois !... comment est-ce possible ?...

Il interrompit encore le silence pour demander :

— Quel est votre nom ?

— Pour vous : Damienne.

— Pour moi ?

— Oui, pour le diminutif.

Encore ils se turent.

Christian s'était levé. Il arpentait la pièce.

— Mienne. Elle est mienne, — pensait-il.

Et il la regardait pour la reconnaître.

Il eut voulu se révolter, se reprendre, mais l'assurance tranquille de cette femme lui en imposait.

Elle semblait le Destin, mais elle pouvait aussi représenter la Providence ou la Fatalité. Laquelle des deux ?

Ses certitudes, qui ne laissaient naître aucun doute, semblaient des décrets péremptaires, indiscutables, imprescriptibles. Et ils étaient énoncés d'une voix calme et soumise, qui augmentait l'effet de leurs vertus.

Il prit une résolution, et puis une autre, enfin une troisième.

Toujours assise, d'apparence impassible, elle le regardait aller et venir.

Tout à coup, il s'arrêta devant elle.

Il avait définitivement pris une décision ferme, celle de dire quelque chose résumant la situation présente et réservant l'avenir.

Seulement, il ne trouvait pas ce qu'il fallait dire.

— Eh bien ! voilà... je...

Elle sentit son trouble à son maximum d'intensité.

Alors, sans écouter davantage ce qu'il ne dirait pas, elle se leva, se remit au piano et joua.

Elle joua longtemps, tout ce qui venait à sa mémoire ou machinalement sous ses doigts.

Elle sentit que Christian, qui s'était laissé tomber sur un divan, peu à peu, se calmait et après une période de sérénité, elle sut qu'il s'évadait.

Tout en jouant, elle pouvait suffisamment s'abstraire pour le suivre.

Quand ses doigts, sans plus de forces, s'alourdirent sur le clavier et s'arrêtèrent, elle regarda Christian étendu et les yeux clos.

Elle alla vers lui, se blottit contre lui.

La musique qui s'était tue, pour lui continuait.

À son tour, il entendait tout ce que la femme ne lui avait pas dit et qu'il était nécessaire qu'il sût.

Il la pressait contre lui, lentement et fortement, comme s'il eût voulu la faire pénétrer en lui ou l'annihiler.

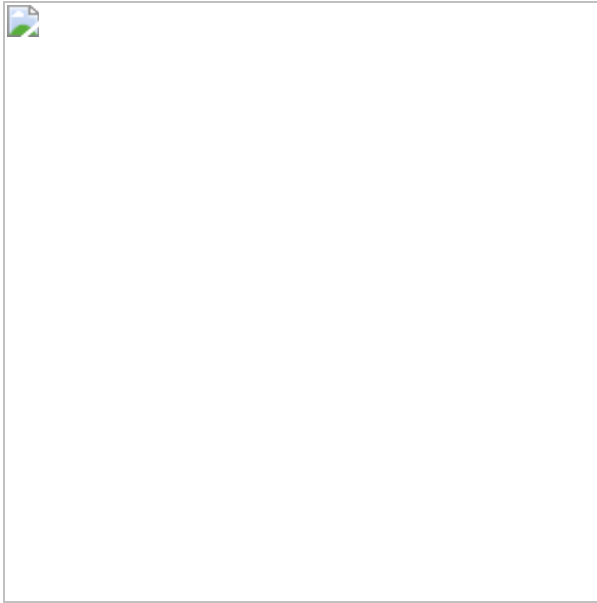
Au paroxysme de l'étreinte, elle sut, qu'en silence, il murmurait :

— Mienne.

« Mienne », ce n'était pas la femme qu'il pressait dans ses bras, c'était la Musique, c'était sa sonate, terrestrement détruite, c'était sa musique.

C'était cette part de lui-même, cette valeur de lui-même qui l'avait quitté et qu'il n'avait pas pu ressaisir, qu'il serrait contre lui, profondément.

Et il ne voulait plus la reperdre.



Ce fut une existence magnifique et d'une intensité telle que nul n'a pu la rêver.

Christian était devenu le créateur suprême, puisqu'il pouvait exprimer son idée, simultanément, en deux formes d'art, jusqu'ici peu appelées à se juxtaposer, à s'unifier.

Ces deux êtres ne se quittaient plus, vivaient, nuit et jour, dans le grand atelier de Christian.

Tout le jour, Christian composait, créait. Il y avait son génie intuitif et créateur pour penser l'œuvre, pour composer l'œuvre ; et il y avait quatre mains pour l'exécuter : les siennes et les autres.

Les siennes, maniaient ses couleurs vertigineusement, réalisant de vastes panneaux éblouissants ; celles de Damienne maniaient les touches, tirant de l'instrument de puissantes et colorées symphonies ; et les deux œuvres, parfaitement analogues, exprimaient la même idée, la même vision, le même sentiment, la même sensation, l'une par les ondes de couleurs, l'autre par les ondes musicales.

Ainsi, le génie de Christian assemblait, unifiait, deux arts qui n'avaient pas encore été liés. Au lieu de musique et chant, musique et danse, il créait musique et peinture.

Jusqu'ici, les arts bien classifiés en « arts mobiles » et « arts immobiles » ne s'étaient pas mêlés intimement : ils ne s'étaient unis qu'entre eux, qu'entre arts de la même classe.

Ainsi, l'architecture, la sculpture et la peinture, qui constituent les « arts immobiles », s'unifiaient dans tous les purs monuments artistiques des plus hautes civilisations et la poésie ; la musique et la danse, qui constituent les « arts mobiles », s'unifiaient dans les meilleures manifestations théâtrales de tous les temps.

Il était donné à Christian de pouvoir, pour la première fois, accoupler intimement un art mobile et un art immobile : la musique et la peinture.

Cette double création était tellement magnifique, exaltante, divine, qu'il avait oublié tout ce qui n'était pas elle ; et que ses jours se passaient hors de soi, hors de la terre, hors de ce que l'on appelle « la vie ».

Il ne savait plus où il était, il ne savait plus qui il était ; il exultait d'approcher Dieu, dans cette multiple création jusqu'ici irrévée.

Capter l'Idée, la jeter dans le creuset de son personnel génie et avoir quatre mains pour la traduire, qui jamais avait possédé cela ?

Pouvoir voir et faire voir ; et pouvoir entendre et faire entendre l'Idée reçue et remodelée, qui avait jamais rêvé cela ?

Et par deux arts si lointains, dont les vertus ne semblaient pouvoir s'unifier, ne faire qu'une œuvre, et si bien assimiler ses arts que la peinture en était musicale, et la musique colorée !

Quelle gloire intime d'avoir accompli cela !

Christian acceptait tout ce qu'il avait souffert, tout ce qu'il pourrait souffrir encore, pour être digne d'un pareil pouvoir.

Sur ses panneaux, des cascades de couleurs, rejaillissaient, qui jetaient leur lumière en de longs faisceaux éblouissants. Chaque heure du jour, chaque déplacement du contemplateur, changeaient le sens de l'évocation. Cette peinture était musicale par sa souplesse, son indéfini, son illimité, son dynamisme, son infini. D'être inspirée par la musique, elle cessait, en quelque sorte, d'être un art immobile ; et c'était la gloire la plus sûre et la plus pure de Christian que d'avoir créé un art, en quelque sorte, androgynique.

L'androgynat étant le sommet auquel peut et doit atteindre un être ou un art, tout ce qui est.

Tout le jour Christian créait, créait sans trêve.

S'il n'avait pas été, durant ces heures divines, si hors la vie physique et terrestre et qu'il eût pu entendre quelqu'un lui dire qu'il n'était pas seul dans son atelier, il eut souri. Une autre personnalité, non ; il y avait lui, soi, et puis, quatre mains.

Ces quatre mains, il y tenait également ; il ne les différenciait pas ; elles lui étaient également nécessaires. Il était le chef et elles, les ouvrières ; lui et

elles formaient un tout que rien ne pouvait plus diminuer.

Le soir, l'œuvre cesse en même temps que le jour. Pour que Christian ne trouve pas le contact du sol, de la terre et de la vie, trop dur, quand il lui faut quitter son domaine de créateur et y redescendre, tandis que Christian a le dos tout contre le piano, pour en recevoir directement et physiquement toutes les ondes sonores, les mains musiciennes l'y accompagnent avec des œuvres connues, qui servent de passerelle entre le monde occulte où réside Christian créateur et le monde des hommes où, chaque soir, il doit rentrer, pour ne pas couper les liens avec la vie.

Christian s'obstine chaque jour, longtemps, à ne pas s'engager sur la passerelle. Mais la fatigue l'y ramène. Il n'est qu'un homme ; il a une enveloppe charnelle qui est lourde et qui est prisonnière des nécessités animales.

Pourtant, il s'attarde sur la passerelle, et il n'a pas la volonté d'abandonner son corps, mais il nage dans la félicité quand il ne le sent plus.

Alors, parce qu'il ne faut pas, qu'encore une fois, Christian s'évade avant le temps inscrit pour l'évasion permise, les mains exécutantes musicales prennent les mains exécutantes picturales.

Il y a, pour la nuit, deux êtres dans le grand atelier.

Et ceci est intolérable.

Christian ne peut pas avoir chez lui, en face de lui, cette femme que ses yeux n'ont pas choisie et qu'après tout, il ne connaît pas. Aussi n'a-t-il personne en face de lui. Ses quatre mains, habiles artisanes, sont étroitement enlacées et il s'endort en serrant tout contre lui, une partie de lui-même, son fluide, peut-être, qu'il retient de la pointe de ses doigts à son plexus solaire.

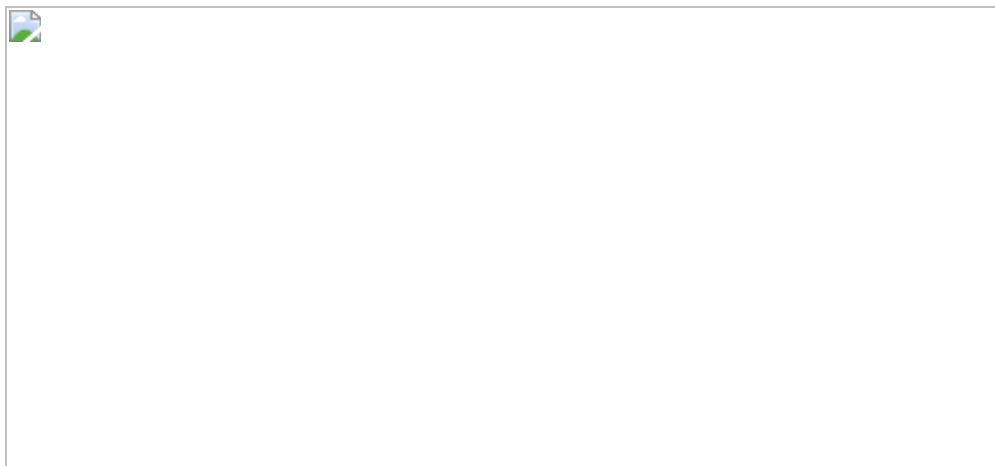
Si tout ce qui est physique n'était si illusoire et si temporaire, l'homme n'aurait pas à répéter incessamment ses gestes, les mêmes gestes. Aucun de ses gestes n'est définitif et pour posséder un peu, il lui faut, sans cesse,

prendre et s'accoupler éperdûment, pour croire qu'il a détruit la séparativité, qui l'angoisse, pour n'avoir que l'illusion de l'Unité.

Ainsi, Damienne était un merveilleux instrument, à double fin. Elle permettait à Christian de réaliser complètement ses possibilités et dans l'exaltation qui lui en venait, de s'abstraire de tout ce qui n'était pas sa création, et de vivre tout le jour uniquement en esprit, au point de s'enivrer de divinité.

Pour que l'équilibre nécessaire à l'épuisement de cette actuelle vie de Christian, dans ce corps, ne soit pas faussé, détruit ; pour quotidiennement le relier, elle berçait, la nuit, le désespoir de sa chute crépusculaire quotidienne, dans l'illusion totale qu'est la vie irréelle physique que nous avons accoutumé, à tort, d'appeler la vie, alors qu'elle n'en est que la parodie.

Comme le relatif est la parodie de l'Absolu.



Dans cette existence surhumaine, où Christian vit et crée, multiplement, dans toute la force exaltante de son androgynat : intuition et création, il a tout à fait oublié sa famille.

Parfois, sa mère passe dans sa mémoire. Il sait ce qu'il lui doit, il sait qu'elle serait heureuse de sa joie glorieuse, il sait qu'elle serait fière de lui. Pourtant, tout à son œuvre double, il n'a pas donné de ses nouvelles à quiconque.

Et un après-midi, Claudia et Didier envahissent l'atelier.

Malgré ses efforts, Christian, arraché à son état médianimique, ne parvient pas à être chaleureux, pas même correct.

— Nous sommes venus voir ce qui avait bien pu t'arriver. Maman inquiète de ne rien recevoir de toi, m'a demandé de tes nouvelles. Alors, puisque tu ne m'en apportes pas, je suis venue en prendre. Mais si nous te dérangeons, nous allons nous retirer.

— Mais... non.

— Mon pauvre Christian, tu ne sais toujours pas mentir, même pour le bon motif.

— Tu travaillais ?

— Comme tu le vois, Didier.

— Tu as modèle aujourd'hui ?

— Non.

— Aussi, cela m'étonnait : ce n'est pas ton genre.

Christian ne fit pas les présentations indirectement sollicitées.

— Alors, j'écirai à maman que tu vas bien, mais que tu travailles tant que tu n'as ni le loisir d'écrire, ni celui de sortir, ni celui de recevoir... ta famille, du moins. Au revoir. Tu sais notre adresse, n'est-ce pas ?

— Au revoir.

Une fois les importuns partis, l'atmosphère resta suffisamment troublée par l'apport de telles extériorités, pour que le travail restât interrompu et ne pût être repris.

L'unification, momentanément détruite, fit place au tête à tête. Christian en était toujours assez troublé, et pour rompre ce trouble, il s'efforçait de parler.

— Que pensez-vous de ma sœur ?

— Rien, si ce n'est que vous devez trouver bien étrange qu'elle puisse être votre sœur.

— Oui, assez, quoique en apparence, elle ressemble à mon père. Je dis en apparence, car je ne pense pas qu'elle ait une aussi haute idée du devoir que lui ; je ne sais jusqu'où iraient ses sacrifices personnels devant le Devoir.

— Il y a des choses plus compliquées que les ressemblances d'enfants à parents. Vous ne venez sans doute pas du même endroit et vous n'avez évidemment pas le même âge, terme de comparaison pris dans la durée totale de vos renaissances.

— Où avez-vous lu ces choses ?

— Je ne les ai pas lues, je les ai vues.

— Puisque vous voyez tant de choses, ne pourriez-vous pas savoir ce qui m'est arrivé à seize ans ?

— Je puis le savoir.

— Ah !

Et personne n'osa continuer.

Christian se demandait :

— Où est le courage ? Est-ce de se taire, de renoncer à connaître exactement ; ou bien de vérifier, de corroborer ce qu'elle saura par ce dont

je me souviens ? Savoir !

Enfin, il murmura :

— Sachez.

Elle s'installa dans un fauteuil, lui indiqua celui qui était en face du sien et dit :

— Aidez-moi, cela ira plus vite et ce sera moins fatigant.

— Que puis-je ?

— Prenez mes mains dans les vôtres et pensez que vous voulez savoir.

Elle avait clos les yeux et demeurait immobile.

Un temps passa que Christian trouva très long. Il sentait un grand froid le gagner, qui semblait irradier de Damienne. Elle eut quelques rictus, quelques frissons, puis elle redevint immobile, pâle comme une morte.

Il se sentait angoissé. Il eut voulu la rappeler à son état normal. Son malaise devenait de plus en plus pénible et il frissonnait sous l'air glacé qui l'enveloppait.

Il cria :

— Damienne !

Elle n'ouvrit pas les yeux, et rien ne passa sur sa face blanche.

Alors, résigné, dominé par sa curiosité, il jeta :

— Que savez-vous ? Que voyez-vous ? Dites !

D'une voix sourde, elle commença :

— Vous êtes un adolescent... adolescent inquiet, tourné vers l'avenir... Vous êtes dans un beau jardin, plein de fleurs... Puis vous voilà touché par

la grâce divine : vous vous sentez créateur... Cette idée est dans votre inconscient, depuis combien de vies ?... peu à peu, elle arrive dans votre conscience...

Elle respira profondément comme si elle souffrait.

— Après ?

— Je vous vois dans une grande salle pleine de livres... Dans cette bibliothèque, j'aperçois une autre personne... pas nettement... pas comme vous... une ombre, ah ! quelqu'un qui était là, physiquement, avant vous, mais qui maintenant doit être mort. Son âme est là, qui veille sur vous...

— Après ?

— Vous vous attaquez à l'œuvre... vous la voulez belle, valable... et c'est la première. Alors, vous vous y donnez tout entier. Vous ne la faites pas seulement avec votre cerveau mais avec vos nerfs et votre sang. À mesure que l'œuvre croît, vos forces diminuent...

— C'est cela, allez... continuez.

— Vous sentez votre fatigue, une angoisse vous saisit, car vous venez de craindre de ne pouvoir aller jusqu'au bout... Ah ! que vois-je ? Une autre personne...

— L'ombre de tout à l'heure qui veille sur moi ?

— Non, non. Un être laid, agressif, qui vous guette...

— Qui ? Dites-le.

— Je ne sais pas. Il vous guette... Vous l'avez senti. De là votre angoisse et votre peur.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Oh ! ce n'est pas l'œuvre qui prend toutes vos forces ! Oh ! le monstre, c'est lui ! lui !...

— Quoi, que voulez-vous dire ?

— Il est là, tout le temps, à côté de vous. Il pompe votre vitalité, votre fluide. Et vous vous sentez affaibli et vous avez peur de ne pas finir votre œuvre. Et vous travaillez le jour, la nuit, sans trêve, et vous vous fatiguez... et le monstre est content. Il rit, il rit... ! c'est affreux !

Elle s'arrête ; on dirait que la respiration lui manque. Elle semble souffrir. Mais il la presse :

— Je vous en prie, après, dites... dites...

— L'autre, celui qui veille sur vous, veut vous garder. Mais le monstre est le plus fort. Il est de plus en plus fort, à mesure que vous êtes de plus en plus faible. Il se solidifie pendant que vous vous dématérialisez. Oh ! c'est horrible... je ne veux plus savoir... savoir...

— Si, si... je vous en prie, voyez, dites... dites...

— Il veut votre corps, il vous chasse, il vous chasse... Non, non, plus... plus...

Au comble de l'exaltation, Christian qui ne se rend plus compte de rien, hors qu'il faut qu'il sache, qu'il faut qu'elle parle, s'est jeté, à genoux, devant elle.

Il lui tient toujours les mains, il se courbe sur elle.

— Mienne, Mienne, je t'en prie, je veux savoir, je veux... dis... dis...

— Vous avez terminé votre œuvre. Malgré son horrible désir, vous avez pu, par un effort formidable et avec la bonne aide de l'ombre, résister jusque-là. Maintenant, vous ne pouvez plus soutenir, animer votre corps : il tombe... Vous l'avez laissé échapper... Et maintenant...

Elle ne dit plus rien ; elle gémit sourdement.

Christian s'affole :

— Et maintenant ? maintenant ?

— On s’empresse autour de vous. On croit que vous êtes mort...

— Dis... Je veux, je veux, je veux.

— Votre corps n’est plus à vous. C’est lui, le monstre qui l’a pris.

— Et moi ? Et moi ?

— Vous êtes là, près de lui. Vous voudriez votre corps ; mais il est plus fort que vous, maintenant...

— Alors ? alors ? — halète Christian.

— Il y a aussi la bonne ombre. Elle vous aide, vous soutient. L’autre ne sait pas se servir de votre corps, et vous, vous restez auprès, guettant le moment de le ressaisir. Et cela dure longtemps... longtemps... Je vois la même chose... longtemps... longtemps... Le monstre est dans votre corps qu’il ne meurt pas ; il ne sait pas s’en servir. Auprès, il y a vous, attendant et la bonne ombre vous soutenant... longtemps... longtemps... C’est tout ce que je vois.

— Suivez... suivez...

— Un grand moment de silence s’établit.

Le cœur de Christian bat à coups précipités. Il est toujours à genoux, il n’a pas lâché les mains ; il pose, sur elles, son front, pour mieux imposer sa volonté.

— Mienne, Mienne ! Après, que voyez-vous ? Continuez.

— Vous êtes deux dans votre corps, lui et vous. Et vous luttez, luttez... Vous avez peur. Et vous ne comprenez pas. Et vous luttez... luttez... sans trêve.

La voix a été en s’affaiblissant.

Pourtant, encore, Christian presse le médium.

— Après ? Je veux. Après ?

— Je ne vois plus rien... plus rien... Livre fermé... Plus de lumière... plus rien... plus rien... rien.

Christian ne veut pas renoncer. Il sait son plus terrible passé, mais il veut connaître la fin de l'aventure de sa vie.

Depuis son quotidien acte divin de double création, il n'est plus hanté par la peur de la folie. S'il y pensait, il serait sans doute persuadé que la tragédie de sa jeunesse est close, mais il n'y pense plus.

Ce soir, seulement, sa curiosité l'a replongé dans la trouble aventure par laquelle il a débuté dans sa vie d'homme, et il voudrait savoir la fin de cette vie.

Après avoir obtenu de Damienne, le passé, il exige l'avenir, sans s'inquiéter si elle tourne, à sa guise et dans tous les sens, les pages du Grand Livre de l'Astral.

De plus, il ne sait rien de ce qu'il doit faire pour diriger, aider un médium. Il ne sait pas davantage ce qu'il ne faut pas faire, de crainte de nuire au médium.

Il prie, il supplie, il commande, il embrasse les mains ; puis de nouveau il prie... créant un désordre pénible, dangereux.

— Mienne, Mienne, dis, je t'en prie, je veux, je t'en supplie, continue... dis... dis...

Mais Damienne ne dit plus rien.

Alors, il a peur, étrangement peur. Il a très froid. Il lui semble sentir, autour de lui, des présences invisibles. Il connaît depuis longtemps l'existence des Invisibles, mais il ne savait pas, jusqu'ici, qu'ils pussent avoir une volonté aussi ferme, une puissance d'action aussi considérable.

Il ne pensait pas qu'ils pussent présenter de grands risques, et leur fréquentation ne lui était pas déplaisante. Il comprend, ce soir, qu'il faut posséder une très grande force spirituelle pour dominer parfaitement ces êtres et pouvoir les fréquenter sans danger.

Il faut choisir : maître ou esclave ; mais il est donné à peu d'êtres de pouvoir être leur maître.

Christian est à l'heure où, quotidiennement, après l'élévation de la création, il redescend dans l'actualité terrestre. Aujourd'hui même, il y est revenu plus-tôt, grâce à la visite inopportune de sa sœur et de son beau-frère. Ceux-ci l'ont replongé dans le passé, au point qu'il a voulu s'y rejeter pour le mieux connaître.

Enfin, ce soir, il est seul. Personne pour lui ouater le séjour sur terre, pas même Damienne autour de lui ! Car, celle qui semble là, sur le fauteuil, est qui sait où, et avec qui ?

Alors, il a peur de tout ce qui l'entoure : des Invisibles dont il sent l'esprit et ne voit pas le corps et de la visible dont il voit le corps mais ne sent pas l'esprit.

Ils sont peut-être tous ensemble !

Que va-t-il devenir lui, et surtout ce corps inerte qui est là. S'il allait être envahi, lui aussi !

Il regarde les deux mains, qui sont ses mains, puisqu'elles exécutent l'idée captée et recrée par lui.

S'il allait les perdre ! Elles lui sont aussi nécessaires que les siennes et il lui est aussi impossible qu'il en soit privé que de se mutiler lui-même.

Sa peur se fait plus cruelle et plus folle.

— Qui est là ? — crie-t-il tout haut.

Le son de sa voix le rassure.

Mais le silence qui, seul, y répond, est plus troublant encore.

Alors, de toute la force de sa volonté, il articule :

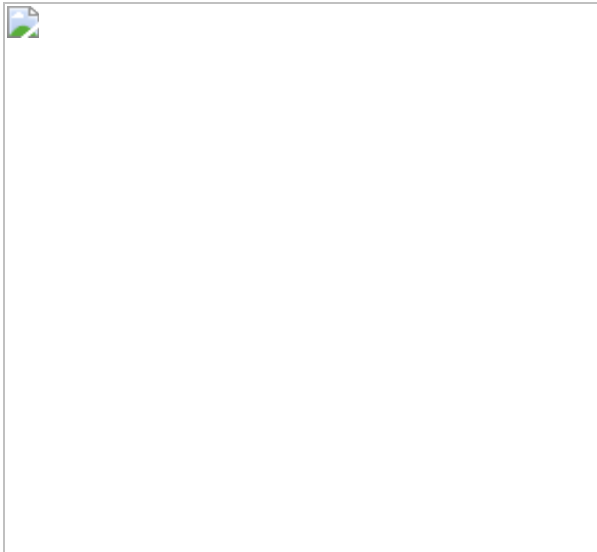
— Mienne, ma sonate. Ma sonate.

La jeune femme se lève et les yeux clos, marche tout droit, à travers les meubles sans les heurter, vers le piano.

Pour la troisième fois, la sonate qui n'est pas écrite pour les hommes, la sonate que la pianiste ne sait pas, la sonate que le créateur ne sait plus, s'élève, splendide et pure.

Vers la fin, Christian épuisé, se sent défaillir. Il pense aux Invisibles qui, peut-être, guettent. Alors, dans un suprême effort, il s'empare de sa sauvegarde, de Celle qui le retient.

Dans ses bras, il saisit Damienne, encore en transe, l'emporte à grand peine sur le divan et tombe, tout contre elle, inanimé.



Les jours succèdent aux jours, l'intense et double création continue.

L'atelier est plein d'œuvres dont on ne sait plus que faire ; les hauts murs en sont déjà couverts. Elles sont là, serrées les unes contre les autres, irradiant leur lumière et mettant, tout autour de l'atelier, une sorte de décor mouvant.

Tout un côté de la salle est voué aux naissances du Cosmos, aux origines, et les spirales des nébuleuses et les girations des astres éblouissent, de leur dynamisme encore plus que de leurs couleurs, les yeux qu'elles attirent invinciblement.

En face, sont les évocations des univers créés, animés, des grands rythmes de la Nature : feu, vents, marées.

Au troisième, sont accrochées les visions de l'Astral, que les êtres actuels appelleraient « des féeries », produits des imaginations en délire.

Enfin, sur le dernier côté, est groupé l'homme avec tout ce qui part de lui-même, du Geste à l'Idée.

Toutes ces œuvres rayonnent leurs couleurs, leurs rythmes, au point que l'atelier semble un grand cube, contenant toutes les ondes mouvantes de la Création.

À chaque panneau est attachée une partition manuscrite, l'expression musicale jointe à l'expression picturale de l'Idée.

D'autres œuvres sont posées à terre, l'une contre l'autre et bientôt, il n'y aura plus, dans l'atelier, la place de se mouvoir ni d'y travailler.

Les visiteurs, s'ils y étaient admis, ne pourraient se dispenser de croire qu'ils sont hallucinés et malgré que leurs nerfs puissent être faits au mouvement trépidant de la Ville, ils ne pourraient supporter longtemps, d'être au centre d'un si effréné dynamisme de couleurs et de mouvement.

Le couple y vit parfaitement et en pleine sérénité.

Nul ne vient le déranger.

Damienne, qui n'a jamais parlé de ses origines, n'a sans doute ni famille ni amis ; le mari qu'elle a quitté est loin ; en tous cas, elle ne sort pas, ne reçoit ni visite ni lettre.

Christian est parfois arraché à son travail par la pensée de sa mère et sa volonté de ne pas la faire souffrir. Elle lui écrit, depuis longtemps, pour lui rappeler sa promesse d'aller souvent passer quelques jours dans la maison familiale.

C'est lui demander, actuellement, l'impossible ; il ne peut rien changer à sa vie ; et il doit doublement travailler, sans répit.

Il le lui écrit en s'excusant et en disant sa peine. En réalité, il ne souffre pas, car sa vie est trop entièrement possédée par son travail acharné, pour qu'il y ait place pour une préférence ou un regret.

Il est seulement peiné, momentanément, chaque fois qu'il songe à sa mère, parce qu'il mesure la tristesse qu'il lui impose.

Devant l'œuvre double et formidable, il sent la nécessité d'en faire une grande exposition.

Il faudra que la salle, où elle aura lieu, serve aussi de salle de concert, afin que l'œuvre, double et complète, puisse être présentée entière.

Il faut que les visiteurs accueillent l'œuvre avec leurs yeux et leurs oreilles, qu'ils la voient et l'entendent.

Cette manifestation, absolument nouvelle, sera la consécration de Christian.

Damienne le presse de mener à bien cette exposition, mais il ne peut se résoudre à interrompre le travail pour s'entendre avec une galerie et surtout pour se livrer à tout l'ouvrage fastidieux, dont dépendent la bonne présentation de l'œuvre et son sort.

— On a bien le temps — répond-il, sans cesse.

— Il me semble que non, répète obstinément Damienne.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, mais je sens qu'il faut se presser.

Cette nécessité est si mystérieuse, si artificielle, pour Christian, qu'elle ne l'émeut pas.

Il a beau réfléchir, il ne trouve aucune raison de se presser.

— Plus je travaillerai, plus on attendra, plus l'œuvre sera vaste, complète. Que voulez-vous qu'il arrive ?

— Je ne sais pas, mais je suis certaine qu'il faut se presser.

Il continue de créer, sans relâche.

Pourtant Damienne, à force d'insister, a obtenu l'autorisation de voir le directeur de la salle d'exposition.

Celui-ci lui dit :

— Comment voulez-vous que nous prenions des engagements dans un tel moment ?

— Comment « un tel moment » ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Vous ignorez tout des événements qui se précipitent vertigineusement ?

— Quels événements ?

Devant l'air naïvement sincère de Damienne, le directeur commence à admettre son ignorance.

— Est-ce que vous ne lisez pas les journaux ?

— Non, jamais.

— Eh ! bien, madame, si cette abstention peut vous offrir des agréments, elle a aussi son inconvénient, car, avouez qu’il pourrait vous être utile de savoir que nous allons presque certainement avoir la guerre.

— La guerre ! ! !

— Oui, Madame. Et tant que nous ne serons pas fixés, nous ne prendrons aucun engagement. C’est d’ailleurs l’affaire de deux ou trois jours.

Damienne sort abasourdie.

Elle a l’explication de l’inquiétude qui la poussait à préserver Christian, mais elle n’eût pas pensé que le vague danger qu’elle pressentait pût être aussi terrible.

Elle acheta les journaux. Elle rentra dans l’atelier, les tenant à la main.

Choqué à cette vue, Christian lui cria :

— Oh ! non, non, pas ici, ce ramassis d’actualités, de crimes, d’évènements mondains et de réclames !

— Christian, dans trois jours nous serons, peut-être, en guerre.

— Quelle folie ! Qui a dit cela ?

— Les journaux et les gens.

— C’est absurde ; ce n’est pas possible. Travaillons.

Pourtant, trois jours après, même les emmurés ne purent ignorer que la guerre était déclarée ; la nouvelle était répétée par tous les échos du monde, traversant les murs, assaillant les gens les plus indifférents.

Lorsque Christian ne put plus douter, il fut pris d’un immense désespoir à l’idée d’interrompre son travail et de n’avoir pas fait l’exposition unique, avant de partir, pour être tué, sans doute.

Qu’allait devenir son œuvre ?

Abandonner son travail de création pour aller tuer, détruire, spolier, lui semblait absolument insensé. Il pensait :

— Il y a tant de gens qui ne sont capables que de démolir, qu'on devrait interdire aux créateurs, de cesser l'œuvre pour aller prendre part au carnage pour lequel ils ne sont pas faits ; il y a tant de gens pour dévaster qu'il faudrait garder les rares capables de créer. Qu'on les oblige à travailler pour la collectivité, rien de plus juste, mais qu'on renonce à leurs forces créatrices pour en faire d'anonymes baïonnettes, quelle folie !

Il lui était indifférent de mourir, mais l'idée de tuer ou de saccager, lui faisait horreur, à lui qui ne se plaisait qu'à créer, à créer continuellement.

Il fut pris d'un grand découragement, il laissa le travail et passa des heures, sur le divan, à contempler les murs glorifiés par son œuvre.

Il était au centre, et le rayonnement de toutes convergait vers lui, l'inondait de lumière. Le jeu des couleurs, en lui, éveillait des harmoniques correspondantes et à la fois, il voyait et entendait toutes ses œuvres doubles : l'Œuvre total.

Dans cet épanouissement, il mesurait la valeur de son génie.

Il fallait bien se résigner à tout abandonner et à partir, à son tour.

Il voulut, entre deux trains, aller dire adieu à ses parents, à sa mère surtout.

Christian était persuadé qu'il lui serait impossible de supporter la vie brutale et destructive à laquelle il était appelé ; sa délicatesse physique n'y résisterait pas et si, par impossible, il survivait, il était sûr que, pour lui épargner de tuer, — acte qui était en opposition absolue avec son degré d'évolution et sa raison d'être — on lui accorderait la mort.

« On », c'était Celui qui veillait sur lui, sans doute.

Il trouva sa mère éplorée et pour la consoler, il dut lui cacher ses pensées et sa certitude et lui affirmer, qu'en trois mois, tout serait terminé, pour le

mieux.

Son père lui annonça qu'il reprenait du service : d'avance, Christian en était certain. Avant son départ, ses parents reçurent une lettre de Claudia prévenant qu'elle viendrait passer, auprès de sa mère, le temps de guerre. Didier partait en même temps que Christian.

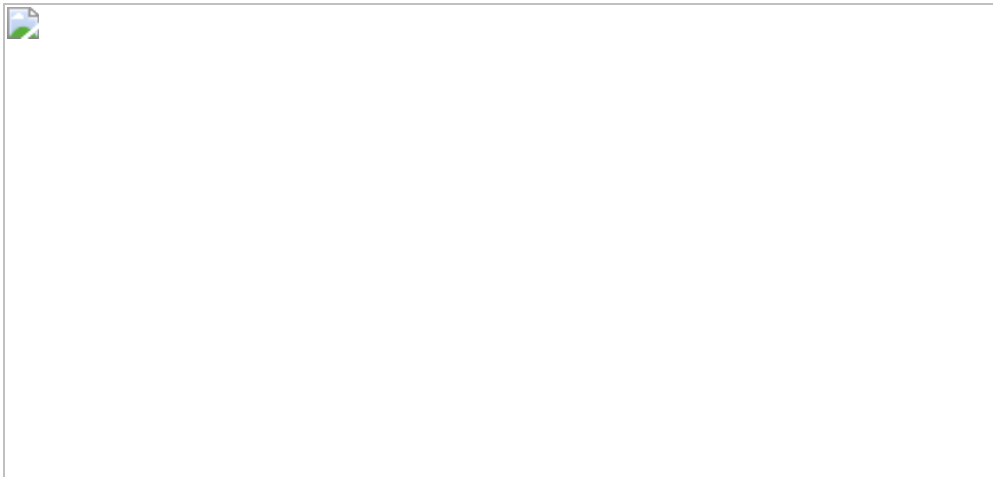
Christian fit le tour de son beau jardin et alla affronter l'ombre de Celui qu'on avait vu veiller sur lui.

Sans pathétique, il disait adieu à tout ce qui avait fait partie de sa vie et revivait, en souvenir, les premières joies de son adolescence.

Puis, comme en embrassant tendrement sa mère qu'il pensait ne plus revoir, il songeait à la terrible douleur que lui infligerait la mort de son fils, il eut beaucoup de peine à contenir son émotion.

Il s'arracha brusquement aux effusions et s'enfuit.

Maintenant, meurtri mais sans plus de pensée, il roulait vers Paris où il devait passer, avec Damienne, les deux ultimes jours réservés pour le travail, le dernier.



Dès son arrivée, Damienne lui dit :

— Une ancienne amie, Edmée, que j'ai rencontrée en arrivant à la gare, m'a demandé une séance de prédictions. Elle voudrait savoir où est son frère, parti depuis trois jours et ce que la guerre fera de lui. Je ne sais pas si je puis la satisfaire ; je le tenterai. Si cela vous intéresse, voulez-vous que nous organisions la séance pour ce soir même, sinon je la remettrai à plus tard.

— Ce soir. J'aimerais aussi savoir le secret de mon destin.

— Je ne m'engage à rien ; je ne sais ce qui résultera de cet essai.

— Mais vous n'avez pas l'intention de faire cette séance dans l'atelier ?

— Comme vous voudrez.

— Non, je vous en prie, n'attirez pas les Ombres au milieu de l'œuvre. Elle a une gardienne, c'est vous, mais vous seule ; n'y entraînez pas des compagnons trop souvent redoutables.

— Bien. Nous irons chez Edmée, je vais l'en prévenir.

Sans rentrer à l'atelier, puisque Christian, étant arrivé au crépuscule, il n'était plus l'heure du travail, ils dînèrent en silence et se rendirent chez l'amie.

Celle-ci les attendait, tout habillée, prête à sortir. Elle leur dit :

— J'ai songé à un endroit magnifique pour la séance. Mon vieil ami Arnoul, poète, philosophe, métaphysicien, je ne sais quoi encore ! habite une vieille maison, dans une rue non moins vieille ; ses fenêtres donnent sur l'église Saint-Séverin, dont il est fou.

— Comme il a raison ! dit Christian.

— Vous la connaissez et vous l'aimez, Monsieur ?

— C'est une des grandes merveilles de Paris... Et quelle atmosphère !

— Oui, j’ai pensé que, dans ce vieux quartier où l’on croit revivre les siècles révolus et où les trépidations du Paris actuel ne parviennent pas, les esprits accourraient à ton appel, — dit-elle en se tournant vers Damienne.

— Mais je n’évoque pas les esprits.

— Alors, tu n’es pas spirite ?

— Non.

— Qu’es-tu ?

— Je ne sais pas... Je vois.

— Eh ! bien, ce soir, il faut que tu écrives. Je veux assister à cela.

— J’essaierai.

Tout en devisant, ils étaient arrivés devant la vieille maison.

Ils gravirent trois étages d’un escalier ciré et sans tapis, et sonnèrent à un cordon-sonnette.

Arnoul avait le type du vieux philosophe fin et souriant. Une mèche de ses cheveux glissait continuellement jusqu’à son œil ; il la repoussait d’un doigt patient et négligent.

Il accueillit de façon charmante ses visiteurs, en ses quatre pièces au parquet disjoint, mais qu’il avait meublées avec un goût éclairé. Son mobilier s’harmonisait avec Saint-Séverin.

Il ouvrit une fenêtre et la montra si sombre, si évocatrice, se dressant au-dessus de ses maisons groupées autour d’elle, dans la nuit lunaire.

— Est-elle belle et émouvante ! — clama Arnoul.

— Le décor est à souhait pour ce que nous avons à y faire. — dit Edmée.

Damienne, depuis qu'elle était entrée dans cet appartement se sentait oppressée, gênée, angoissée. Christian lisait d'autant mieux ce malaise sur sa face et dans ses attitudes qu'il se sentait, lui-même, dans un état anormal.

Edmée voulut qu'on commençât à faire tourner une table.

— Cela entraînera l'esprit, dit-elle à Damienne, et cela te préparera à le bien recevoir.

La table, naturellement, tourna très vite, sous les mains juxtaposées. Edmée, satisfaite du résultat, fit remettre à Damienne du papier et un crayon, pour tenter l'écriture médianimique qu'elle n'avait jamais vue.

Damienne consentit et resta seule, appuyée sur la table redevenue stable, le crayon à la main, la tête baissée sur son bras gauche.

Elle attendit.

Elle attendit longtemps. Son malaise augmentait visiblement.

Edmée qui posait des questions concernant son frère, en était troublée. Elle se prit à répéter :

— Est-il en danger ? Où est-il ?

Rien ne s'inscrivait sur la feuille.

De longs frissons parcouraient le dos de Damienne.

Christian essaya de questionner sur lui-même, mais ces questions restèrent, également, sans réponse.

Damienne gémissait.

Christian lui murmura :

— Souffrez-vous ?

— Oh ! oui !

— Qu’avez-vous ?

— Je ne sais pas. Quelle atmosphère ! Quelle atmosphère !

Christian, inquiet, allait la prier de cesser cette attente, de se lever et de partir, car lui-même n’aspirait qu’à s’évader, mais à ce moment, il vit la main qui tenait le crayon s’agiter et tracer sur la feuille blanche des graphiques mystérieux.

Enfin, au milieu de la feuille s’inscrivit :

Ici...

Et le tracé de graphiques reprit.

— *Ici*, quoi ? — murmurèrent, tous ensemble, les assistants poussés par la même curiosité, mais qui avait des mobiles différents.

À cette question collective, la main sembla répondre.

Damienne avait toujours la tête cachée dans son bras et ne voyait, ni les feuillets ni sa main.

Celle-ci écrivit :

Ici, messes noires.

Tout le monde sursauta, sauf Damienne qui respirait avec peine et bruyamment.

Tout d’un coup, elle lâcha le crayon et murmura :

— Je vois.

— Quoi ? — jetèrent Christian et Edmée.

Mais leur exclamation fut couverte par une voix, froide et incisive, qui, nettement, formulait :

— Je vous interdis... non.

La figure d'Arnoul n'avait plus son sourire ; celui-ci, disparu, laissait voir au coin des lèvres, un rictus étrangement cruel. En même temps, l'œil perdait sa douceur, laissait filtrer un éclair, froid comme du métal.

Christian était stupéfait.

Choqué par cette intervention, bizarre autant qu'incorrecte, penché vers Damienne, il demanda :

— Que voyez-vous ?

À la voix de celui auquel elle avait l'habitude de répondre, Damienne, avec difficulté, articula :

— Ils sont ici, nombreux... l'autel est là, en face... Oh ! c'est horrible !... La femme ne veut pas... De force, ils...

Arnoul s'était levé, il s'approchait de la voyante.

— Encore une fois, Madame, je vous interdis de continuer.

— De quel droit, Monsieur ? — jeta Christian.

— Du droit que j'ai de garder les secrets de ma demeure.

— Ah ! vous les connaissiez ?

Damienne, déjà si angoissée par sa vision, sursauta dans ce tumulte qui troublait encore l'atmosphère de la pièce et qui l'arrachait à son état médianimique.

Elle se mit à sangloter. C'était la détente.

Arnoul, ayant repris son sourire, s'excusait.

L'atmosphère était vraiment insupportable pour des nerfs trop affinés.

Il aidait Christian à étendre Damienne sur un divan.

— C'est absurde, — dit Edmée. Mais j'ai eu vraiment l'impression que d'autres personnes étaient là autour de nous. Évidemment, nous avons tous mal aux nerfs.

— Ce n'est pas absurde, Edmée, répondit Arnoul. Croyez-vous donc que nous soyons parfois seuls ?

— Mais, certainement !

— Comment ? Ne sommes-nous pas tous en proie à des inquiétudes qui ne relèvent d'aucune cause apparente ? Il ne vous est donc jamais arrivé, quand vous étiez sûre d'être seule, de sentir une présence dans la pièce, où vous pensiez, où vous rêviez, où vous dormiez ? de sentir quelqu'un derrière vous qui épiait vos gestes, quelqu'un à côté de vous qui épiait vos songes, vos pensées ? Ne vous est-il donc pas arrivé de vous retourner brusquement, sans raison, et d'être étonnée de ne trouver personne ?

— Si, mais j'ai ri de moi-même.

— Oui, dans ces cas-là nous avons coutume d'accuser le désordre de nos nerfs et les troubles atmosphériques. Vous avez fait comme tout le monde.

— En effet.

— N'avez-vous donc jamais, sans motif plausible, senti passer sur vous de grandes ondes de passion : colère, jalousie, rancune, révolte concupiscence, et n'avez-vous pas été soulevée, emportée par elles ?

— À la réflexion, si.

— Eh bien, il vous faut savoir que les présences, pressenties, sont des présences réelles et que nous sommes entraînés dans des rafales de passion, déchaînées jusqu'au paroxysme par ceux qui nous entourent et que nous ne voyons pas.

— C'est effrayant ce que vous me dites là, mon Cher.

— Comme toute vérité, lorsqu'elle nous apparaît pour la première fois. Vous vous y habituerez, Edmée sachant que lorsque nos yeux n'aperçoivent plus aucun de nos semblables du monde physique et que nous sommes prêts à nous réjouir d'un instant de solitude, nous ne sommes pas seuls ; vous vous habituerez à ne pas être seule et à vivre en paix, parmi le peuple des Invisibles qui se meut, agit sur nous et trop souvent nous dirige.

— Mais d'où viennent-ils, ces Invisibles ?

— Il y en a de différentes sortes. Il y a les morts qui font leur temps au purgatoire, c'est-à-dire qui se dépouillent des passions qu'ils ne peuvent plus satisfaire ; il y a les divinités de la Nature, les entités élémentales, ceux qui attendent de naître et aussi les missionnaires, les bons guides des vivants et des autres.

— Que nous veulent-ils, les morts qui font leur purgatoire ?

— Ils constituent la foule incorporelle des délirants qui n'ont pas rassasié leurs convoitises, accompli leur passion et qui ne s'éloignent pas du monde physique dans l'espoir de les pouvoir satisfaire, soit en reprenant corps, soit en accompagnant le frère humain asservi par le même vice, afin de prendre sa part de jouissance. Ainsi, les amants sont guettés par les amants, les criminels par les criminels, les ivrognes par les ivrognes... Avec eux, ils possèdent, ils détruisent, ils s'enivrent.

— Mais c'est horrible ! Alors, même dans l'amour ?...

— Même. Les astrals nous guettent. Dans ce guet perpétuel, dans leurs approches et leurs assauts et leurs insinuations, gît le secret de nos inquiétudes imprécises, latentes toujours, aiguës parfois. Ces êtres, trop frénétiques pour se détacher de la terre, nous envient parce que nous pouvons encore satisfaire nos désirs, apaiser nos fièvres, alors qu'eux ne peuvent épuiser leurs ardeurs, ni leur fougue survivant à la vie physique passée et constituant leur enfer présent, enfer qui ne cessera qu'avec leur frénésie.

— C'est gai ! comment font-ils ?

— Ils guettent nos fureurs d’amour ou de haine, pour s’en enivrer et, avec nous, par nous, posséder et détruire. Et l’amant ne sait pas qu’il n’est pas toujours seul quand il possède son amante, de même que le criminel ignore qui pousse son geste, lorsque, dans un moment de défaillance physique ou dans un sursaut de conscience, il hésite à commettre son crime. L’invisible compagnon, plus que chacun d’eux, est avide de spasme et de sang.

— Voilà des circonstances atténuantes inattendues !

— Oui, car la trouble atmosphère de passion dérégulée est suprêmement vivifiante pour les astrals. Perpétuellement, ils guettent ceux par qui ils peuvent vibrer et ils sont toujours prêts à pousser l’être faible aux désordres des emportements, et aptes quand faire se peut, grâce à la faiblesse ou à la maladie, à s’introduire dans une forme pour y cohabiter ou pour, dans les cas exceptionnels, en chasser l’esprit qui l’habite et s’y installer à sa place.

— Arnoul, vous exagérez !...

— Edmée, qui que nous soyons, quoi que nous fassions, où que nous allions, nous ne sommes jamais seuls. Au moins, autant qu’aux Visibles, nous sommes liés par la chaîne des actions et des réactions, aux Invisibles, aussi au Temps, à l’Espace, au Tout.

— C’est incroyable que nous puissions vivre ainsi, sans le savoir.

— Mais quelque chose en nous sait. Et de ne connaître que notre monde physique et rien de l’Au-delà, proche ou lointain, peu de l’homme et de la vie, rien de la mort, de l’esprit et des Dieux, là est le secret de nos Inquiétudes.

Edmée, qui n’abordait pas les questions générales, n’écoutait plus.

Damienne, un peu remise, avait murmuré à Christian :

— Partons.

Ils saluèrent froidement leur hôte et sortirent, suivis d’Edmée qui ne voulait pas rester une minute de plus dans l’appartement où de si inquiétantes

révélations lui avaient été faites.

— Qu’as-tu vu, Damienne ? — demanda Edmée.

— Ne me rappelle jamais plus rien de tout cela, ni de la soirée, ni de ton Arnoul. Je n’ai jamais tant souffert et pour quoi faire ? Je m’étais toujours refusée à ses sortes de séances ; je regrette de m’être, sur ta demande, départie de mon abstention.

— Mais c’était au sujet de mon frère et tu ne m’en as rien dit.

— Il ne fallait pas m’emmener dans une maison où il s’est passé des choses effroyables, et...

— Et ?

— Et qu’« on » se plaît à faire revivre. Tu n’avais pas besoin de moi pour cela, tu avais Arnoul.

— Quoi ? que dis-tu ?

— Je dis que je suis effroyablement lasse. Bonsoir.

— Tu m’en veux ?

— Non. Bonsoir, Edmée.

Ils s’éloignaient.

— Christian, moi qui ne voyais plus personne, pourquoi l’ai-je rencontrée ?

Dès qu’ils furent seuls dans l’atelier, d’une voix dolente et triste, elle dit :

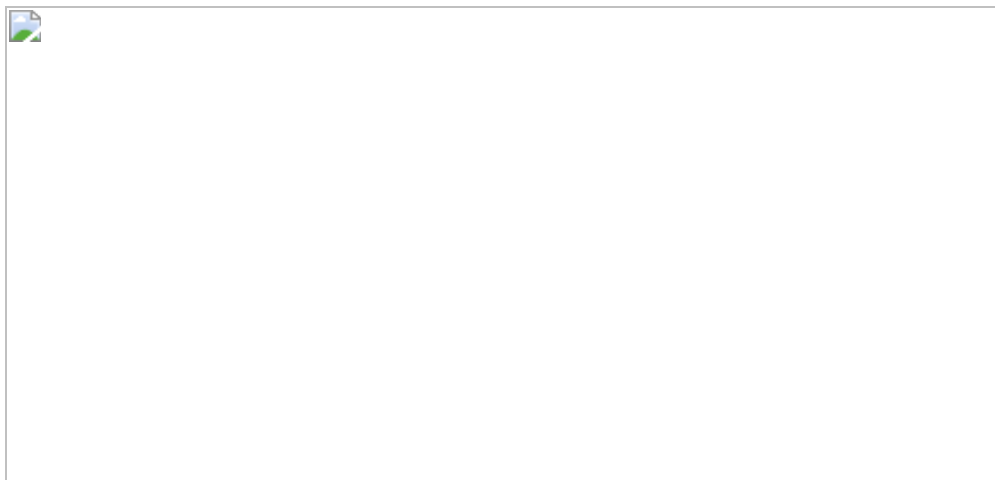
— Pourquoi, pendant que j’étais dans cet état réceptif, n’avez-vous pas empêché cet homme de me commander ?

— Pouvais-je m’attendre ?...

— Vous auriez dû prévoir, vous auriez dû savoir, que puisque je suis vôtre, vous seul devez me diriger et me donner vos ordres.

— Mais qu’importe, Mienne ?

— Tout importe, Christian.



Ce fut deux jours de plein, de magnifique travail.

L’ivresse habituelle s’exaltait de désespoir.

L’impression que c’était la fin de cette surhumaine création, donnait, à ces dernières heures, les valeurs suprêmes et triomphales du soleil à son couchant.

Entre ce travail présent et la mort future, Christian ne discernait rien. Il y avait, pour lui : la création et le néant.

Pourtant, il ne voulait pas se tuer, parce qu’il ne savait pas s’il le devait. On a accoutumé de juger qu’un être qui se suicide a du courage. C’est faux. Il

n'y a pas de courage à renoncer à une vie qui répugne, lorsqu'on croit que la mort est la fin du « soi » ou un repos éternel. Le suicide est plutôt le fait de l'ignorance que du courage. Celui qui s'évade, croit échapper à ses malheurs et à ses misères ; il se trompe.

En réalité, l'on ne peut pas se tuer, et le geste destructeur qu'on commet, contre soi-même, n'a, comme conséquence, que de retarder l'expérience renoncée, l'expérience qu'il faut faire tôt ou tard et qui plus tard sera encore alourdie des conséquences du geste de dérobade accompli. Un suicidé, par raison personnelle, — car il y a parfois des suicidés pour des idées, — non seulement a chargé son karma pour les renaissances futures, mais il risque un fort désagréable passage dans l'Astral-purgatoire, pour toutes les vibrations de révolte et de violences, qui le suivront et qui devront s'épuiser. Enfin, il perd, peut-être, des chances qui lui étaient réservées dans cette vie, qu'il n'a pas eu la patience d'attendre, et qu'il aura peut-être beaucoup de peine à ressusciter plus tard.

Un homme qui brise sa vie, ne pourrait être dit courageux, que si, sachant la vérité, il acceptait, d'avance, toutes les conséquences de son acte de révolte ou d'illusoire liberté, et s'il consentait, d'avance, à être plus malheureux, plus tard, simplement pour l'être d'une manière différente.

Car, rien ne se répète exactement et l'homme a son libre arbitre pour tous les détails de ses existences.

Christian ne savait pas précisément ces fractions de la Vérité, mais depuis la terrible aventure, il avait trop vécu sur deux plans, il avait vécu d'une manière trop étrange, pour expliquer de la manière élémentaire habituelle : la vie, la mort et tous les phénomènes qui se déroulent entre ces deux états, qui semblent aux hommes, les deux pôles du Tout.

Christian ne savait pas très bien ce qu'est la vie, mais il savait bien ce que n'est pas la mort. Seulement, comme par les événements et les lois de son temps, il se sentait devenir parfaitement inutile, puisqu'on jugulait son esprit, son intelligence, sa sensibilité, en ne lui demandant que d'être une machine à tuer dans un corps résistant qui lui manquait, il lui semblait normal que la mort lui fut envoyée.

Il n'était aucunement égoïste, il ne demandait qu'à travailler et à servir ; mais pour qu'il pût servir, être utile, fallait-il lui donner un service qui fut dans ses possibilités.

Or, incontestablement, il n'était ni un soldat, ni un guerrier, et il n'avait rien de ce qu'il fallait pour le devenir.

Il sentait son impuissance et il espérait l'aide ou la lumière qui le guiderait.

Ils se mirent au travail, dès le matin, pour ne s'interrompre qu'au crépuscule et les deux jours passèrent avec une rapidité vertigineuse.

Christian et Damienne ne se faisaient jamais de confidences verbales ; ils se parlaient d'ailleurs à peine, et jamais sur des sujets profonds ; les mots ne leur servaient que pour les détails de la vie quotidienne.

Ils se comprenaient à travers l'art, ou, pour plus exactement dire, Christian s'exprimait pour Damienne, à travers l'art. C'est ainsi qu'elle avait entièrement connu de lui ce qu'elle n'avait pas « vu ».

Quant à Damienne, elle n'avait pas de personnalité pour Christian. Il ne connaissait rien d'elle personnellement et il n'avait pas de curiosité à cet égard. Il savait ce qui seul importait, étant donné le total fécond que cela rendait : c'est-à-dire qu'elle était capable de le comprendre tout entier, de l'accompagner dans tous les domaines, de traduire exactement sa pensée, dans une forme d'art qui lui était interdite, à lui, et ainsi de le multiplier.

Il n'aimait pas cette femme, car l'on ne peut pas dire qu'on aime ses mains, si actives et belles soient-elles. On ne peut aimer que ce qui est extérieur à soi ; ce qui fait partie de soi est une nécessité absolue et l'on n'imagine pas de pouvoir vivre sans ses mains. Damienne était une nécessité.

Christian avait, jusque-là, gardé secret son état d'âme. Il l'inscrivait, en toute son acuité, dans la dernière œuvre des deux ultimes jours de travail : dans la musique illustrée par la couleur.

Ainsi, Damienne sut qu'il pensait aller vers le néant.

À peine avaient-ils terminé, que l'heure du départ sonna.

Ils n'avaient rien à se dire.

Elle n'agirait plus l'œuvre ; elle veillerait sur elle, la garderait.

Lui, allait dans l'inconnu.

Leurs mains, dociles et laborieuses, qui avaient inscrit l'œuvre formidable, se joignirent. Et ils restèrent ainsi, quelque temps, à écouter les dernières vibrations qui se répercutaient aux murs vêtus de lumières, dans le grand atelier.

Puis il se leva, respira profondément, à pleins poumons, l'atmosphère vibrante et sublime, et sans un mot, sans un geste, il sortit.

« Christian, je vous ai senti souffrir. Courage. »

C'était la première lettre que recevait Christian et elle lui arrivait trois semaines après avoir été écrite.

Il avait, en effet, beaucoup souffert. La transplantation avait été cruelle ; il avait été brisé physiquement, moralement, intellectuellement.

Lorsque, tout enfant, avec son imagination vive, il pensait à l'enfer, il n'eut jamais pu imaginer pire. Il avait marché, d'horreurs en horreurs, croyant toujours succomber et demeurant toujours.

D'innombrables camarades étaient tombés à ses côtés et lui restait debout. Pourquoi ceux-ci, qui tenaient à la vie, étaient-ils morts ? Et pourquoi lui, qui n'aspirait qu'à s'évader de cette tuerie, survivait-il ?

Il n'épargnait aucune imprudence, ce qui lui valait des félicitations pour son courage, et, parce qu'il s'en défendait, la réputation de modestie.

De ce qu'on appelait sa « chance », il lui avait fallu déduire qu'il ne devait pas mourir. Alors, il avait essayé de s'habituer à l'horreur de cette atmosphère de sang et de haine.

Un jour, tout à fait à bout de forces, il s'était laissé tomber sur la route, durant ces interminables marches en arrière. Mais une fois par terre, une sorte de coup de fouet l'avait remis sur ses pieds, et, depuis, il ne sentait plus sa souffrance. Sa fatigue physique s'était stabilisée, sa sensibilité émoussée et il commençait à s'intéresser aux faits et gestes de son régiment.

Les quelques mots de Damienne, écrits au juste moment, arrivaient donc trop tard.

Ce n'est qu'un mois après, qu'il reçut cette seconde lettre :

« Je vous sens plus calme, mais je suis inquiète parce qu'un danger vous menace. »

— Un danger ! — pensa, en souriant, Christian, — s'il n'y en avait qu'un !

Ces mots encore, retenus trop longtemps, tombaient à faux.

Depuis trois jours, Christian s'analysait, s'interrogeait. Ne s'était-il pas surpris à admirer l'augmentation de sa force de résistance et de ses muscles et à s'enorgueillir d'un geste d'audace accompli dans une sorte d'exaltation guerrière, si étrange que sa froide lucidité avait réapparu pour l'enregistrer et le commenter.

Depuis, le trouble et la souffrance, qui avaient fait trêve, de nouveau l'habitaient.

Que signifiait cela ?

Est-ce que l'accoutumance allait faire de lui une brute insensible, se mouvant, indifférente ou intéressée, au milieu des hécatombes ? Toute sa féminité d'artiste était en révolte et réprouvait cet élan.

Il commença de s'analyser strictement et sans cesse.

Tant qu'il put exercer cette surveillance de lui-même, il garda le calme réprobateur et l'audace indifférente, qui constituaient l'attitude adéquate à sa personnalité.

Mais une période très active survint, où le temps manqua pour l'analyse. Et, un jour, Christian, dans une attaque, connut l'ivresse du carnage.

L'esprit vague, l'âme exaltée, le corps solide, la tête chaude, le rythme du corps soumis à l'ardente accélération du pouls et du cœur, il s'était battu comme un fou ; et à mesure que les corps tombaient autour de lui, il voyait son exaltation grandir ; à son paroxysme, il éprouva que tuer pouvait être un triomphe.

Il s'était laissé griser par le sang et par la violence comme par un alcool ou tout autre excitant.

Quand la bataille fut terminée, il était trop las pour réfléchir ; et, quand il eut le loisir de penser, l'événement avait assez reculé, dans sa mémoire, pour qu'il pût croire son imagination plus responsable et coupable, que lui-même.

Il avait une possibilité de s'absoudre avant que de se juger ; il la saisit.

Il craignit toutefois de recevoir une lettre trop lucide de Damienne. Mais rien ne vint ; ce qui lui confirma l'impression que son imagination, démesurément, avait grossi les faits.

Ainsi, Christian s'installa dans la guerre.

Il n'appelait plus la mort.

Il s'était affirmé :

— Je ne dois plus penser à mon œuvre, tant que je ne pourrai pas me redonner à elle.

Mais il ne semblait pas avoir noté, avec quelle facilité il s'était tout à coup conformé à cet ordre.

À l'annonce des permissions prochaines, il ne s'était pas réjoui, car il craignait de rentrer dans son atelier.

Qu'y ferait-il ? Il aurait à peine le temps de se remettre au travail qu'il faudrait repartir ; d'un tel sommet, redescendre dans la boue et le sang ; repasser par les mêmes angoisses et les mêmes dégoûts, jusqu'à l'apaisement de l'habitude ?

Que ferait-il chez lui ? Le mieux serait de n'y pas rester. Il décida donc de consacrer sa première permission à sa mère.

Mais il n'était vraiment pas pressé de faire ce plongeon dans la vie et il expliquait son manque d'ardeur, par la crainte du nouvel arrachement et de la nouvelle adaptation qui devraient suivre.

Un jour, il reçut de sa mère la nouvelle que Didier avait été tué.

Alors, en pensant à la tristesse de ses parents et de sa sœur, si jeune, il désira les voir, leur porter le réconfort de sa présence.

Il obtint sa permission et partit immédiatement et directement pour sa Provence.

Les deux femmes étaient seules, l'officier n'ayant pu venir encore. Christian fut le bienvenu.

Claudia répétait sans cesse :

— Nous étions mariés depuis si peu de temps quand la guerre est arrivée. Ce n'est pas juste, ce n'est pas juste...

— Le moment n'est pas celui de la Justice, — répondait Christian.

En voyant arriver son fils, la mère s'était écriée :

— Comme tu es fort maintenant ! Tu n'es plus le même.

Mais, comme elle le regardait plus en face, bien attentivement, elle discerna la disparition de cette lumière spéciale qui éclairait tout le visage de son fils et elle s'en attrista.

Après trois jours, passés auprès de ces femmes endolories et en deuil, Christian ne sut plus que faire. Il pouvait disposer de trop peu de temps pour se réinstaller où que ce soit.

C'était l'hiver et il pleuvait. Les jeux de la mer étaient interdite. Il n'y avait plus de chevaux à l'écurie ; même le petit barbe était parti. Il y avait bien des livres dans la bibliothèque, mais l'« on ne pouvait rien lire de sérieux de peur de se retremper dans le torrent de la pensée ».

Christian n'avait jamais supporté de parler pour ne rien dire. Or, aujourd'hui qu'il éliminait pensée et œuvre et qu'il n'avait plus à dissenter sur le tout petit point de la guerre qu'il connaissait, il ne savait que faire.

Pour la première fois de sa vie, il pensait aux distractions : music-halls, cinémas, théâtres.

Ici, il n'y avait rien, et entre ces deux femmes tristes, il ratiocinait son ennui.

Le jour du départ lui fut une délivrance.

Il avait envoyé un télégramme à Damienne pour qu'elle vînt le chercher à la gare.

Il la trouva, attendant depuis une heure, l'arrivée du train en retard.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait venir, mais je ne veux pas retourner à l'atelier.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas me replonger dans une atmosphère de pensée et d'art. J'ai eu beaucoup de mal à me faire à cette vie de soldat ; maintenant je suis un guerrier, je ne veux pas risquer de m'amollir.

Elle examinait ce corps qui s'était largement épanoui et cette figure qui s'était matérialisée. Elle comprit qu'il valait mieux que cet être ne franchît pas le seuil de l'atelier qu'elle avait gardé inviolé.

En même temps, elle remarquait qu'elle ne « sentait » plus assez Christian pour se dispenser de lui poser des questions. Pour la première fois, elle venait de l'interroger sur le mobile de ses actes.

— Alors, qu'allons-nous faire ?

— Dîner, puis, après, nous verrons.

Ils dînèrent, en tête à tête.

Il lui racontait les événements psychologiques et guerriers des derniers mois.

Jamais elle ne l'avait tant entendu parler. Avant, ils vivaient dans un silence, à peu près absolu. Maintenant, il disait, d'une voix forte, un tas de choses insignifiantes. Elle pensa qu'il avait besoin de bruyamment s'étourdir. Elle l'interrompit :

— Alors, vous ne souffrez plus ?

— Non. J'ai surmonté...

— Sans regret ?

— Vous savez, on est un homme ou on ne l'est pas. Je me suis prouvé que j'en suis un.

— Qu'est-ce qu'un homme ? — articula-t-elle lentement.

Il ne répondit pas et le silence, pour un moment, s'établit.

Elle n'insista pas. Elle pensa que, plus que l'œuvre, il avait besoin d'être gardé, alors elle dit :

— J'ai souvent songé à essayer d'aller vous rejoindre, sinon à vous apparaître, du moins à me faire entendre de vous, durant les nuits que vous passez dans les tranchées. Je n'ai pourtant pas voulu faire cette tentative sans vous en prévenir.

— Non, je vous en prie, pas cela, — trancha-t-il vivement.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai besoin de tout mon équilibre.

— En quoi cela trouble-t-il votre équilibre de correspondre avec moi ? N'en avons-nous pas l'habitude ?

— Je ne l'ai plus. Pourquoi ne pas faire comme tout le monde, correspondre par lettres ?

— Comme tout le monde, — répéta-t-elle, d'un ton ambigu.

Ils avaient fini leur repas. Il se leva brusquement, détournant la conversation.

— À quel music-hall allons-nous ? Quel est le meilleur programme ?

— C'est à moi que vous posez cette question ? — dit-elle, suffoquée.

— Comprenez que lorsqu'on mène une existence pareille, on a besoin de distractions.

— Il doit bien y avoir un concert, quelque part.

— Non, non, non. Tant que je serai un guerrier, je me tiendrai à l'écart de l'art.

— Ne redoutez-vous donc rien d'une si longue abstention totale ?

Encore une fois, il trancha la conversation, en mettant Damienne en voiture.

En sortant du music-hall, elle le quitta ; en fidèle gardienne, elle rentrait à l'atelier.

Lui, logeait à l'hôtel.

Le lendemain, ils passèrent la journée à errer au Bois ; puis dans un thé ; et ils renouvelèrent la soirée de la veille.

Ils s'ennuyèrent mortellement, elle, parce qu'elle avait espéré amener Christian dans l'atelier et qu'elle n'y avait pas réussi ; lui, parce qu'il voyait, en Damienne, un reproche vivant, alors qu'il ne voulait que de l'oubli.

Il repartait pour le front, le lendemain, emportant de sa permission, un sentiment de malaise indéfinissable.

Se retrouver parmi ses camarades, ses pareils, lui fut un allègement. Avec eux, il n'avait pas besoin de se contraindre ; il pouvait s'étaler tel qu'il était actuellement.

Damienne était restée plusieurs jours, accablée. Elle avait souhaité ce retour, pour quelques belles heures intenses et fécondes, et « celui » qui s'était présenté, semblait un étranger.

Aujourd'hui, elle voyait le danger qui était sur lui et qu'elle avait senti.

De quoi serait payée la dérobade qu'il venait d'accomplir ?

Depuis quand avait-il peur de la souffrance, au point de tout concéder pour l'éviter ?

Elle essaya de résister au découragement et de se persuader, qu'une fois la guerre terminée, Christian ne saurait plus longtemps se dérober. Il rentrerait

dans son atelier, et là, au milieu de son œuvre, l'appel de celle-ci serait si fort, qu'il ne pourrait pas rester inentendu.

Et la vie continue, si différente pour tous deux !

Elle demeure et lui, va, se transformant de plus en plus.

Il a subi l'entraînement de la folie universelle, de l'exemple et de l'atmosphère. Il partage, en tout, la vie de ses camarades ; il a l'âme de la foule, son désintéressement devant la mort, mais son intérêt devant toutes les médiocres préoccupations quotidiennes, ses vanités, son goût pour les distractions vulgaires. Il nage en pleine passion.

On ne vit pas impunément, pendant des années, uniquement centré sur le plan astral des passions, — qui n'ont, comme réaction, que des sentimentalités et — hors de toute cérébralité et de toute spiritualité, sans que le mental en soit obscurci.

Les guerres déchaînent les pires des élémentals, ceux des plus tragiques passions que le sang attire, que la haine et la violence retiennent. Les hommes les déchaînent, et, à leur tour, ils enchaînent les hommes, et ceux qui, dans les guerres, n'ont pas pour les diriger un idéal, si illusoire et insensé soit-il, restent après, des esclaves de ceux qui devraient être leurs esclaves.

C'est ainsi, qu'après toute guerre, il y a une recrudescence formidable de crimes et de meurtres passionnels.

Ces nouveaux maîtres réclament leur nourriture de violences et de sang et les criminels, sont moins responsables que les événements qui les ont contraints à libérer « leurs mauvais instincts », jusqu'ici contenus par la morale et la légalité.

Ne peuvent se sauver, après une telle plongée matérielle, que ceux qui ont gardé sans cesse, les yeux fixés sur un idéal, même arbitraire : patrie,

justice, ou toute autre idée abstraite ; offrant à cet idéal, le sacrifice de leurs souffrances et de leurs vie.

Car, l’Idée étant supérieure à l’Acte, elle est la branche de salut qui retient le malheureux de s’enliser dans la boue. Il peut y plonger, y séjourner longtemps, mais il a une possibilité, par un grand effort, d’y échapper, s’il est un être ordinairement équilibré.

Derrière les guerres, se traîne une horde d’aliénés, jetés en pâture aux Astrals.

Malheureusement, Christian qui avait son idéal, n’était pas un être assez ordinairement équilibré pour résister à une telle armée d’élémentals qui ne pouvaient qu’aider et soutenir « celui » qui l’avait jadis assailli.

À la suite d’un nouvel acte de bravoure, il avait été fait officier. Il en fut très fier et il écrivit à sa mère une lettre dithyrambique, dans laquelle il parlait, avec abondance, de son rôle de chef et de « ses hommes » comme s’il était un général en chef. On eut dit qu’il se sentait le pivot de la guerre et que le sort des armées et des peuples étaient entre ses mains.

Lui, si modeste devant son génie créateur, se découvrait de l’importance parce qu’il obtenait un commandement, si restreint et si temporaire soit-il.

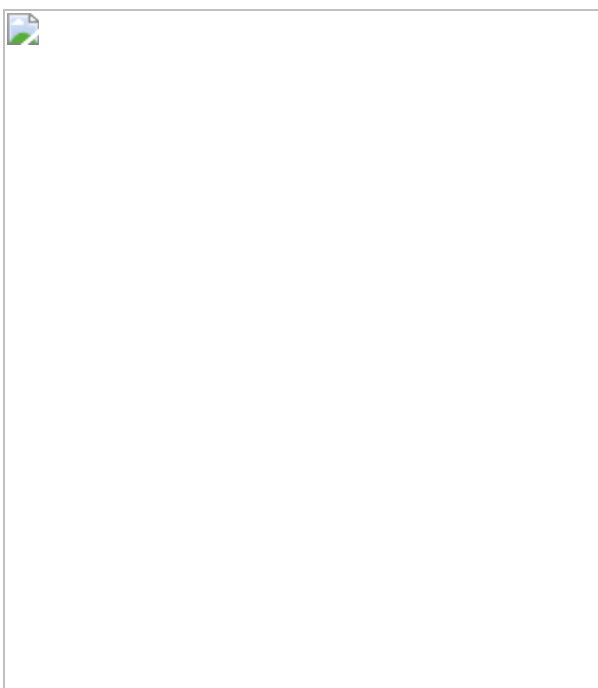
Rien n’est plus grisant, pour les ordinaires humains qu’un commandement, qu’une influence directe. Seuls, des êtres tout à fait rares et supérieurs se satisfont d’un pouvoir occulte.

Jadis, Christian s’exaltait à l’idée que ses œuvres iraient toucher des inconnus, présents et à venir, et qu’elle aurait une influence qu’il ne pourrait mesurer et dont il ne recevrait rien. Aujourd’hui, Christian s’enivre, parce que des hommes obéissent à ses ordres, sans songer qu’il le doit moins à son prestige qu’aux moyens dont il dispose.

Il aura plusieurs permissions, mais il n’ira plus les passer ni dans sa famille, ni avec Damienne. Il viendra à Paris, sans prévenir cette dernière, et là, il pourra, comme tous les autres, se distraire bruyamment, absurdement, sans

lire une question dans des yeux déçus, sans déchiffrer une critique dans un conseil précieux.

Et pendant plusieurs années, elle, dans sa vigilante solitude, lui, dans son action, ils attendront la fin de la guerre.





Celle-ci est enfin venue.

Christian qui n'a pas prévenu Damienne de son retour, la trouvera où il la laissa, dans l'atelier intact. Elle est là, comme jadis, droite dans un fauteuil à haut dossier, ses longues mains blanches allongées sur ses genoux, attendant, comme le premier soir.

Et lui est devant elle, parlant d'un ton dégagé, des derniers événements.

Il n'est pourtant pas gros, mais il semble tenir une place énorme. Il remplit les fauteuils, se heurte aux portes, s'étale partout. Il fait du bruit, il malmène l'atmosphère.

— Vous ne dites rien, Damienne ?

— Je vous écoute.

— Est-ce un reproche ?

— Avez-vous oublié que je sais surtout me taire ?

Il y a une telle noblesse, une telle gravité, répandues sur cette femme, qu'à la longue il se sent gêné. Il cesse son bavardage.

Damienne pense :

— Quand il aura fini de semer le désordre et d’agiter l’immuable, il sera susceptible de subir.

Assis au milieu de l’atelier, il inspecte tous les murs ; il regarde ses œuvres comme s’il ne les connaissait pas.

Une heure passe ainsi, en silence.

Puis, la voix de commandement de Christian résume sa pensée :

— Vraiment, ce n’est pas mal, tout cela ! Il faudra en faire une grande vente.

Damienne reçoit ces mots, dits sur ce ton, comme un coup de poignard dans le cœur.

Elle veut croire qu’elle dort, qu’elle rêve.

— Ce n’est pas possible, ce n’est pas possible, — se répète-t-elle.

Vient le soir.

Il a dîné avec des camarades. Il rentre.

Damienne est à sa place.

Il a l’air content. Ses yeux brillent. Il répète quelques propos du dîner, puis il se tait.

Il regarde, examine Damienne comme s’il ne la connaissait pas. Ses yeux sont de plus en plus brillants et ses gestes de plus en plus fébriles. Dans son regard, elle lit ce qu’elle n’y a jamais vu et elle frissonne.

Brusquement, il s’approche d’elle, empoigne, à pleines mains, sa chevelure, lui renverse la tête et précipite sa bouche, qui fleure le vin, l’alcool et le tabac, sur les lèvres de la jeune femme.

Celle-ci, épouvantée, a bondi.

Elle est devant lui, pâle et défaite, le regardant avec des yeux immenses.

Elle a crié :

— Pas cela ! Oh ! pas cela !...

Il s'est arrêté, interdit.

Elle recule, pas à pas, jusqu'au mur, sans le quitter des yeux.

Quand son recul est arrêté, les bras en croix, debout contre le mur glorifié par l'œuvre qui lui fait une immense auréole lumineuse, elle résume :

— Christian, mais vous êtes fou !

Au bout d'un instant, il répond, avec un rictus étrange à la commissure des lèvres :

— Peut-être.

Puis il s'en va.

Damienne, longtemps, reste ainsi, crucifiée et immobile, au milieu de l'œuvre.

Elle pense :

— Ce n'est plus lui, il n'y a plus d'espoir. Que fais-je ici ?

Mais elle se rappelle qu'elle est la gardienne et une lumière traverse son désespoir.

— Tout n'est peut-être pas irrémédiable ! Il reste à essayer la musique.

Et Damienne demeure.

Elle aura de la patience, elle attendra que l'atmosphère l'ait enveloppé, repris.

Il n'a rien demandé, il n'a rien ordonné. Le piano est resté clos et le coffre qui renferme l'attirail de peinture n'a pas été ouvert.

Comme au-delà de cette tentative, il n'y a plus rien à faire, elle ne veut rien brusquer, afin de ne pas risquer d'en compromettre le résultat.

Quelques jours se passent.

Enfin, Christian n'est pas sorti, il est là, dans l'atelier, depuis deux heures. Il a, en mains, un livre qu'il ne lit pas ; ses yeux errent sur les murs.

Doucement, elle se lève et va vers le piano.

Elle joue.

Elle attend que Christian s'abandonne jusqu'à l'extase.

Le livre tombe et avec bruit, mais Christian réagit en acte. Il est debout et commence, avec agitation, à arpenter l'atelier.

Elle pense :

— Il essaie de lutter, il va se calmer et se rendre.

Elle joue.

Christian marche de long en large.

Elle joue encore.

Christian marche plus vite, en agitant ses mains puis ses doigts.

Alors, brusquement, elle s'arrête.

Tout l'atelier vibre et elle est dans l'état d'exaltation extrême de l'être qui va jouer toute sa vie et celle d'un autre, et plus que cela, toute la valeur et

toute la gloire des deux, sur un dernier geste.

Elle s'avance, les yeux dans ses yeux, les mains jointes en prière, toute son offrande tendue.

— Christian je vous en supplie, *veuillez* votre sonate.

Il a tressailli et regarde sa prière ardente, avec des yeux dans lesquels a passé une lueur d'autrefois.

Elle ne perd pas une seconde.

— Venez, venez.

Elle l'a pris par la main, elle l'entraîne vers le piano, s'assied, met les deux mains du jeune homme sur ses épaules, près de la nuque et attend.

— Je vous en supplie, Christian, *Veuillez*.

Elle est toute frémissante, dans l'état réceptif aigu et total.

En extase, elle attend, les mains sur le clavier.

L'attente se prolonge. La respiration du médium s'embarrasse. Puis elle souffre.

Encore du temps. Le lien ne s'établit pas.

Elle gémit :

— Christian ! Christian, je ne t'entends plus... plus... rien...

Il laisse alors tomber ses mains.

Et elle, la tête courbée sur le clavier, pleure silencieusement.

Puis elle se lève, le regarde profondément.

— Alors, moi non plus, jamais plus je ne l’entendrai ? — dit-il, d’une voix très lointaine, qui semble venir d’une forme invisible.

— Jamais plus.

Elle s’éloigne à reculons.

— Ce n’est plus vous, Christian ! Vous êtes un autre, un autre qui n’a aucun pouvoir sur moi.

Sa voix est brisée. Péniblement elle achève :

— Un étranger que je ne connais pas, que je ne comprends pas, que je n’entends pas.

Elle est arrivée à la porte de l’atelier. Elle s’arrête, et d’une voix plus affermie et douloureuse et grave, elle ajoute :

— Lorsque Christian, en partant, m’a confié son œuvre, notre œuvre, je l’ai reçue comme un dépôt sacré. À vous qui pour les yeux humains, le représentez, je la rends... J’ai terminé ma tâche, j’ai rempli ma mission. Je n’ai plus rien à faire ici. Adieu.

Et elle disparut.



Lorsqu'il se vit seul, dans l'atelier déserté, Christian s'approcha d'une glace et se détailla minutieusement.

Il prit la meilleure, la plus exacte de ses photographies de jadis, et pour la première fois, avec lucidité, il note sa transformation.

Puis, il regarde encore ses œuvres picturales avec une attention soutenue. Il a passé déjà des heures en contemplation devant elles.

— Comment ai-je fait cela ?

Il a l'impression qu'il ne pourra pas recommencer. Il l'a eue, dès le premier examen, à son retour ; il n'a pas voulu l'exprimer.

À la musique, il réagissait en extase ; maintenant, il réagit en action. Enfin, comment *voulut-il* sa sonate, jadis, pour qu'elle lui fût donnée ? Il ouvre le coffre où il enfermait son matériel de peinture et le voilà avec ses couleurs. Il travaille.

Il arrête le moutonnement des formes collectives, en marche vers un point. La forme est là, inscrite, limitée et répétée à des centaines d'exemplaires. Sont-ce des moutons qu'on mène à l'abattoir, ou des hommes à la tuerie ?

Cela roule et avance lentement, multitude anonyme, uniforme, unirythme, également amorphe.

C'est un troupeau, ou une armée, en tous cas une âme collective. Le tout est un et l'un image du tout, et, par la grâce du peintre, unicolore et ternement unicolore.

Le jeune homme recommence, mais la forme seule change. Le sujet est le même. Maintenant, c'est un cheval multiplié par cent, qui est en marche vers un point. Et il est gris.

Le peintre s'impatiente. Il veut de la couleur comme celle qui s'étale sous ses yeux. Il en a dans les mains, il peut bien en mettre sur son panneau. Il pose des couleurs, mais elles sont juxtaposées et s'opposent, dénuées qu'elles sont d'affinités entre elles. L'esprit manque. L'effet est dur et sec ; ce sont des couleurs, ce n'est pas de la lumière en mouvement. Cela ne coule pas, cela ne se mêle pas, cela n'irradie pas. C'est de la peinture statique, comme toutes les peintures.

— Comment ai-je pu représenter ce flamboiement mouvant, qui contient tout, cette sorte d'amalgame rutilant qui synthétise toutes les lumières et toutes les formes ?

Il s'acharne au travail.

Il ébauche cinq, six, sept panneaux, puis il les compare aux anciens, et il est de plus en plus accablé.

Un seul sujet : des multitudes unifiées par la fatigue, la peine lourde, qui les ploient, dans la lente marche vers l'inconnu.

Et des grisailles, ou bien des éclats qui se choquent entre eux. Christian se rend compte qu'il ne puise plus, comme jadis, directement l'inspiration dans l'Absolu, dans le total, mais qu'il la puise indirectement à travers les hommes, leurs pensées, leurs formules. Les assimile-t-il même ? Il se rend compte que ce qu'il reçoit indirectement n'aura jamais l'accent, le ton, l'expression de la parcelle divine qui seule, pour récréer, s'amalgame à l'essence de soi.

Christian s'énervé, puis se décourage. Il regarde, encore une fois, l'un après l'autre, les panneaux qui couvrent les murs, comme s'il voulait leur arracher

leur secret.

Puis, il se contemple, à nouveau, dans un miroir.

Il murmure, entre ses dents :

— Elle a raison.

Il arpente, de nouveau, l'atelier, en tous sens.

— Oui. L'autre. L'autre !... il m'a eu !

Il sursaute, serre les poings et affirme, tout haut :

— Mais je ne veux pas. Je me ressaisirai. Oui, sûrement. Et elle m'entendra l'appeler et elle viendra. Et, de nouveau, je serai le peintre de la musique et le musicien de la peinture.

Bravement, il recommence la vie.

Il tend sans cesse, à une retransformation. Il a tout attaqué en lui. Il atténue ses gestes, il se tait, il essaie de changer sa manière d'être et de penser. Et il recherche âprement la technique de jadis.

Celle-ci fuit. Il a parfois l'illusion qu'il va la capturer, mais au dernier moment, elle se dérobe, ou bien, tout est détruit par une spontanéité de « la brute ». Parfois après plusieurs heures d'application, il esquisse une harmonieuse traînée de lumière. Mais, alors qu'il se réjouit de cet encourageant essor, en plein travail, il a tout à coup, un ricanement qui se répercute contre les murs glorifiés de l'atelier et il pose lourdement une forme traditionnelle limitée, précise, très matérielle, au milieu des fluidités esquissées.

Alors, il se lève brusquement, jette tout par terre et s'en va.

Le lendemain, il recommence.

Il lutte, il lutte âprement.

Mais, chaque jour davantage, il se rend compte qu'il ne gagne aucun terrain. Il n'est pas le plus fort.

La lutte sourde continue, jusqu'au jour où les deux Christian se collètent.

L'un, tente de se diluer dans l'intuition pour recueillir la parole divine, l'autre, habitué au commandement, entend se dicter ses ordres humains ; l'un a une vision du Tout, l'autre de la seule humanité isolée.

Un jour, ils sont à bout d'hostilité et de haine.

Et le corps, l'unique qui sert d'habitat à ces deux êtres, roule sur le plancher. Deux mains le serrent à la gorge et ces deux mains appartiennent au même corps que la gorge !

Qui a dicté le geste ?

Lequel a risqué la vie du corps pour se débarrasser de l'autre ? Qui le saura ?

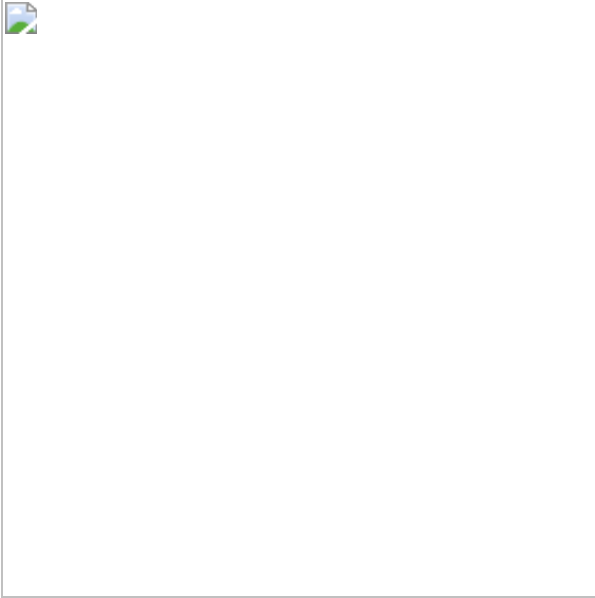
Mais qui est vaincu ?

Le vainqueur, dans une lutte physique, est le plus fort, le plus brutal.

Dans cette forme, étendue sur le plancher, c'est le plus spirituel qui agonise, qui cesse de l'occuper et qui est vaincu.

Quand le corps se redressera sur ses pieds, il aura un mouvement d'épaules, un sourire ironique, pour résumer :

— C'est idiot... N'est-ce donc pas bien d'être le peintre des « réalités » ?



Dans le corps de Christian, il y a maintenant un homme comme les autres, un artiste comme beaucoup d'autres et aussi un amant comme tant d'autres.

Celui qui l'habitait jadis, avait été un grand artiste, un créateur. Il avait pu lutter pour reconquérir sa forteresse, sa forme physique et la garder tant qu'il avait évolué dans une atmosphère d'art et d'amour pur, hors des passions.

Mais le temps venu de la destruction, la ruée des passions, des rafales de fureur, de haine et de tuerie, les fleuves de sang et les révoltes des morts en pleine vitalité, avaient tant alimenté « la brute » assaillante, que celle-ci avait tout envahi, et peu à peu, avait chassé l'autre.

L'astral, exclusivement, spécifiquement mâle, grâce à une faiblesse à laquelle il avait aidé, et à la faveur d'un évanouissement s'était introduit dans le corps de l'artiste, avait triomphé.

Maintenant il régnait en maître.

Il devenait l'un des peintres d'armées. Il avait du talent, il recueillait des succès qu'il avait aidés par les moyens actuellement en vogue et qui se résument en une phrase ; publicité sous toutes ses formes et par tous les bruits.

Il étalait partout, sa large poitrine étoilée de décorations. Il comptait parmi les hommes à la mode, dont la mentalité est assez semblable à celle des filles pauvres qui veulent édifier leur fortune sur leurs charmes physiques.

Il plaisait, étant joyeux garçon et brillant causeur.

Il savait profiter de ses succès et jouir de ce qu'ils lui rapportaient : luxe, et aventures dites d'amour.

Un jour, il rencontra Damienne, accompagnée d'Arnoul et d'Edmée.

Il la regarda sans émotion et elle ne le vit pas, ne le devina pas, ne le sentit pas.

Aucun lien, aucune correspondance n'existait entre eux. Il était bien l'étranger.

Son existence était très équilibrée, entre un travail modéré, et des loisirs variés. Bien installé dans la vie, il était satisfait.

Impudemment, il s'étalait, parmi les femmes et les honneurs.



Puis, un soir, Christian, parcouru de frissons, claquant des dents, sentant sa tête éclater de douleur, se mit au lit.

Il entendit encore vaguement, le docteur, appelé à son chevet, dire :

— Fièvre violente.

Et ce fut tout.

À partir de cet instant, il fut un corps souffrant et ne sut plus rien de la vie.

Quand et comment le transporta-t-on dans sa propriété familiale, sous le beau soleil de la chère Provence ? Il ne le sut jamais.

Il demeura six semaines, dans une sorte de coma, entretenu par une fièvre continue, sans rémittence, qui le rongait, l'usait.

Il n'absorbait rien si ce n'est de l'eau acidulée qu'on glissait entre ses lèvres.

Sa mère, son père, Claudia s'empressaient autour de lui.

Les docteurs, devant l'usure du jeune homme, par cette fièvre continue et ce manque total d'alimentation, avaient déclaré au père, qu'il n'y avait plus d'espoir de le sauver.

Christian qui n'était plus qu'un squelette, était évidemment à bout de résistance, mais la mère, confiante en sa jeunesse et dans la force physique qu'elle avait tant haïe, voulait espérer.

La bibliothèque, si chère jadis à Christian, ouvrait ses deux portes fenêtres sur la terrasse, en plein midi. On avait donc installé le lit du malade dans cette pièce, pour que l'air marin et le soleil pussent librement lui apporter de la force.

La mère, surtout, guidée par son intuition, avait pensé que l'atmosphère de cette salle pouvait avoir, sur son fils, une influence propice.

Dans sa fièvre et son inconscience, à grands cris ou dans des murmures, selon les courbes de la fièvre, il avait jeté et répété un mot, un seul : un nom.

— Mienne ! Mienne !

À cet appel, éperdu et réitéré, Damienne enfin répondait. Elle venait d'entrer.

C'était le crépuscule, un crépuscule de pourpre et d'or.

Dès qu'elle eut passé le seuil de la porte, Christian ouvrit les yeux.

Regardant droit devant lui, il aperçut d'abord, au pied de son lit, l'ombre de Celui qui veillait encore sur lui. Il se reconnut dans sa bibliothèque, chez lui.

Son regard, sans surprise, se posa sur celui de Damienne. Et, celle-ci, lentement, s'avança vers le lit.

Dans ses deux mains décharnées, il enferma celles de la jeune femme.

Sa mère, heureuse du miracle et douloureuse de n'être pas Celle par qui le miracle s'accomplissait, s'était aussi approchée.

Christian, avec effort, pour elles, murmura :

— Quel horrible songe ! J’ai rêvé que l’Autre avait triomphé !

— Le cauchemar est terminé, mon chéri, — répondit la mère, en le baisant au front.

Christian referma les yeux et ne dit plus rien. Il avait gardé les mains de Damienne, unies aux siennes.

Celle-ci n’avait eu ni un geste ni une parole. Elle obéissait.

Des parents et de la sœur, une action de grâces s’élevait devant cette guérison miraculeuse. Ils restaient immobiles et muets.

De nombreuses et longues minutes s’écoulèrent, et puis, Christian, lentement, ouvrit ses mains.

Et voici, traversant la bibliothèque, Damienne, grave, pâle, en marche vers le piano. Elle s’y installe, sans bruit et sans hâte.

Christian a posé son regard sur elle et ne la quitte pas.

La face décharnée, tout à l’heure tragique, du jeune homme, est transfigurée. La sublime sérénité de l’extase s’y marque, augmentant d’intensité, à mesure que la musique se déroule, s’élève, s’amplifie.

Les assistants, oppressés par l’émotion, sont transportés à des sommets auxquels ils n’avaient jamais même aspiré.

C’est un hymne religieux, l’Hymne du créateur créé qui monte vers le Créateur incréé.

Et le thème, d’abord esquissé, s’affermit, se développe, se complique à l’infini. Il s’accomplit dans la multitude, puis, peu à peu, se resserre, se synthétise, s’essentialise, se parfait, dans la pureté sereine et suprême de l’Un.

Aux dernières ondes libérées, pendant que Damienne s’affaisse sur le clavier, Christian énonce :

— Cela s'appelle :

Résurrection

Et comme les dernières vibrations musicales s'échappent de la bibliothèque pour se répercuter à l'infini, emporté par elles, Christian quitte définitivement son corps.

La Méditerranée xii-mcmxxii.

